Luc Racine †

sociologue, Département de sociologie, Université de Montréal

(1982)

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel : Jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de : "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle :

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Luc Racine
Sociologue, Département de sociologie, Université de Montréal

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES.

Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH, ltée, 1982, 207 pp. Collection : L'homme dans la société.

Les ayant-droit de l'œuvre de M. Luc Racine, sociologue, professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal, nous a accordé le 9 septembre 2011 leur autorisation de diffuser la totalité des publications de l'auteur dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 16 octobre 2012 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.

Luc Racine †

sociologue, Département de sociologie, Université de Montréal

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH, ltée, 1982, 207 pp. Collection : L'homme dans la société.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Introduction](#)

Première partie : [Histoire de l'enfance](#)

[Qui s'occupe des enfants ?](#)

[Comment on s'occupe des enfants](#)

[La relation mère / enfant](#)

[L'école et la société de classe](#)

[La pédagogie nouvelle](#)

[La famille nucléaire](#)

[La division des tâches entre les sexes](#)

[Les rapports entre enfants](#)

[Un nouveau rapport à l'enfance ?](#)

Deuxième partie : [Expériences de l'enfance](#)

[Éric](#)

[Guillaume](#)

[Sylvain](#)

Troisième partie : [Symbolique de l'enfance](#)

[Le rôle des femmes](#)

[Les « fous d'enfance »](#)

[Le nouvel amour](#)

[L'amour jumeau et la Fin des Temps](#)

[Bibliographie](#)

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

QUATRIÈME
DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Né à Montréal en 1943, Luc Racine a fait des études universitaires en anthropologie et en sociologie à Montréal et à Paris.

Dans les années soixante, il était militant politique à *Parti Pris*, au RIN et dans les comités de citoyens ; dans les années soixante-dix, il a participé à diverses expériences de la contre-culture (école libre, garderies, communes).

Il a publié un ouvrage de théorie sociologique aux PUM en 1979 (*Théories de l'échange et circulation des produits sociaux*), de même que plusieurs recueils de poèmes. Le dernier (*L'enfant des mages*) est paru en 1982 aux éditions Nouvelle Optique.

Il est aujourd'hui difficile de croire à un changement social important qui ne modifierait pas les rapports humains fondamentaux, c'est-à-dire les relations entre l'homme et la femme et celles entre l'adulte et l'enfant.

Le thème central de l'ouvrage est que le changement des rôles socio-sexuels et des rapports entre adultes et enfants débutera par l'instauration d'une nouvelle relation entre l'homme et l'enfant. Pour illustrer son hypothèse, l'auteur analyse l'évolution historique des rapports entre les sexes et entre les âges, relate certaines expériences d'un nouveau rapport entre l'adulte et l'enfant vécues dans le contexte de la contre-culture des années soixante-dix, et termine par une brève étude des images de l'enfance considérée comme symbole du renouveau.

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

pour Frédéric

*Les cercles magiques des cités d'elfes tisseront
leur toile à travers le monde entier.*

Proclamation de l'État libre d'Orange, 5 février
1970, Amsterdam, Kaboutertad

[1]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

INTRODUCTION

*We don't need no education
We don't need no thought control
No dark sarcasm in the classroom
Teachers leave the kids alone*

Pink Floyd, The Wall.

[Retour à la table des matières](#)

Les réflexions que je présente dans cet essai se situent volontairement en opposition radicale avec le discours officiel sur l'enfance, qui a culminé lors de la récente année internationale de l'enfant. Tout le monde étant pour le bien et contre le mal, il va sans dire que je suis contre le fait de battre les enfants ou de les affamer, et contre toutes autres choses malveillantes à leur égard. Je me refuse néanmoins à entonner la complainte de l'enfance martyre ou l'hymne à l'enfant-roi.

Toute la propagande qui se fait aujourd'hui sur les droits et les malheurs de l'enfance - pour ne pas parler de sa croissante prostitution dans les réclames publicitaires, les films et les revues pornos - toute cette gigantesque entreprise de protection et de rentabilisation du jeune âge relève plus du délire d'une fin d'époque que de quoi que ce soit d'autre. Bien entendu, ce délire est la plupart du temps bien intentionné - et toujours bien payé -, mais on sait depuis belle lurette que les bonnes intentions tapissent l'enfer.

Pourquoi donc se penche-t-on de toute part sur l'enfance ? Pour la protéger, voire la « libérer » ? Mais alors, la protéger de quoi ? Des parents, des pédagogues, des médecins pédiatres, des diététistes, des psychanalystes et [2] autres psychologues de l'enfance, des assistants sociaux, des moniteurs de garderies, de loisirs ou de colonies de vacances ? Non, bien sur. Il faut la protéger de la faim, des mauvais traitements, des pédérastes et autres monstres abjects. Une armée d'experts, dont la liste ne fait que s'allonger au gré des modes et des hystéries, se voue à sa protection, véritable mafia du jeune âge en nos sociétés déclinantes.

Jamais, semble-t-il, l'enfance ne fut autant protégée. Ni autant enfermée. Car où sont donc les petits ? Parqués dans les écoles, les garderies, les colonies de vacances et les centres de loisirs, dans leurs salles de jeu et leurs chambrettes familiales, expertisés à merci et miséricorde par la flicaille psycho-socio-médico-légale. Et aussi, n'oublions pas que ce n'est pas partout que la cage est d'or, battus et mal nourris.

Cage d'or, pourtant, la plupart du temps, en nos si modernes sociétés : tant de grands au service de l'enfance, n'est-ce pas admirable ? De si savants experts et de si talentueux techniciens pour prendre soin de leur santé, de leur sexualité, de leurs jeux et loisirs, de leurs apprentissages les plus divers, de leurs états d'âme, de leurs rêves et de leur bonheur. Ces gens remarquables les éduquent, les divertissent ; l'idéal, c'est ici la garderie « nouvelle », où, soigneusement équipés du matériel de jeu le plus moderne, les petits seront sous les observations, les soins constants et intégrés de tous les spécialistes réunis des Ministères de l'Éducation, de la Santé, des Affaires sociales, de la Justice, le tout chapeauté par le Protecteur du citoyen enfin venu à sa vraie nature de *Big Brother*. Là, les petits seront pleinement protégés, d'un bonheur parfait, on vivra à leur place. C'est ainsi que l'on embrasse pour mieux étouffer et que, en y mettant la quantité suffisante, on peut asphyxier l'enfance sous la barbe-à-papa.

Les enfants à l'école ou à la garderie ; les vieillards à l'hospice ; les adolescents à l'école, au centre de réforme ou [3] en prison ; les adultes au foyer, au chalet ou au travail : n'est-ce pas là le point terminal de l'évolution de la société humaine ? Les médecins, psychologues, pédagogues, politiciens, avocats, etc. ne nous libèrent-ils pas magnanimement de faire autre chose que de regarder la télévision, d'aller au Forum ou au parc Jarry ? Ne devrions-nous pas être à la fois fiers et

reconnaissants envers ces bons experts qui préparent si sérieusement et affectueusement notre progéniture à vivre bientôt dans un monde à la hauteur duquel nous ne saurions nous hisser même en nos rêves les plus fous ? Pourquoi le passé nous hanterait-il ?

Pourquoi voudrais-je entrer en contact avec des enfants, si je n'ai pas le titre de parent, de psychologue, de pédagogue, de moniteur, ou que sais-je encore ? Pourquoi donc l'enfant serait-il pour moi autre chose qu'un être à soigner et à protéger, à éduquer ? Ne serait-il pas possible que ce soit parfois lui qui nous soigne, nous protège et nous apprenne, et qu'il soit le véritable maître du jeu d'amour ? Les enfants ne sont-ils donc que protégeables ou torturables, ne pourrait-on parfois les prendre pour des êtres humains normaux, et leur ficher la paix ?

Non, bien sûr, cela n'est que passéisme. La preuve en est que toutes les sociétés orientées en ce sens sont aujourd'hui disparues. Le progrès, l'avenir, c'est la garderie et l'école nouvelles, la protection, les droits et l'expertise de l'enfance. En avant, route ! Marchons sans nostalgie vers l'âge du nucléaire et de l'espace, où l'univers entier pourra bientôt profiter des géniales découvertes des civilisations terrestres : on ne joue plus mais on sert l'enfance, on n'imagine plus mais on regarde la télévision, on ne meurt plus de vieillesse ou d'accident mais du cancer et des radiations...

Rien n'empêchait le progrès... il fut un temps.

[4]

L'essai qui suit est le résultat d'une réflexion et d'un bilan provisoire concernant les relations que j'ai eu avec un certain nombre d'enfants, dans le contexte du mouvement contre-culturel des années 70. La ligne conductrice en est, au-delà des différences de style et de genre, que le chemin vers la société nouvelle passe nécessairement par l'enfance, par un nouveau rapport à l'enfance, qu'il s'agisse du dépassement du couple et de la famille ou du développement des pouvoirs psychiques.

Dans une première partie, j'ai examiné comment a évolué la condition enfantine et le rapport adulte / enfant, en allant des sociétés primitives de chasseurs-cueilleurs à nos sociétés modernes. Je me suis servi pour cela de la littérature existant sur ce sujet en histoire, en ethnolo-

gie, et de recherches éthologiques que j'ai moi-même menées pendant quelques années sur le développement des rapports sociaux entre enfants. Il ressort de cette première partie que la domination de l'adulte sur l'enfant est beaucoup plus marquée dans nos sociétés modernes que dans les sociétés précédentes, et que cette domination a eu comme principaux outils la famille nucléaire et les diverses institutions « pédagogiques » (orphelinats, écoles, garderies). Et que, malgré l'indéniable domination de l'homme sur la femme, renforcée dans les sociétés de classes, c'est la femme qui est devenue le véhicule principal de ce courant de contrôle du jeune âge.

Dans une seconde partie, j'abandonne totalement le langage scientifique, pour relater les expériences que j'ai moi-même vécues avec des enfants, dans un contexte communal ou autre (garderies, écoles libres). Ces expériences m'ont paru être la meilleure façon de faire sentir ce que pourrait être une nouvelle relation à l'enfance, c'est-à-dire [5] un rapport sorti du carcan familial et pédagogique, un rapport fait essentiellement de jeu, d'amour non-génital et de soif d'apprendre le monde, les autres et soi-même. J'insiste également sur les principales difficultés dans l'établissement de ce rapport : la possessivité des femmes sur leurs petits, l'échec des communes dans la prise en charge collective des enfants et la réduction pédérastique de l'amour de l'enfance à un amour génital.

Dans la dernière partie, enfin, je quitte le langage de la relation de l'expérience personnelle pour emprunter celui de la mystique chrétienne ésotérique, afin de décrire les valeurs symboliques de l'enfance, vue comme signe du monde nouveau et de l'avènement du royaume sur la terre (l'Apocalypse et le retour des temps messianiques).

J'espère que le passage du langage des sciences sociales et de l'histoire à celui du journal personnel, puis à ceux de l'alchimie et du Tarot, ne déroutera pas trop. Ces langages ne sont que des outils, et il ne faudrait pas penser que je crois en eux plus que le bûcheron croit en sa scie. Je me suis servi du langage qui, à chaque étape, me semblait le plus adapté à la facette de l'enfance que j'abordais, et je crois qu'il n'y a de contradiction qu'apparente entre ces divers aspects. Je dois toutefois avouer que l'ensemble a plus été écrit avec le cœur qu'avec la tête, et que mes méditations, réflexions ou analyses concernant l'enfance ont toujours suivi, et non précédé, mes expériences de l'enfance. Si, à la fin, on se demande ce que j'ai vraiment voulu dire, je ne pourrai que

reprendre la blague de Rimbaud, en réponse à une question sur le sens des *Illuminations* : « J'ai voulu dire ce que j'ai dit, littéralement et dans tous les sens ».

WAKE UP !

You can't remember where it was.

Has this dream stopped ?

[...]

[6]

And we laugh like soft, mad children.

Smug in the wooly cotton brains of infancy.

The music and voices are all around.

[...]

Enter the hot dream.

Everything is broken up and dances.

Jim Morrison, AWAKE

[7]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

PREMIÈRE PARTIE

Histoire de l'enfance

[Retour à la table des matières](#)

[9]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie. **Histoire de l'enfance**

*Les enfants constituent en quelque sorte,
pour les peuples civilisés, une invasion per-
manente de barbares.*

F. Le Play, 1871, p. 109.

[Retour à la table des matières](#)

Il est aujourd'hui difficile de croire à un changement social important et durable qui ne modifierait pas les rapports humains fondamentaux, c'est-à-dire les relations entre l'homme et la femme et celles entre l'adulte et l'enfant. Ces relations ont déjà beaucoup varié d'une société à l'autre au cours de l'histoire, mais le changement auquel je songe est beaucoup plus radical que tout ce qui a pu se passer Jusqu'à maintenant.

L'idée que je veux présenter ici, c'est que le changement des rôles socio-sexuels et des rapports adulte-enfant débutera par l'instauration d'une nouvelle relation entre l'homme et l'enfant, pour ensuite se généraliser aux rapports entre les sexes et au rapport femme-enfant. Le fait que le changement doive d'abord s'effectuer dans une relation qui implique l'enfant se comprend aisément si l'on tient compte du fait que des comportements aussi fondamentaux que ceux rattachés à l'âge et au sexe seront plus faciles à modifier au cours du processus de la reproduction [10] sociale qu'à l'âge adulte : il vaut mieux tenter d'empê-

cher la transmission d'un type de comportement d'une génération à l'autre que d'agir sur ce comportement lorsqu'il est solidement implanté par l'éducation dans la personnalité de l'adolescent ou de l'adulte.

D'autre part, toute modification du rapport adulte-enfant suppose d'interagir avec l'enfant : comme je vais en discuter plus loin, le fait que ce soit ici d'abord l'intervention de l'homme qui soit indispensable, et non celle de la femme, s'explique par l'état actuel des rapports entre les sexes et par l'évolution récente du rôle féminin.

Avant de voir comment pourrait s'instaurer une nouvelle relation entre l'adulte et l'enfant, et comment cela aurait des répercussions sur les autres rapports sociaux, il va me falloir faire un long détour pour résumer ce que la relation adulte-enfant a été jusqu'à aujourd'hui. Cela permettra de voir clairement ce qui peut être modifié dans cette relation, et pourquoi ¹.

*

La plupart des comportements sociaux essentiels sont transmis des adultes aux enfants par l'intermédiaire de processus d'apprentissage comme l'imitation, le jeu, l'enseignement. Le langage parlé, les moyens de communication non-verbale, les principales techniques, les rôles socio-sexuels, tout cela se transmet de manière plus ou moins conforme des parents aux enfants, des aînés aux cadets, des adultes aux adolescents, souvent de façon inconsciente et involontaire. Si ce lien entre les générations n'existait plus, une société donnée disparaîtrait : toute distorsion majeure dans les rapports entre générations prélude à un changement dans le fonctionnement d'une société.

[11]

La plupart des comportements sociaux sont appris par les plus jeunes en regardant comment se comportent les adultes et les aînés, qu'ils observent et imitent entre eux de façon plus ou moins fidèle et subtile. On sait, par exemple, que l'apprentissage de la parole se fait sans que soit nécessaire une intervention consciente et volontaire de la part des adultes. L'utilisation par ces derniers du babillage et du parler enfantin

¹ On trouvera dans Racine (1978) et dans Racine (1980) la plupart des références et discussions techniques concernant la première partie de cet essai.

aide sans doute l'enfant, en lui présentant une version simplifiée du langage à apprendre, mais il ne s'agit pas là d'un propos délibéré.

Une grande part des interventions volontaires et systématiques des adultes dans l'apprentissage des enfants concerne la transmission de connaissances techniques (écriture, arithmétique, etc.), ou encore l'inculcation de règles de conduites conventionnelles : façon de parler, de se vêtir, de se tenir, interdits sexuels et alimentaires. Même là, il faut tenir compte du fait que la transmission institutionnalisée des connaissances techniques et l'inculcation de règles de conduites répressives sont des phénomènes récents dans l'histoire de l'humanité : dans les sociétés fondées sur la chasse et la cueillette, ou sur l'agriculture et l'élevage, l'essentiel des connaissances techniques nécessaires à la survie était transmis dans un processus informel où le rôle de l'exemple était central, et où les méthodes répressives étaient peu pratiquées ². Ce phénomène général a d'ailleurs existé jusqu'à la fin du siècle dernier dans les classes populaires des sociétés occidentales, et demeure toujours important dans les pays « sous-développés » ³.

Par ailleurs, certains comportements sociaux élémentaires se retrouvent dans tous les types connus de sociétés humaines : rire, pleurer, sourire, tendre la main pour demander quelque objet, signes non-verbaux de menace ou de soumission, etc. Certains de ces comportements, comme la menace et la soumission, sont même communs à l'homme [12] et à d'autres primates (par exemple les chimpanzés, les babouins). Ce qui nous intéresse particulièrement dans ce domaine, toutefois, c'est que plusieurs aspects de la relation adulte-enfant se retrouvent dans toutes les sociétés connues.

² Sur l'éducation dans les sociétés primitives, on trouvera d'intéressants exemples et analyses dans Reich (1972); Mead (1973); Erny (1972) et Elwin (1959).

³ Cf. Ariès (1973) et Erny (1972).

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

Qui s'occupe des enfants ?

[Retour à la table des matières](#)

De la naissance jusqu'au moment où ils savent trotter et puis marcher, les petits sont principalement pris en charge par les femmes, qui leur prodiguent tous les soins essentiels. La mère biologique joue souvent un rôle prédominant à cette étape, quoique d'autres femmes - amies, parentes ou voisines - puissent souvent participer aux soins à un degré tel qu'il s'agit alors en fait d'une véritable prise en charge collective. Dans certains cas, qui semblent encore rester l'exception, les hommes peuvent aussi jouer un rôle important (garder et surveiller, jouer, comme cela arrive aussi dans d'autres espèces de primates) ⁴.

Cette prédominance générale de la femme en ce qui concerne la prise en charge des tout-petits a servi de point d'ancrage aux diverses théories de l'attachement ⁵, qui accordent toutes au rapport mère-enfant une base biologique innée (instinctive) assez large. Malgré leur enrubannage pseudo-scientifique, ces théories sont extrêmement chargées idéologiquement : elles prennent la grande valorisation de l'« instinct maternel » dans nos sociétés comme garante du fait que la relation mère-enfant aurait une base sociale innée. Mais le fait que, chez la plupart des primates, ce soit la femelle (mère ou pas) qui s'occupe des petits ne prouve nullement la détermination génétique du lien social : d'autres femmes que la mère peuvent prodiguer à l'enfant les soins essentiels : qu'on pense aux cas d'adoption ou d'entraide. La détermination génétique de la différenciation sexuelle serait déjà bien suffisante pour expliquer le lien préférentiel entre la femme et le petit pendant la période où ce dernier est très dépendant biologiquement, et

⁴ Cf. Hinde (1974); Lee et De Voe (1976).

⁵ Cf. Racine (1977a); Bowlby (1969); Zazzo (1974).

il n'est pas [13] nécessaire de supposer en plus une détermination génétique du rapport social. Et là encore, il reste que, sur le plan strictement biologique, il n'y a que l'allaitement qui soit en principe inaccessible à l'homme. Sachant que l'enfant peut facilement être nourri autrement, dans beaucoup de sociétés, on se rend compte de la faiblesse de l'argumentation biologique dans le domaine de la relation privilégiée mère-enfant. Comme on le verra plus loin, il faut faire intervenir d'autres facteurs pour comprendre les raisons de la prédominance de la femme dans la relation avec les petits.

*

La ressemblance entre l'homme et les autres primates s'atténue quand on prend en considération les enfants en âge de se déplacer de façon autonome. Chez la plupart des primates, c'est à ce moment que le petit s'intègre progressivement au groupe des jeunes, sous la protection des males adultes dominants et sous la surveillance de plus en plus distante de la mère. Plus tard, lors de la puberté - qui se produit chez les primates vers cinq ou six ans -, il y a une différence entre le destin de chaque sexe. Les males adolescents s'éloignent de la troupe et ne s'intégreront que plus tard au groupe adulte de leur troupe ou d'une autre, après une période de vie à la périphérie où plusieurs seront victimes des prédateurs. Quant aux femelles, elles s'intégreront directement au groupe adulte de leur sexe, et commenceront à s'occuper des enfants de leurs compagnes avant même d'avoir trouvé des partenaires sexuels parmi les membres de la troupe où elles sont nées ⁶.

Ce processus présente encore quelque ressemblance avec ce qui se passe dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs ou d'agriculteurs ⁷. À mesure qu'il devient capable de marcher, le jeune enfant se voit là aussi pris en charge par le [14] groupe d'enfants, dont les aînés exercent une part de plus en plus grande des soins, de la surveillance et des jeux auparavant monopolisés par la mère ou les femmes de la parenté et du voisinage.

⁶ Cf. Moscovici (1974).

⁷ Cf. Moscovici (1974); Lee et De Vore (1976).

Ainsi, dans la plupart des sociétés, à l'exception remarquable des sociétés industrielles contemporaines, l'enfant de trois ou quatre ans n'est plus sous la responsabilité principale des femmes et de la famille nucléaire. Les enfants plus vieux, les pairs, les adultes de la parenté et du voisinage, jouent un rôle central. Dans nos sociétés, par contre, l'enfant de cet âge reste sous la responsabilité principale de la femme, qui joue un rôle beaucoup plus important que l'homme ou que les enfants plus vieux. De plus, lorsque cela s'avère nécessaire, la garde est souvent assurée par des adultes peu connus de l'enfant, et par des institutions (garderies). Les amis de la famille participent en général très peu à ce niveau. Mais il semble que, même dans nos sociétés, le phénomène soit assez récent : au Moyen âge par exemple, les enfants des villes échappaient encore assez vite à la famille nucléaire et à la mère, une bonne partie de leur éducation étant assurée par les adultes et les enfants plus vieux du voisinage ⁸.

Avec l'approche de la puberté, la différence entre les sociétés humaines et les autres sociétés primatiques s'accroît. Contrairement à ce qui se passe chez les primates, l'adolescent male, chez l'homme, n'est pas mis à la périphérie du groupe où il est né. Garçons et filles sont graduellement intégrés à la vie des adultes de leur sexe, dans la plupart des sociétés humaines. Chez les chasseurs-cueilleurs comme chez les pasteurs et les agriculteurs, c'est l'âge où l'homme - père, parent ou ami - joue par rapport [15] au garçon un rôle majeur, en l'initiant aux techniques de subsistance et aux traditions du groupe masculin : tandis que la fille, pour sa part, s'intègre au groupe féminin et commence à en exercer les activités propres (soins aux enfants, travaux domestiques...) Le même processus se retrouve dans les classes agricoles ou chez les artisans des sociétés occidentales ⁹.

Dans les sociétés industrielles, par contre, ce sont surtout des institutions comme l'école, les centres de loisirs, la télévision, qui prennent en charge l'initiation de l'enfant à la vie adulte. La famille nucléaire, les proches parents et les amis jouent alors un rôle de soutien ; en particulier pour ce qui concerne l'initiation aux activités propres à chaque sexe, la fonction de la mère face à la fille, et du père face au garçon, demeure assez importante. Le fait général est d'ailleurs que la dépen-

⁸ Cf. Ariès (1973); Meyer (1977); Shorter (1977).

⁹ Cf. Moscovici (1974).

dance économique et affective par rapport à la famille est maintenue beaucoup plus longtemps dans nos sociétés que dans les autres.

En résumé, on constate qu'un phénomène est commun à la plupart des sociétés humaines, et aussi à d'autres sociétés de primates : dans les premières années de la vie, ce sont essentiellement les femmes qui s'occupent des petits. Puis, à mesure que ces derniers grandissent, le rôle des aînés, des hommes et des pairs, s'accroît. Les sociétés modernes ont toutefois un statut particulier : tout au long de l'enfance, la mère biologique y détient un rôle prédominant au sein de la relation avec l'enfant, et trouve assistance beaucoup plus auprès des institutions (garderie, école) qu'auprès des aînés, voisins ou parents.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

Comment on s'occupe des enfants

[Retour à la table des matières](#)

Chez les chasseurs-cueilleurs, les agriculteurs, les pasteurs, et dans les classes populaires de la plupart des sociétés urbaines, à l'exception des sociétés industrielles de ce siècle, la domination de l'adulte sur l'enfant reste un [16] phénomène marginal. Je ne parle pas ici de domination pour désigner le fait que l'enfant est influencé par les adultes qu'il prend pour modèles dans la plupart des apprentissages importants de la vie sociale (comme celui du langage). Je réserve le terme de domination pour les cas où l'adulte exerce sur l'enfant des contraintes claires et unilatérales, impliquant l'utilisation ou la menace d'utilisation de la force physique, et supposant des sanctions par privations, coups, chantage affectif

D'ailleurs, même en considérant le simple rapport d'influence, il est loin d'être certain que la relation entre l'adulte et l'enfant soit caractérisée par la prédominance de l'adulte. L'influence de ce dernier peut bien être majeure en ce qui concerne le contenu de ce que l'enfant ap-

prend, elle ne l'est pas pour autant en ce qui a trait au déroulement du processus d'apprentissage lui-même. Dans la relation entre la mère et le nourrisson, par exemple, l'enfant dispose de beaucoup de moyens efficaces (rire, sourire, pleurer, gazouiller, crier) pour influencer l'adulte afin d'obtenir les soins nécessaires au moment approprié. Ce phénomène vaut aussi pour l'enfant plus vieux, qui dispose de toute une gamme de moyens verbaux et non-verbaux (caresse, sourire, ruses, etc.) pour obtenir l'attention des adultes. On a même soutenu que certaines caractéristiques de l'anatomie infantile déclenchent automatiquement des réactions favorables chez l'adulte (protection et soin) ¹⁰.

Dans la plupart des sociétés primatiques et humaines, l'interaction entre l'adulte et l'enfant ne comporte presque pas de contraintes unilatérales, sauf au moment du sevrage et à l'approche de la puberté. À des degrés différents selon le type de sociétés, le moment du sevrage implique toujours que la mère repousse graduellement l'enfant, malgré les protestations de ce dernier. Dans les sociétés primatiques, la mère refuse aussi de continuer à porter le petit. En général, ce processus de détachement est lié à l'apparition d'un [17] nouveau bébé, et il est rare que la violence physique soit impliquée. Le fait que le sevrage arrive au moment où l'enfant est apte à se déplacer de manière autonome à s'intégrer au groupe des jeunes montre bien le caractère à la fois relatif et nécessaire de la contrainte dont il est question.

L'autre ensemble de contraintes se présente différemment chez les primates et chez l'homme. Parmi les premiers, l'approche de la puberté est liée à l'exclusion des pré-adolescents du centre de la troupe, les mâles dominants recourant souvent pour cela à des coups et à des menaces. Chez l'homme, par contre, les contraintes exercées à cette période par les adultes remplissent une fonction opposée. Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, les cérémonies initiatiques intègrent les jeunes garçons au groupe masculin et à ses traditions, par l'intermédiaire d'épreuves physiques et morales longues et souvent pénibles. Dans le cas des filles, il semble que ces épreuves sont moins marquées et qu'elles consistent surtout en contraintes physiques liées à la période menstruelle, ce qui les rattache indirectement à la préparation pour l'exercice du rôle féminin. Dans le cas des filles, comme dans celui des garçons, toutefois, les adultes ne laissent pas le choix aux jeunes

¹⁰ Cf. Racine (1978).

de s'intégrer ou pas dans le groupe adulte de leur sexe et de pratiquer les activités qui le caractérise ¹¹.

Mis à part ces deux ensembles de contraintes, très peu d'autres sont exercées par l'adulte sur l'enfant. La tolérance est en général très grande, les adultes supportant aisément d'être dérangés par les petits dans leurs activités quotidiennes. Il est même fréquent que des coups et des menaces donnés par les petits aux adultes n'entraînent aucune rétorsion. Les adultes interviennent toutefois si l'agressivité est dirigée d'un plus vieux vers un plus jeune ¹².

[18]

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'usage de la claque et l'imposition des bonnes manières ne représentent pas une méthode adoptée par la plupart des sociétés humaines, en ce qui concerne la relation adulte-enfant. Ce qui nous amène à considérer la place particulière des sociétés industrielles contemporaines de ce point de vue.

En ce qui concerne la transmission des connaissances et l'inculcation des règles sociales, nous avons déjà vu que nos sociétés se caractérisent par une intervention systématique des institutions adultes au sein de la vie enfantine : garderie, école, camps de vacances. Cette intervention laisse beaucoup moins de place à l'initiative de l'enfant que l'apprentissage par l'exemple et l'imitation, et s'accompagne d'une foule de mesures franchement répressives. Les contraintes unilatérales commencent dès le plus jeune âge et s'exercent dans tous les domaines importants de la vie de l'enfant, d'une manière plus ou moins manipulatrice ou autoritaire selon les milieux socio-culturels et les époques ¹³.

Les méthodes modernes d'accouchement représentent sans doute le prototype même de l'intervention adulte dans la vie de l'enfant. Retiré sans ménagement, le petit aboutit dans le bruit et la lumière, où il se voit saisi par les pieds et se fait administrer une claque dans le dos pour l'inciter à respirer. La crispation et les cris de l'enfant en disent long sur la façon dont il apprécie un traitement si « moderne » ¹⁴.

¹¹ Cf. Moscovici (1974); Eliade (1959).

¹² Cf. Eibl-Eibesfeld (1975).

¹³ Cf. Rochefort (1976); Joseph et Fritsch (1977).

¹⁴ Cf. Leboyer (1974); Rochefort (1976).

Tout ne se limite d'ailleurs pas à cette scène stupéfiante. Auparavant, pendant la gestation, la mère a été suivie par un ou plusieurs « experts », qui ont tout fait pour lui apprendre à oublier de se fier à elle-même en ce qui concerne la venue de l'enfant. Ce ne sont pas les exercices de gymnastique robotique qu'on lui a fait faire pour se préparer [19] à un « accouchement sans douleur » qui échappent à cette règle générale d'aliénation de soi.

Lorsque la venue de l'enfant est imminente, la femme doit se rendre dans un hôpital, loin de ses proches et de son milieu de vie habituel, dans un contexte impersonnel et bureaucratique, pour accomplir un acte extrêmement important dans sa vie personnelle. Tout cela ne peut que provoquer une tension qui n'est certainement pas sans affecter le petit, et le rôle de guignol de service que l'on fait maintenant jouer au mari dans la salle d'accouchement n'est certainement pas un remède.

Dès que l'enfant est né, on le montre triomphalement à une mère souvent trop droguée pour réaliser ce qui se passe. Puis on le sépare de ses parents pour l'isoler en un lieu aseptique, à travers les vitres protectrices duquel le papa aurait bien de la peine à le reconnaître si on ne le lui indiquait pas. Si soucieuse en théorie du lien mère-enfant, qu'elle transforme quasiment en union mystique, notre société est moins respectueuse en pratique, coupant brutalement à la première occasion la relation qu'elle glorifiait auparavant.

La grande justification de ces pratiques, c'est le progrès de la santé, l'asepsie généralisée de l'hôpital étant supposée rendre compte de la baisse de la mortalité à la naissance. Un tel argument est toutefois douteux : d'abord, nul n'a pu prouver que l'asepsie est irréalisable hors de l'hôpital et sans les médecins, tout portant à croire au contraire. Et, en second lieu, il n'est pas si certain que les progrès de la médecine soient les principaux responsables de la baisse de la mortalité à la naissance. Bien sûr, cette dernière est très élevée dans les sociétés sous-développées, mais ces sociétés ont depuis longtemps été complètement perturbées par le colonialisme et l'impérialisme.

Par contre, il est à peu près impossible d'avoir des données sur les taux de mortalité dans les sociétés de [20] chasseurs-cueilleurs ou d'agriculteurs, et même dans les sociétés occidentales avant le XVI^e siècle, ce qui rend impossible à vérifier l'affirmation voulant que

l'asepsie médicale ait sensiblement réduit la mortalité en longue période ¹⁵.

De toutes manières, l'humanité s'est assez bien passée des médecins et des hôpitaux pendant la plus grande partie de son existence. Il n'est pas dit que ce soit un idéal valable de faire baisser à tout prix la mortalité à la naissance, car on maintient ainsi en vie, à un coût social et humain incalculable, des êtres plus ou moins vulnérables ou handicapés. Cette attitude est d'ailleurs identique à celle qui fait prolonger la vie de malades inconscients et visiblement condamnés, souvent contre la volonté de leurs proches. L'incapacité d'accepter la mort comme phénomène normal est ainsi caractéristique de nos sociétés, par ailleurs moins soucieuses lorsqu'il s'agit de massacre ou de génocide...

Moins sensibles que les nôtres à l'asepsie et aux conseils des experts en pédiatrie, les sociétés de chasseurs-cueilleurs ¹⁶ ou d'agriculteurs étaient cependant plus attentives à l'aspect social et affectif de ce qui se passe lors de la gestation, à la naissance et dans les jours qui suivent. Pendant la gestation, la femme y bénéficiait du soutien et des conseils de ses consœurs, sans qu'on attache à son état la valorisation souvent morbide et quasi-délirante caractéristique de nos sociétés. Lorsque la naissance est imminente, accompagnée de quelques aides, la femme se retire dans un endroit sans trop de bruit et de lumière. L'enfant vient la plupart du temps sans intervention compliquée, et il est tout de suite déposé sur le ventre de sa mère. Le cordon ombilical n'est pas coupé avant que le petit n'ait commencé à respirer par lui-même. Le contact entre la mère et son petit n'est pas rompu brutalement et sans raison valable. La femme reprend très vite ses activités habituelles, transportant sur elle l'enfant dans la plupart de ses déplacements. La figure et l'attitude [21] ravies des petits qui naissent selon cette méthode sont aussi très révélatrices de leur façon de l'apprécier ¹⁷.

¹⁵ Cf. Dupuy et Robert (1976).

¹⁶ Cf. Lee et De Vore (1976).

¹⁷ Cf. Leboyer (1974).

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

La relation mère-enfant ¹⁸

[Retour à la table des matières](#)

L'accueil que nos sociétés font à l'enfant dès sa naissance est typique de ce qui va se dérouler par la suite. Dès la sortie de l'hôpital, la mère et l'enfant vont former un couple privilégié.

Mis à part l'aide occasionnelle de la famille du père et de la mère, et le soutien encore relativement exceptionnel du père, l'essentiel des soins sera prodigué par la mère, dans l'isolement de la famille nucléaire. Dans la plupart des cas, le nourrisson sera alors réveillé, mis au repos, habillé, nettoyé et nourri selon un horaire mécanique, établi à la suite d'un mélange plus ou moins digeste entre les conseils du médecin et les caprices et besoins de la mère,

Contrairement à ce qui se passe dans beaucoup d'autres sociétés, l'enfant ne sera pas porté régulièrement par la mère, ce qui diminue considérablement les contacts physiques, ceux-ci se voyant réduits à des manipulations utilitaires et à des pelotages et minouchages où le petit se voit ramener à l'état de poupée vivante. Le petit être serait d'ailleurs bien mal venu de se refuser à ce tripotage, obscène mais gratifiant, lui qui provoque chez ses parents les affres des réveils la nuit, des préparations de biberons et des changements de couches. Le pelotage du petit et son ostentation devant amis et parents, aussi ridicule que ce phénomène puisse être, représentent ainsi la moindre des compensations à laquelle les parents seraient en droit de s'attendre en échange des nuits blanches et des concerts de pleurs...

Si l'enfant pleure et cause tant de soucis, il faut toutefois se demander si ce n'est pas parce qu'il n'apprécie pas plus d'être enfermé

¹⁸ Cf. Racine (1978).

dans la relation avec sa mère qu'il [22] n'avait goûté auparavant les méthodes d'accouchement « modernes ». Si la relation entre la mère et l'enfant était vraiment si merveilleuse et naturelle que veut le faire croire l'idéologie psychologique officielle, on n'aurait sans doute pas éprouvé le besoin d'écrire autant sur la question. D'ailleurs, toute cette littérature à l'eau-de-rose plus ou moins scientifique accorde une grande importance au fait que, après quelques mois de relation quasi-exclusive avec la mère, l'enfant manifeste des signes de crainte devant les personnes étrangères ; et aussi au fait que, peu après, il manifeste face à sa mère toutes sortes de comportements préférentiels : aller vers elle plutôt que vers d'autres personnes connues, pleurer à son départ, etc. Ces faits sont censés prouver le caractère naturel de la relation, mais on pourrait tout aussi bien les interpréter comme étant le résultat d'un conditionnement : si l'enfant n'était pas enfermé dans la relation avec sa mère, craindrait-il autant les absences de cette dernière, et des autres personnes s'occupant de lui ?

L'innovation de notre société dans le domaine du rapport mère-enfant, c'est d'avoir transformé une relation préférentielle et temporaire en une relation exclusive, prolongée et étouffante. Une fois cristallisée la dépendance biologique et socio-affective du nourrisson face à une seule personne toute-puissante, source de toute peine et de toute satisfaction, on va pouvoir procéder au dressage : accélération de l'apprentissage de la station assise, debout, et de la marche, sevrage et passage à la nourriture solide, propreté. Le sevrage mis à part, dans une certaine mesure, tous ces apprentissages ne nécessitent pas de coercition adulte, dans la plupart des sociétés. Les balançoires pour accélérer l'apprentissage de la station debout et de la marche, les cours de nutrition infantile, les séjours imposés sur le pot, les scènes pour faire manger les aliments solides, tout cela caractérise une pédagogie propre à notre type de société.

[23]

Le cas du dressage à la propreté est exemplaire. Vu le type d'organisation domestique, on n'a le choix qu'entre laisser l'enfant faire ses besoins sur les tapis, les lits ou les fauteuils, ou lui imposer les couches et le contrôle sphinctérien dans les plus brefs délais. Dans des sociétés où les enfants passent la plupart de leur temps à l'extérieur, cette situation n'existe pas : on laisse l'enfant acquérir le contrôle

sphinctérien à son propre rythme, les langes n'étant utilisées que pendant la période où la mère porte l'enfant sur elle.

Lorsque le petit devient capable de se déplacer par lui-même, l'organisation matérielle de nos sociétés oblige encore à de nouveaux apprentissages coercitifs : ne pas renverser les objets sur la table, ne pas jouer dans les armoires, dans les papiers ou les livres de papa, ne pas fouiller dans la boîte à outils, ne pas grimper sur la cuisinière ou mettre le désordre dans le frigo. S'ajoutent à cela de multiples contraintes quant aux activités à l'extérieur : traversée des rues, etc., sans compter toutes les contraintes liées à l'habillement.

La nécessité de ces contraintes a une double source : la présence à la portée de l'enfant de beaucoup d'objets délicats ou dangereux, et le fait que la surveillance soit la plupart du temps exercée par une seule personne qui doit en même temps vaquer à d'autres occupations (comme, par exemple, le travail domestique). Dans des sociétés où il n'y a pas une telle multiplicité d'objets techniques, et où la surveillance est une responsabilité collective, la situation est tout à fait différente, la nécessité de la plupart des contraintes précédentes n'existant pas.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

L'école et la société de classe

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons déjà souligné, dans nos sociétés, ce sont beaucoup plus des institutions comme la garderie et [24] l'école que les proches amis et parents qui assistent la mère, et la famille nucléaire, en ce qui concerne la prise en charge des enfants. À partir du moment où une société est organisée de manière telle que la responsabilité générale des enfants relève d'un ou de deux adultes, comme c'est le cas avec la famille nucléaire, il est bien entendu que l'éducation devra être assurée par des institutions dont les membres ont peu ou pas de

lien de parenté, de voisinage ou d'amitié avec la plupart des parents qui leurs confient leurs enfants. La garderie et l'école remplacent ainsi, dans nos sociétés, les adultes parents et familiers, et les enfants plus vieux. Mais ces institutions jouent aussi un rôle différent : l'inculcation des valeurs de la classe dominante aux diverses couches de la population, et la transmission des techniques et savoir-faire indispensables au fonctionnement du système économique contrôlé par cette classe.

Il est frappant de constater que, historiquement, l'institution scolaire apparaît avec les premières sociétés de classes, c'est-à-dire avec des sociétés où la productivité du travail agricole est assez grande pour permettre une division spécialisée du travail (artisans, marchands et ainsi de suite) ¹⁹. Le surplus de ces sociétés est géré par une classe de prêtres, fonctionnaires et militaires, contrôlant un appareil d'État plus ou moins puissant et centralisé. Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs et dans les sociétés d'agriculteurs, dont la productivité ne permet pas d'accumuler de manière systématique un surplus important, il ne peut y avoir de division spécialisée du travail : chacun doit faire sa part pour se nourrir, il n'y a pas d'artisans ou de commerçants à plein temps, il n'y a pas de politicien, prêtre fonctionnaire ou militaire à plein temps. L'absence de l'État fait que les décisions importantes sont prises par un chef, ou par l'ensemble des chefs de clans, ou même un conseil d'anciens. Ces sociétés n'ayant pas de surplus appréciable, leur fonctionnement exclut ainsi toute inégalité dans la distribution [25] des ressources essentielles entre les individus et les groupes ²⁰.

Dans la plupart des sociétés de classes, des premiers empires du Proche-Orient à la fin du Moyen âge occidental, l'école était réservée aux enfants des classes dominantes, servant essentiellement à transmettre les connaissances indispensables à l'exercice du pouvoir : l'écriture, les mathématiques, et les principales règles permettant d'exercer les activités politiques ou militaires. C'est également dans les classes dominantes de ces sociétés que se sont développées la famille nucléaire et la propriété de celle-ci sur les enfants, phénomène important sur lequel nous aurons à revenir.

¹⁹ Cf. Childe (1963); Jolly et Ploy (1976).

²⁰ Cf. Clastres (1972).

Ce n'est que vers la fin du Moyen âge qu'une nouvelle classe dominante en voie de constitution, la bourgeoisie, va préconiser la généralisation de l'école à l'ensemble de la société, et l'accentuation de sa fonction d'inculcation des valeurs de la classe dominante ²¹. Bien entendu, ce processus, qui a culminé avec l'instauration de l'école laïque et obligatoire, a toujours été présenté comme une mesure démocratique. Il est toutefois facile de constater que la nouvelle économie industrielle avait besoin pour fonctionner d'une main-d'œuvre docile, sachant lire, écrire et compter. Le rôle de l'école « démocratique » fut précisément de former cette main-d'œuvre, en transmettant les savoir-faire indispensables et en prenant le relai de la famille pour ce qui est de l'inculcation de la soumission à l'autorité.

Mais les enfants de classe bourgeoise ne furent pas intégrés immédiatement au système obligatoire et démocratique. À l'instar de ce qui s'était passé avec l'aristocratie féodale, des précepteurs et des écoles privées leur furent souvent réservés, sans compter le fait que l'enseignement post-primaire fut longtemps leur privilège exclusif.

Le développement du capitalisme a vite exigé une main-d'œuvre de plus en plus qualifiée, en même temps que [26] l'automation réduisait la main-d'œuvre nécessaire tout en provoquant un changement de sa composition (les travailleurs non-manuels prenant une importance de plus en plus grande). Pour l'ensemble de la population, l'allongement de la période scolaire a alors permis une double adaptation : former une main-d'œuvre plus qualifiée et retarder l'accès des jeunes au marché du travail. Là encore, toutefois, un système d'enseignement parallèle et privé fut presque tout le temps réservé à la formation des futurs dirigeants.

Dans la plupart des sociétés occidentales d'aujourd'hui, aucune institution d'enseignement - mises à part quelques grandes écoles - n'est en principe réservée aux enfants de la classe dirigeante. Mais la formation différentielle des enfants n'en continue pas moins, par des mécanismes plus voilés, mais aussi efficaces ²². Pour en rester au niveau primaire, on sait que les écoles privées n'ont pas été éliminées et que les classes dirigeantes y recourent encore de façon plus ou moins importante. Ces écoles assurent en effet aux futurs dirigeants une éduca-

²¹ Cf. Ariès (1973); Meyer (1977); Joseph et Fritsch (1977).

²² Cf. Bourdieu et Passeron (1970); Baudelot et Establet (1971); Boudon (1973).

tion primaire axée sur leur destin futur : abondance et variété du matériel, qualité pédagogique des enseignants, etc.

Mais le même phénomène se retrouve au sein du réseau public : à cause de leur situation géographique, certaines écoles reçoivent de fait presque exclusivement des enfants des classes dirigeantes, qui y bénéficient de conditions matérielles et pédagogiques de loin supérieures à celles dont jouissent les enfants de milieux plus modestes. Bien que les programmes soient théoriquement les mêmes dans tout le réseau public, les enfants de milieux aisés reçoivent ainsi une formation plus poussée, moins autoritaire, sans compter le soutien pédagogique et l'encouragement qu'ils reçoivent de leur famille. Ces enfants arrivent au secondaire avec un dossier scolaire en général meilleur que celui des autres enfants. Le même phénomène se répète au [27] CEGEP et à l'Université, ce qui fait qu'un enfant des classes supérieures a beaucoup plus de chance qu'un autre d'acquérir la formation complète permettant d'exercer des activités importantes de direction. Par contre, défavorisés par la qualité inférieure des écoles où ils se trouvent, par leur fréquent alignement sur des classes « allégées » ou « spéciales », par le manque de soutien familial adéquat sur le plan matériel et pédagogique, les enfants des classes populaires ont beaucoup plus de chances de devoir abandonner l'école à la fin du secondaire et de se retrouver sur le marché du travail, où ils ne trouvent alors que les emplois correspondant à leur degré de formation.

Le même genre de sélection se répète à la fin du CEGEP, où une bonne partie des étudiants qui ont choisi la formation professionnelle se retrouve sur le marché du travail pour obtenir des emplois qui ne sont que légèrement plus rémunérés que les précédents. Ceux qui parviennent à l'Université, pour leur part, auront moins de chances d'être admis dans les facultés qui forment les cadres supérieurs et les professionnels, et aussi moins de chances de poursuivre leurs études au-delà du niveau pré-gradué, quelque soit leur spécialisation...

Mais revenons au primaire, qui est le seul niveau du système d'enseignement concernant directement l'enfance. Malgré l'existence d'une formation différentielle qui est fonction de la provenance sociale de l'enfant, il reste que tous les enfants sont à cet âge soumis à un processus d'apprentissage contraignant, dirigé par les adultes, et souvent très autoritaire. Quel que soit le milieu social dont les enfants proviennent,

l'école permet des interventions adultes dans plusieurs domaines essentiels de la vie enfantine.

1) Regroupés sans que l'on tienne vraiment compte de leur réseau d'amitiés extérieures à l'école, les enfants sont obligés d'écouter un enseignant qu'ils n'ont pas choisi leur [28] raconter des choses pour lesquelles ils n'ont habituellement pas d'intérêt particulier. Ils ne sont pas libres de s'occuper de ce qui les intéresse au moment où ils le veulent, ni d'y consacrer le temps qu'ils aimeraient : l'horaire et le programme leur sont imposés de façon unilatérale. De plus, l'enseignement est dispensé de manière abstraite, même si cette abstraction est savamment mise à leur niveau. L'écriture et l'arithmétique, en particulier, sont rarement rattachées aux préoccupations quotidiennes des enfants.

2) En fonction de la situation qui vient d'être décrite, les enfants sont rivés à des pupitres inconfortables, dans des locaux plus ou moins déprimants. Bloqués dans leurs mouvements, requis à une concentration et à une attention dont la durée est excessive, on ne saurait se surprendre qu'il soit si souvent difficile de raviver alors leur intérêt déjà vacillant.

3) Les travaux exigés ne tiennent pas compte des motivations et des intérêts particuliers de l'enfant, dans une situation donnée. De plus, ils sont accomplis de façon individuelle ; et, individuelle aussi, l'évaluation est faite beaucoup plus dans une optique de sélection que dans la perspective d'apprendre à l'enfant comment corriger ses erreurs. Le travail individuel et son évaluation sont de plus liés à un ensemble de mesures visant à inculquer les valeurs compétitives de la société actuelle.

4) Une telle situation n'est pas acceptée facilement par les enfants, ce qui rend nécessaire une foule de mesures disciplinaires. Dans l'évaluation de l'enfant, qui joue un grand rôle pour son destin ultérieur, le dossier accorde au moins autant d'importance à la performance académique qu'à la soumission à l'autorité.

5) L'école inculque l'habitude d'une séparation radicale entre le travail et le jeu, entre l'agréable et le [29] nécessaire, à un âge où l'apprentissage se fait pourtant essentiellement au sein des activités ludi-

ques. La distinction entre le temps à l'école et le temps hors de l'école, l'alternance scolaire entre temps de classes et de récréation, tout cela constitue une excellente préparation à une vie où le travail routinier sucera la plus grande partie des énergies de chacun, vampirisme dont on se soulage par les « récrés » pour grands : télévision, lavage de voiture et tondage du gazon, magazinage, etc.

6) L'école entretient une terrible ségrégation entre les adultes et les enfants, un apartheid justifié par les psychoflics de l'enfance (« qu'il se tienne avec des amis de son âge », ou encore « ce n'est plus de ton âge »). Presque jamais les enfants et les adultes - enseignants ou surveillants - ne jouent vraiment ensemble, presque jamais les enfants ne peuvent voir les adultes se livrer à des activités qu'ils pourraient apprendre par l'exemple. Et, lorsqu'ils reviennent chez eux, les enfants n'ont aucune chance non plus de voir au travail leurs parents ou les amis de ceux-ci (sauf pour ce qui est du travail domestique).

De plus, l'école entretient entre les enfants une ségrégation fondée sur l'âge : dans la plupart des cas, les classes ne regroupent que des enfants du même âge et, dans la cour de récréation, ceux qui jouent ensemble sont rarement d'âges très différents. Et encore, lorsqu'ils reviennent chez eux, les enfants voient leurs parents décourager systématiquement toute amitié avec des adolescents ou des adultes.

Cette double ségrégation nuit sérieusement à l'apprentissage autonome : (a) l'adulte transmet son soi-disant « savoir » de façon autoritaire et abstraite, sans que l'enfant puisse apprendre de lui par l'exemple ; (b) les enfants plus vieux et les adolescents n'ont pas l'occasion d'aider les plus jeunes dans leurs apprentissages, bien que l'on sache qu'un [30] aîné peut plus facilement montrer quelque chose à un plus jeune que ne pourrait le faire l'adulte.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

La pédagogie nouvelle

[Retour à la table des matières](#)

Bien qu'ayant toujours prédominé au sein des sociétés bourgeoises, la pédagogie dont nous venons de parler n'a jamais fait l'unanimité parmi les parents et les enseignants. D'autres méthodes furent expérimentées (et le sont encore), la pédagogie « nouvelle » étant au moins aussi ancienne que l'école elle-même ²³.

Ce courant d'idées et de pratiques est complexe et parfois hétéroclite, ce qui rend difficile une appréciation qui ne tombe ni dans la critique conservatrice ²⁴ (nécessité de l'autorité adulte et des apprentissages rigoureux) ni dans l'adulation naïve (la tarte à la crème de « l'enfant d'abord »).

Pour comprendre comment la pédagogie nouvelle n'est que la face rose d'une médaille dont le revers l'est moins, c'est la notion même de pédagogie qu'il faut remettre en question, pratique sociale d'un rapport aberrant à l'enfance, dont l'école n'est que l'une des institutions (à côté de la famille, de la télévision, des colonies de vacances...)

*

Pédagogie : conduire, guider l'enfant... Dans ce domaine, tout ne semble au premier abord que prévenances et bonnes intentions (les tapis de l'enfer, comme chacun sait...) « L'enfant d'abord », « partir de l'enfant ». Mais pourquoi tant de soins ? Comment se fait-il qu'à partir d'un certain moment historique, les adultes ont cru que l'enfant devrait

²³ Cf. Claparède (1950); Cousinet (1950); Ferrière (1946); Freinet (1974); Graubard (1972); Mendel et Vogt (1973).

²⁴ Cf. Durkheim (1963).

être conduit ? Pourquoi cette prise en charge, inconnue et inutile auparavant ? Ces questions se posent [31] avant même toute discussion concernant le meilleur guidage souhaitable (autoritaire ou manipulateur). Devant l'enfant, il n'y a pas pour l'adulte qu'une seule alternative, guider avec autorité ou avec charme : on pourrait aussi lui ficher la paix.

Bien sur, les pratiquants de la nouvelle pédagogie ne conduisent pas l'enfant de la même façon que les adeptes des méthodes dites traditionnelles. On y tient compte de l'intérêt de l'enfant, de son rythme, de sa personnalité, de ses capacités intellectuelles à un moment donné de son évolution, on utilise les jeux, les situations et le matériel concrets, on tend à séparer le moins possible en tranches d'âge, à se rapprocher de la vie réelle, on tente d'encourager l'apprentissage de l'autonomie à tous les niveaux, on ne sépare pas radicalement jeux et travaux scolaires. Ici, plus d'horaires rigoureux, de cloisonnement dans les salles de cours, de compétition et d'évaluation strictement individuelles, plus de mesures disciplinaires ²⁵.

Malgré tout cela, cette façon « nouvelle » de guider l'enfant ne diffère de la méthode ancienne qu'en autant que la carotte diffère du bâton. Les stimulations et les persuasions constantes des « méthodes actives » et de la « pédagogie nouvelle » représentent en effet des manipulations de l'enfance à peine plus justifiées que la force et le respect de l'autorité. Le chantage affectif envahit le monde intérieur de l'enfant plus profondément qu'une claque ou qu'une privation de dessert, et n'est en fait qu'un moyen plus efficace (à long terme) pour obtenir sa soumission au schème dominant / dominé indispensable au fonctionnement des sociétés inégalitaires et à la transmission des savoir-faire techniques et des règles de conduite qu'y assurent les institutions éducatives (écoles, télévision, garderie, famille nucléaire et ainsi de suite).

Les méthodes « nouvelles » conduisent d'ailleurs souvent [32] à de curieux paradoxes. Par exemple, dans les écoles nouvelles qui s'inspirent plus ou moins directement des principes élaborés par A.S. Neil à Summerhill ²⁶, on impose souvent aux enfants, pour la prise des décisions, une assemblée pratiquant la démocratie formelle (vote, majorité

²⁵ Cf. Caouette (1978).

²⁶ Cf. Neil (1970); Skidelsky (1972); Frappier et Frappier (1978).

simple, délégation de pouvoirs, etc.). Cette façon de prendre des décisions et de les rendre exécutoires est caractéristique des sociétés capitalistes libérales, et il est clair qu'elle ne peut être appliquée que par des enfants assez vieux et par des adolescents. En l'imposant aux plus jeunes, dont le fonctionnement spontané est plus proche de l'anarchie, de la démocratie directe ou du leadership autoritaire que des arguties libérales, on risque d'institutionnaliser la domination des cadets par les aînés (les tapis de l'enfer, une fois de plus...)

Le même genre de situation se retrouve dans les méthodes de F. Oury ²⁷, où on oblige les enfants à se donner une organisation quasi-taylorienne du travail (spécialisation des tâches et centralisation de leur coordination). Dans ces deux cas, on se sert de la persuasion et de manipulations diverses pour faire adopter par les enfants des fonctionnements sociaux propres aux adultes d'une société d'un type donné.

Pour leur part, certains tenants des méthodes actives poussent parfois leur souci de stimulation et de persuasion de l'enfant jusqu'à ne pas lui permettre de jouer seul ou de ne rien faire (dans certaines garderies d'obéissance marxiste-léniniste, par exemple, on tolère très mal que les jeux des enfants de trois ou quatre ans ne soient pas collectifs, ou encore qu'au moment de la sieste certains enfants veuillent jouer plutôt que faire dodo). D'ailleurs, la constante insistance placée ici sur les stimulations par du matériel concret (des réglettes aux mini-ordinateurs) relève bien évidemment de la vision techniciste de la classe dominante [33] (efficacité, etc.), et ne peut que nuire au développement de l'imaginaire et du symbolisme chez l'enfant.

Les méthodes nouvelles vont d'ailleurs parfois aux antipodes les unes des autres. Certaines vont montrer tant de prévenance pour l'enfant que celui-ci se voit réduit à la dépendance la plus abjecte par tous les « services » que font débouler sur lui les adultes : tout est préparé pour lui, des activités sportives aux activités artistiques, des excursions aux cours de danse. Ici, on se met au service de l'enfant jusqu'à vivre à sa place, à l'image de la bureaucratie moderne qui étouffe la société civile par les embrassades de ses multiples services (santé, éducation, etc.) ²⁸. Les pédagogues qui se font de tels serviteurs de

²⁷ Cf. Vasquez et Oury (1976).

²⁸ Cf. Dupuy et Robert (1976).

l'enfance préparent la nouvelle génération à s'adapter à un univers de services étouffants et asservissants, assurant d'une manière inattendue sa soumission et sa dépendance : si l'adulte n'est plus là comme amuseur de service, l'enfant ne sait plus que faire et il s'ennuie, il quémande l'attention empoisonnée qui l'emprisonne. Toute vie sociale enfantine autonome est impossible dans ces conditions, les loisirs organisés et embrigadés tuent la vie sociale enfantine au moins aussi efficacement que la discipline traditionnelle.

D'un autre côté, on voit des entreprises pédagogiques, tout aussi « nouvelles » et bien intentionnées que les précédentes, visant à couper le plus possible l'enfant de la société adulte, cet apartheid de l'enfance étant évidemment réalisé avec les meilleures intentions du monde. Dans les Kibbutzim ²⁹ israéliens, par exemple, les contacts entre les adultes en charge des enfants (metapelets : gardiens) et ces derniers sont réduits au minimum (aux soins matériels des tout-petits, par exemple). La mise au rancart des parents biologiques et des adultes en général est justifiée par la supposition voulant que des adultes éduqués dans l'ancienne société (d'avant la fondation d'Israël) ne pourraient que [34] transmettre aux enfants, même inconsciemment, des modèles de comportement nuisibles à l'avènement d'une société meilleure. La seule manière de réduire ce risque est alors de poser le moins de contraintes possibles et de minimiser la fréquence et l'intensité des rapports entre adultes et enfants.

Une argumentation du même genre se retrouve chez G. Mendel ³⁰, quoique l'accent porte ici surtout sur la nécessité de supprimer la domination de l'adulte sur l'enfant. Pour les partisans de cette perspective idéologique, la tendance adulte à la domination des enfants, et la complicité de ces derniers dans une telle entreprise, semblent si forte qu'il ne leur reste plus qu'à proposer d'interagir le moins possible avec les petits, et à suggérer que ces derniers s'organisent en classe d'âge autonome et assument de négocier un conflit constant avec la société adulte. En pratique, il est fort probable qu'une telle solution aboutirait à l'organisation des enfants par les adolescents, substituant ainsi une domination à une autre.

²⁹ Cf. Bettelheim (1970).

³⁰ Cf. Mendel (1971).

Une telle attitude est tout à fait compatible avec la ségrégation de plus en plus poussée des classes d'âge dans notre société, mouvement qui culmine aujourd'hui mais qui date en fait des débuts du système industriel, du moins en ce qui concerne l'enfance ³¹.

Ainsi, ou bien l'on fait tout à la place de l'enfant, en le stimulant et le gavant d'activités diverses (services), ou bien on ne fait rien d'autre que se retirer le plus possible. Bien que ces deux façons de se comporter face à l'enfance soient aussi contraires l'une que l'autre au plus élémentaire bon sens, il semble bien que les enfants s'accommodent plus facilement de la première, ou on les sert, que de la seconde. Cette dernière entraîne en général de leur part énormément de frustration et de révolte, car les petits aiment naturellement interagir avec les adultes, et les voir agir dans les situations les plus diverses, à condition que cela ne leur soit [35] pas imposé d'une manière ou d'une autre.

Il est relativement facile de discerner, quand un enfant entre en contact avec un adulte, si c'est par goût naturel ou si c'est par incapacité d'entrer en relation avec ses pairs, ou encore dans le but de manipuler l'adulte et de lui faire faire ce qu'il n'a pas envie de faire lui-même. Autant il est malsain de refuser par principe de s'engager dans le premier type de relation, autant il est compréhensible de fuir la seconde.

Le refus ou l'incapacité de faire la distinction entre ces deux situations relèvent de facteurs qui ont fort peu à voir avec la question de la domination de l'adulte sur l'enfant. Pris individuellement ou en groupe, les petits exigent beaucoup de l'adulte qui consent à interagir avec eux librement, et ils y apportent également un très grand amour. Quiconque prend par rapport à l'enfance une attitude ouverte doit résoudre d'une façon ou d'une autre les problèmes que lui pose cette situation. Si l'on refuse de commander l'enfant et de réduire son amour multiforme au respect que le petit doit au grand, on doit tout de même, à un moment ou un autre, refuser de jouer (parce que l'on a autre chose à faire, ou pas envie, etc.) ; et, ce qui est plus difficile, prendre une attitude claire en ce qui concerne toutes les manifestations sexuelles, génitales ou pas, de l'amour enfantin face à l'adulte. Ce dernier point, situation Où l'on ne peut pas rester longtemps entre le oui et le non sans faire du tort aux petits, fait ressortir avec toute sa force le tabou portant sur les relations sexuelles entre adulte et enfant.

³¹ Cf. Ariès (1973); Shorter (1977); Joseph et Fritsch (1977); Foucault (1976).

Dans notre société, refuser de jouer avec les enfants sans invoquer des arguments d'autorité ou des arguments racistes (« il faut que tu joues avec des gens de ton âge »), et résister à leurs avances pour des jeux sexuels, voilà deux choses qui ne sont pas aisées. La théorie voulant que la [36] meilleure façon de s'occuper des enfants soit d'interagir le moins possible avec eux - seule manière supposée de ne pas jouer le scénario de la domination -, est une façon de supprimer le problème élégamment, sans retomber dans la pédagogie autoritaire ou manipulateur, mais aussi en démissionnant devant la possibilité d'une relation saine entre adultes et enfants.

À ma connaissance, la seule entreprise qui a accepté d'affronter sans se défilier la situation précédemment décrite est celle des « maîtres-camarades » allemands au début du siècle ³². La pédagogie libertaire n'a en fait rien à voir avec la pédagogie : aucun souci de guider l'enfant d'une manière quelconque. Le maître-camarade joue avec lui, sans exclure la dimension sexuelle de ces jeux. Pareille entreprise n'était bien sûr pas viable dans la République de Weimar, et elle ne le serait sans doute pas plus aujourd'hui. De toutes façons, la tentative des maîtres-camarades présentait au moins deux graves lacunes. D'abord, bien qu'il n'organise pas de services pour divertir l'enfant, le maître-camarade se met passivement à son service : il lui propose rarement quelque chose, il répond à ses sollicitations et fait avec lui ce qu'il lui plaît de faire à un moment donné. Cette attitude passive fait que les enfants prennent le maître-camarade pour ce qu'il est, un serviteur, et n'apprennent pas que, dans un rapport égalitaire, on doit tenir compte des goûts, des humeurs et des envies du partenaire. Ainsi le rapport dominant-dominé se trouve inversé, l'enfant dirigeant l'adulte, et le maître n'est pas plus un maître qu'il n'est un camarade, car être l'ami de quelqu'un ce n'est pas faire tout ce qu'il veut et quand il le veut. Entre eux, les enfants ne se mettent pas systématiquement au service les uns des autres, et la présence parmi eux d'un adulte affichant une telle attitude peut les empêcher d'affronter les problèmes inévitables découlant du fait que tout le monde n'a pas toujours le goût de faire la même chose au même moment.

[37]

³² Cf. Schmid (1936).

Par ailleurs, l'anti-autoritarisme un peu simpliste des maîtres-camarades entraîne des résultats analogues. Sous prétexte de ne pas commander les enfants, on les laisse commander l'adulte et se commander entre eux, ce qui n'est pas la meilleure façon d'empêcher la reproduction du schéma dominant/dominé.

Les limites de la pédagogie nouvelle, sous quelque travers qu'elle se présente, sont ainsi, malgré beaucoup d'efforts, d'amour et de bonne volonté, les limites fondamentales de l'entreprise pédagogique elle-même : les enfants, coupés de l'ensemble de la société et de la vie réelle, sont livrés pieds et poings liés à des spécialistes à plein temps qui ont pour fonction, mission et métier de leur apprendre quelque chose, par des méthodes jugées appropriées. Dans une telle situation, et quoique l'on fasse ou dise, il s'agira toujours de la transmission abstraite de bribes de connaissances techniques (lire, écrire, compter) et de règles de conduite élémentaires. À l'école, en effet, l'enfant ne peut voir les adultes travailler - même dans les activités de création, il est rare que l'on voit le maître dessiner, par exemple - ; de plus, un groupe d'une trentaine d'enfants étant placé sous la coupe d'un même adulte, dans un local exigu, personne ne peut voir là des rapports concrets entre adultes et adolescents, ce pourquoi les petits en sont réduits à la famille (milieu social qui n'est pas particulièrement riche). Pour le reste, c'est la télévision, les bandes dessinées et le cinéma, c'est-à-dire une fois de plus des images abstraites de la vie réelle, et déformées à une fin d'éducation, de propagande ou de publicité.

La Pratique de ségrégation de l'enfance à laquelle semble forcément liée toute entreprise pédagogique d'envergure est relativement récente ³³, et moins facile à expliquer qu'il ne peut le sembler au premier abord. Car les savoir-faire et les règles de conduite transmis aux enfants à l'école ne [38] sont pas complexes au point d'exiger l'intervention de spécialistes : les parents, les adolescents et les adultes familiers pouvant sans aucun doute suffire à la tâche, hors de tout cadre éducatif institutionnalisé.

Cependant, pour que parents et adultes familiers puissent transmettre savoir-faire et règles de conduite aux enfants, encore faut-il qu'ils disposent du temps nécessaire et que tout ce monde vive dans une relative proximité, ce qui fut d'ailleurs le cas pendant la plus longue pé-

³³ Cf. Ariès (1973); Joseph et Fritsch (1977); Meyer (1977).

riode de l'histoire de l'humanité (jusque dans les communautés villageoises et les quartiers urbains du Moyen âge) ³⁴. Les travaux de l'artisanat et de l'agriculture sont compatibles avec la présence en un même lieu de la plupart des catégories d'une communauté, les enfants y compris. Ce n'est plus le cas avec la division spécialisée du travail, l'éparpillement du travail industriel et de bureau (on a vite cessé de faire travailler en masse les enfants dans l'industrie). Jusqu'à maintenant, la société industrielle a séparé de plus en plus radicalement le travail, le lieu de résidence et les lieux de loisirs, et la plupart des adultes ne peut ainsi pas interagir avec les enfants (et les vieillards) pendant la plus grande partie du temps quodidien. D'où la ségrégation de l'enfance en des lieux spéciaux (écoles, pensionnats), sous la coupe de spécialistes à plein temps (pédagogues). Un tel parage de l'enfance n'a toutefois pas uniquement une explication économique. Les spécialistes de l'éducation sont vite devenus des fonctionnaires de l'État moderne, l'enseignement représentant une méthode en vue d'homogénéiser la reproduction des rapports sociaux dans le capitalisme naissant. Les enfants sont plus faciles à surveiller et à former s'ils sont regroupés dans des institutions scolaires et des familles nucléaires que s'ils sont éparpillés dans les communautés et les familles élargies caractéristiques de la majorité des couches de la société traditionnelle. Cela explique sans doute le fait remarquable que la scolarisation et [39] la familiarisation furent des entreprises menées conjointement par la bourgeoisie naissante dès la fin du Moyen âge et le début de la Renaissance ³⁵.

Bien sur, il n'est pas facile de démontrer catégoriquement que la scolarisation et la ségrégation de l'enfance sont plus un moyen de contrôle de la reproduction sociale qu'une nécessité entraînée par l'augmentation de la complexité des connaissances à transmettre. Mais on doit se demander comment des enfants enfermés pendant une grande partie de leur journée, à une trentaine sous la coupe d'un seul adulte, peuvent apprendre plus et vivre une vie sociale plus riche que les groupes d'enfants laissés libres de circuler à leur guise dans les rues et les campagnes du Moyen âge. Faut-il vraiment cinq à six an-

³⁴ Cf. Meyer (1977); Ariès (1973); Shorter (1977).

³⁵ Cf. Foucault (1976); Meyer (1977); Joseph et Fritsch (1977).

nées pour apprendre le peu d'arithmétique, de français, d'histoire et de géographie que l'on sait à la fin du cours primaire ?

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

La famille nucléaire

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant n'a pas seulement été progressivement enfermé à l'école, il a été parallèlement enfermé au sein de la famille nucléaire. Telle que nous la connaissons aujourd'hui, cette institution s'éloigne des principales façons d'organiser les rapports hommes/femmes et adultes/enfants que l'humanité a connu depuis le début de son histoire.

Les traits distinctifs de la famille occidentale moderne, de ce point de vue, se résument facilement : a) le couple, marié officiellement ou pas, vit seul avec ses rejetons jusqu'à ce que ces derniers atteignent la fin de l'adolescence, et il doit leur fournir à lui seul le soutien matériel jusqu'à ce moment ; b) ce couple (pas plus d'ailleurs qu'une quelconque unité de parenté plus large) ne forme pas une unité économique relativement autonome ; il est très rare que l'homme et la femme travaillent ne serait-ce qu'au même endroit ; c) selon les valeurs en cours, le ciment du couple se [40] doit d'être l'amour conjugal et l'amour filial.

Ces traits particuliers ont divers effets sur la vie infantine :

- la dépendance matérielle et affective des enfants face à leurs parents et aux adultes en général est fortement prolongée ;
- les adultes avec lesquels les enfants peuvent avoir des rapports non-institutionnels sont extrêmement peu nombreux ;
- la famille se joint à l'école pour restreindre le champ d'autonomie de la vie sociale infantine.

- les enfants peuvent difficilement se regrouper hors de la surveillance (libérale ou autoritaire) de l'école ou de la famille.

Ce modèle d'organisation des rapports entre l'homme et la femme et entre l'adulte et l'enfant n'a pratiquement jamais existé avant la fin du Moyen âge occidental. Tout comme l'école, la famille nucléaire apparaît avec les débuts de l'industrialisation, dès la Renaissance. Il n'est pas sans intérêt de retracer les grandes lignes de ce processus ³⁶. Les deux pivots de la constitution de la famille nucléaire y furent l'émergence de l'amour romantique au sein d'un couple homme-femme privatisé et retiré des anciens réseaux communautaires, et la valorisation de l'enfance comme état distinct.

Au Moyen âge, on ne distingue guère les diverses étapes du jeune âge. La condition d'enfance est identifiée à celle de dépendance (servitude, domesticité), et la fin de l'enfance n'a pas comme signe la puberté mais la sortie des échelons les plus inférieurs de l'échelle générale de dépendances diverses qui régissait les rapports sociaux du féodalisme (du serf au seigneur, du serviteur au maître, et ainsi de suite). L'enfant n'avait pas alors une très grande importance sociale, son état en était un de transition vite [41] oubliée, à tel Point que, dans l'iconographie, l'enfant est représenté comme un adulte de taille réduite, sans plus.

Ce n'est que vers le XIIe siècle que, dans l'iconographie religieuse, l'enfant est représenté de façon plus réaliste, sous les figures de l'ange, comme symbole de l'âme. Puis, après un considérable développement de cette iconographie religieuse de la petite enfance, le thème passe dans la figuration laïque, au XVe siècle : il s'agit de portraits de famille où sont souvent représentés aussi bien les enfants morts que les vivants ³⁷. La représentation de l'enfant seul (portrait) n'apparaît qu'au XVIe et XVIIe siècles.

Autre signe du peu d'importance accordée à l'enfance comme condition distincte dans la société féodale : ce n'est qu'au XVIIe siècle, et encore seulement au sein de la noblesse, que les enfants com-

³⁶ Cf. Joseph et Fritsch (1977); Ariès (1973); Shorter (1977); Meyer (1977).

³⁷ La mortalité infantile était très forte du XIIIe au XVIIe siècle (Ariès, 1973; Shorter, 1977).

mençant à être vêtus autrement que les adultes, en général dans des costumes propres aux adultes du siècle précédent. Lorsque la différenciation commença à s'établir, ce furent d'abord les garçons qui furent vêtus de façon particulière (même phénomène avec l'établissement des collèges au XVII^e siècle, d'abord réservés aux enfants males).

Jusqu'au XVIII^e siècle, les jeux enfantins et les jeux adultes ne sont guère distingués, et les petits participent fréquemment aux mêmes divertissements que les plus vieux. La distinction entre les jeux réservés aux enfants et ceux réservés aux adultes semble d'ailleurs s'être faite au même moment ou, au sein des jeux enfantins, commençaient à se distinguer les jeux des garçons et ceux des filles (au XVIII^e siècle encore, les garçons jouaient à la poupée).

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'attitude face à l'enfance commence à changer radicalement. On se préoccupe de plus en plus de protéger la moralité des enfants, ce pourquoi on les exclut des jeux adultes (comme les jeux de cartes). On ne parle plus ouvertement des choses sexuelles [42] devant les petits, on ne se permet plus de jouer avec leur sexe. On se met à expurger les livres à l'usage des petits (fables, contes, etc.). On commence ainsi à croire à la soi-disant innocence enfantine, et c'est le début de l'entreprise pédagogique. Les premiers principes d'alors insistent beaucoup sur la nécessité de la sévérité, de la discipline, on ne veut plus laisser les enfants seuls avec les serviteurs, on exige la gravité, le sérieux, les bonnes manières, la raison en toutes choses, on prépare des jeux « éducatifs ». Le minouchage (mignotage) des petits est de moins en moins toléré.

Cette mise à part de l'enfance, contemporaine de l'essor pédagogique au sein des classes dirigeantes, se retrouve quand on suit l'évolution des institutions traditionnelles d'enseignement. Au Moyen âge, les classes regroupaient des enfants de tous âges, des adolescents et des adultes (de six à trente ans environ). Ce n'est qu'à partir du XV^e siècle qu'on sépare les groupes d'âges dans l'enseignement et que, dans les collèges et pensionnats (réservés à la classe dirigeante), on commence à établir un système disciplinaire fondé sur la surveillance constante et les punitions corporelles, et que commence à s'allonger la période de scolarisation. Au XVII^e siècle, on sépare non seulement les âges mais les classes sociales au sein des institutions d'enseignement (tout ce mouvement excluant d'ailleurs les filles, accédant dès dix ans à la condition sociale adulte).

*

L'évolution du couple et de la famille ³⁸ va suivre une ligne tout à fait semblable. D'une situation féodale où le métier avait plus d'importance que la vie privée, où la femme aussi bien que l'homme possédait, gérait et transmettait ses biens propres, on va passer, du XIII^e au [43] XVIII^e siècles, à une situation « moderne », où la femme perd beaucoup de ses pouvoirs, et où la vie privée de la famille remplace presque totalement les liens de la communauté (chez les paysans et artisans) et du lignage (dans les classes dominantes).

La plus grande partie du processus s'est d'abord déroulée au sein des classes dirigeantes (noblesse et bourgeoisie). Dans les classes populaires, au XVIII^e siècle, la famille traditionnelle était toujours une unité de production. Dans la maisonnée paysanne vivaient souvent plusieurs couples (époux et épouses des frères et sœurs) et plusieurs générations, en plus des serviteurs, d'enfants adoptifs et d'apprentis. La mortalité infantile était encore très forte (un enfant sur trois mourant avant un an, un sur deux avant 21 ans). Dès sept ou huit ans, les enfants quittaient la maison pour se placer comme domestique, apprenti, ou vacher, ce qui fait que la maisonnée ne comportait pratiquement jamais d'adolescent. À cette époque, de plus, on peut se faire une idée assez claire du partage des tâches au sein du couple : les femmes s'occupent de la plupart des tâches domestiques (soins des enfants, cuisine, ménage, comptes de la maison, artisanat rural) - seules des tâches comme l'allumage du four et les comptes de la ferme étant le privilège de l'homme. Dans les travaux agricoles, les deux sexes participent également, mais séparément (par exemple les femmes désherbent et les hommes fauchent). Par rapport aux contacts avec l'extérieur, les femmes se chargent de la vente des produits de la basse-cour et de la laiterie, les hommes de la vente du bétail (activités qui se font en deux endroits séparés du marché). Tout cela se passe dans un contexte de subordination de la femme à l'homme : cette dernière sert le repas de l'homme mais ne mange pas avec lui, elle marche derrière lui lors des déplacements en groupe, elle lui doit des services sexuels à volonté, elle dispose de moins de temps libre.

³⁸ Pour les pages qui suivent, je m'inspire des informations de Shorter (1977).

[44]

Dans ce contexte, la femme était essentielle à la survie de l'entreprise paysanne et les soins aux enfants passaient comme moins importants que d'autres activités domestiques, ce qui est sans doute relié à la forte mortalité infantile de l'époque. La centration de la famille sur l'enfant et l'amour romantique au sein du couple vont apparaître dans l'ensemble de la société moderne, à partir du XVIIIe siècle, par un processus en plusieurs étapes qui finira par atteindre toutes les classes de la population. Les principales étapes concernent des transformations importantes dans les relations entre le couple et son environnement social, et dans le rapport mère-enfant.

La communauté va d'abord perdre son contrôle sur les fiançailles et le mariage, comme le montre la forte croissance des naissances pré-maritales et illégitimes, de 1550 à 1850 (accompagnée, de 1750 à 1850, d'un déluge de considérations bien pensantes sur l'immoralité de la jeunesse). De plus, le contrôle que la communauté avait sur la cour et les fiançailles, par l'intermédiaire des groupes de jeunes ou d'adultes, va disparaître, le choix du conjoint obéissant de moins en moins à des considérations socio-économiques (héritage, dot, partage des terres) et de plus en plus à des considérations individuelles (en tenant compte, par exemple, des affinités). L'endogamie professionnelle et locale diminue considérablement, et l'inégalité d'âge entre les conjoints est de moins en moins tolérée.

Au XIXe siècle, les organisations de jeunes (confréries, milices, etc.) perdent leur importance, les hommes mariés passent de moins en moins de temps dans les cafés, le couple s'isolant et ne fréquentant plus guère que ses proches parents.

Quant à la relation mère-enfant, on note la prise d'importance des soins par l'abandon progressif du placement en nourrices, la baisse de la mortalité infantile, et [45] toutes les préoccupations hygiénistes pour la nourriture au lait maternel et la fin des pratiques d'emmaillement qui paralysaient le petit et permettaient à la femme de vaquer à d'autres occupations.

*

On peut retracer le processus ³⁹ de privatisation du couple à travers l'évolution de l'architecture domestique et de l'urbanisme. Dans les maisonnées du Moyen âge, le couple ne disposait pas d'une chambre privée et tous les habitants dormaient ensemble, adultes et enfants. Il n'y avait pas de pièces réservées aux enfants ou aux adultes. Très souvent, la cuisine était à la fois ouverte sur la salle commune et sur l'étable ou la basse-cour.

Dans les villes et les villages, la maison était ouverte sur la rue ou la place, et les lieux de résidence n'étaient pas systématiquement séparés des boutiques d'artisanat ou de commerce. Le « foyer », lieu où le couple et ses enfants s'isolent du reste de la vie sociale, ne s'est développé que graduellement depuis deux siècles environ.

Il n'est pas aisé de comprendre les raisons qui ont conduit à la privatisation du couple, à la destruction des liens de communauté ou de lignage, à la prise de conscience de l'enfance comme état particulier et à l'enfermement des enfants dans les écoles. Tout ce processus social a été contemporain de l'industrialisation, de la montée et puis de l'hégémonie de la bourgeoisie capitaliste, et il n'est pas impossible que ce soit dans la nature des rapports sociaux caractérisant cette transition que résident les principaux éléments de l'explication recherchée.

En effet ⁴⁰, l'industrialisation a été accompagnée de la prolétarianisation des paysans et des artisans, qui a entraîné un [46] vaste mouvement de populations vers les villes. Les crises périodiques et l'instabilité des emplois, dans une telle période de transition, impliquaient de plus d'importants et incessants mouvements de larges couches sociales d'une ville ou d'un quartier à l'autre, la formation de populations sans travail et la détérioration générale des conditions d'existence pendant de longues périodes de temps. À lui seul, l'exode des populations campagnardes vers les villes rendrait compte de l'effondrement des anciennes solidarités communautaires, qui ne pouvaient évidemment plus s'exercer sur des populations déracinées et en migrations fréquentes. De plus, l'effondrement progressif du mode de vie paysan faisait que les considérations traditionnelles présidant au choix du conjoint s'évanouissaient (la dot et l'héritage perdant de leur importance). Et la modification profonde des emplois rendait évidemment problématique

³⁹ Pour les pages suivantes, je m'inspire de Joseph et Fritsch (1977).

⁴⁰ Les interprétations qui suivent me sont personnelles.

le maintien de l'endogamie professionnelle, tandis que les déplacements de villes en villes et de quartiers en quartiers rendaient absurde toute endogamie locale.

Dans un tel contexte historique, la constitution du couple, sa sédentarisation et le parage des enfants dans les écoles apparaissent comme le résultat d'une vaste stratégie de contrôle des populations, élaborée puis mise en pratique par les classes dirigeantes de la nouvelle économie capitaliste : pendant deux ou trois siècles, diverses organisations, étatiques ou privées, se sont vouées à la mise en place de la famille nucléaire : les sociétés de patronage et de bienfaisance, les orphelinats, les philanthropes ont lutté à la fois contre le nomadisme, la famille élargie, la pauvreté des familles et de leurs enfants. Les familles qui ne se prêtaient pas aux nouvelles règles (restriction de la famille au couple et à ses enfants) se voyaient refuser toute aide sociale et/ou enlever la garde des enfants. Les architectes ont tracé les plans des demeures nécessaires, les urbanistes ont quadrillé les villes, les médecins et les pédagogues ont conseillé les mères, en une [47] immense entreprise idéologique. Les familles et les enfants ont été assistés, examinés, soignés, les diverses déviances et délinquances analysées après avoir été recensées de part en part ⁴¹.

Les enfants ont en quelque sorte été les otages et l'enjeu de ce processus de contrôle. Car changer les habitudes communautaires et familiales des populations en voie de prolétarianisation n'a certes pas dû apparaître au départ comme une chose facile. Il fallait un levier puissant. Rien ne poussait les classes populaires à abandonner plus facilement leurs rapports traditionnels entre les sexes et entre les âges qu'à changer de métier. Pour ce qui est de l'imposition du salariat comme rapport économique dominant, on sait que l'on dut exproprier en grand nombre les petits propriétaires, de façon souvent brutale. Tous ceux et celles qui furent ruinés par le développement capitaliste, ou simplement expropriés, n'eurent d'autre choix que d'aller vendre leur force de travail pour survivre. Mais cela, en soi, ne les obligeait pas, même transplantés en ville, à abandonner la vie familiale communautaire, où à envoyer leurs enfants à l'école. Or il était indispensable que les nouvelles générations soient formées au type d'individualisme, de privatisation et de discipline indispensable à la reproduction du nouvel ordre

⁴¹ Cf. Joseph et Fritsch (1977); Meyer (1977); Foucault (1976).

social. Cette tâche ne pouvait être assurée que par les pédagogues. Priver de leurs droits parentaux les familles qui refusaient d'envoyer leurs enfants à l'école, et de vivre selon le modèle du couple au foyer, fut ici l'arme utilisée, qui ne laissa d'autre choix, on le comprend, que la soumission. Les adultes au travail, les enfants à l'école, tout ce joli monde se retrouvant le soir au « foyer » : rien n'arrêtait le progrès, il fut un temps...

*

[48]

Avant d'en terminer avec cette édifiante histoire du couple et de l'enfant, je veux souligner l'importance que prit la sexualité, aussi bien adulte qu'enfantine, au sein de l'entreprise de contrôle politique et idéologique qui vient d'être décrite.

On a pris l'habitude un peu paresseuse d'associer la montée du capitalisme et de la société industrielle avec une vague incomparable de répression de la sexualité. Toutefois, comme l'a montré Michel Foucault dans un petit livre plein de considérations intéressantes à ce sujet ⁴², les choses ne sont pas si claires ; et, en tout cas, l'histoire de la sexualité, depuis le Moyen âge, ne saurait s'analyser sous le seul angle de la pure répression (phénomène bien réel sur lequel nous aurons à revenir).

Ce qui est assez surprenant, lorsqu'on considère l'histoire de la sexualité depuis la Renaissance en Occident, ce n'est pas tant sa répression que le déluge des discours la concernant, la disséquant, la codifiant. Il semble bien que tout commença dans un changement des méthodes de confession, grâce à une initiative des jésuites, pour lesquels il ne suffisait plus d'avouer le délit sexuel : ceci mena à l'aveu, pour fin d'analyse et de prévention, de tous les états d'âme et cheminement du désir ayant abouti au délit, ainsi qu'à la description de ce dernier allant jusque dans les moindres détails matériels et psychologiques.

On ne se surprendra évidemment pas d'apprendre que, à la suite de pareilles enquêtes menées pendant au moins deux siècles, le nombre

⁴² Cf. Foucault (1976).

des délits possibles augmenta considérablement. La société féodale ne connaissait comme délit sexuel que des cas comme l'adultère, encore que la pratique sociale se soit avérée fort tolérante à ce sujet. De la Renaissance aux Temps modernes, on voit se dessiner comme délits une foule de choses jugées anodines ou amusantes précédemment : fellation, pénétration par l'arrière, [49] bestialité, nécrophilie, homosexualité, pédérastie, etc. etc. Ces « perversions » ont fait l'objet d'expertises légale, médicale, psychiatrique, et elles ont été pourchassées et sanctionnées par tous les moyens possibles à l'époque moderne. Si, aujourd'hui, on s'avère plus tolérant face à certains anciens délits (qui font maintenant sourire : fellation !), il ne faut pas oublier que la méfiance face à l'homosexualité et l'horreur face à la pédérastie sont toujours très présentes.

La mise en discours de la sexualité est contemporaine de la prise de conscience de l'existence d'une sexualité infantile, de nature différente de la sexualité adulte. En affirmant que l'enfant était de ce point de vue un « pervers polymorphe », Freud ⁴³ couronnait un courant plusieurs fois centenaire de mise en discours du sexe et de disséction normative des pratiques sexuelles : toutes les perversions possibles dans la vie adulte étaient expérimentées par l'enfant ; et, de ce point de vue, le rôle pédagogique de la psychanalyse devait permettre d'assurer que la « libido » perverse et polymorphe se fixe à l'âge adulte sur la sexualité reproductrice, recommandant d'éviter tout traumatisme, situation ou interdiction brutale pouvant conduire l'enfant à se fixer sur un stade pré-génital de la sexualité ⁴⁴.

L'intrusion du savoir et des experts dans le domaine sexuel, traditionnellement laisse en grande partie hors du discours savant, avait évidemment une visée normative : il s'agissait de déterminer quelles pratiques sexuelles étaient compatibles avec le nouvel ordre social capitaliste, et quelles ne l'étaient pas.

Mais pourquoi, peut-on se demander, les nouvelles classes dirigeantes se sont-elles préoccupées à un tel point d'un phénomène auquel les anciennes étaient loin d'accorder une pareille importance ? Il faut sans doute se souvenir ici de ce que nous avons dit de la vie communautaire [50] traditionnelle : les gens vivaient proches les uns

⁴³ Cf. Freud (1962a).

⁴⁴ Cf. Freud (1959).

des autres, en de relativement petites unités (maisonnées, villages, quartiers), où il était facile au groupe de contrôler le comportement sexuel de chacun. À partir du moment où la vie communautaire se dissout sous les coups de butoir du marché capitaliste, les contrôles traditionnels ne sont plus possibles et ce seront des institutions étatiques ou paraétatiques, avec leurs experts de tout crin, qui devront prendre la relève.

Le nouvel ordre social capitaliste avait intérêt à ce que la sexualité ne mette pas en cause ses fondements. Il en allait sans doute de même de l'ordre féodal, mais les fondements ici n'étaient pas les mêmes : en autant que mari et femme assuraient par une entente quelconque le fonctionnement de l'unité de production de base (maisonnée rurale et paysanne), on ne se préoccupait pas des modalités et des détails de leur vie sexuelle. Seul l'adultère était dangereux, et seulement dans la mesure où il risquait de briser l'unité de production et de confondre les lois d'héritage par l'introduction des bâtards.

Par contre, pour le capitalisme, les choses demandent plus de précision. Les populations prolétarisées ont été prises sous contrôle social en établissant comme règle la privatisation du couple avec ses enfants, et la scolarisation. Il s'agit alors d'éviter que le rapprochement des parents et de leurs enfants, de même que celui des enfants avec leurs pédagogues, n'entraînent un rapprochement sexuel entre ces catégories, car celui-ci risquerait de rendre problématique le rapport de pouvoir en le faisant échapper aux instances étatiques (si les rapports sexuels s'établissent entre adultes - parents ou pédagogues - et enfants, l'arbitrage du conflit de pouvoir entre les catégories d'âge risque de revenir à la communauté immédiate, ce qu'il s'agit précisément d'éviter).

[51]

Dans cette perspective on ne sera pas surpris d'apprendre que les principaux délits sexuels poursuivis dès le départ par les experts (confesseurs, médecins, psychiatres) de l'ordre social nouveau sont l'onanisme, l'inceste et la pédérastie.

En effet,

- en tant que moyen de satisfaction à tendance autonome, la masturbation permet aux enfants de se satisfaire malgré l'interdiction adulte ;
- l'inceste, sous quelque forme qu'il se présente, risque de saper l'autorité parentale au sein de la famille ou de la faire échapper au contrôle des institutions étatiques ;
- la pédérastie, entre adultes et enfants du même sexe ou pas, risque de produire le même résultat au sein de l'école.

Ces risques étaient moins grands sous le féodalisme, où l'on n'enfermait pas les enfants avec quelques adultes ; et, de toute façon, dans la mesure où elle ne pouvait compromettre l'unité de production familiale, la pratique de ces « vices » pouvait échapper aux sanctions de la communauté et de l'État, ou encore n'être sanctionnée que par le mépris ou/et le ridicule (comme par exemple la bestialité) ⁴⁵.

*

Il était important que la sexualité, dans le nouvel ordre social capitaliste, serve à l'inculcation des rapports de domination, à l'individualisme et au sens de la propriété, et il est frappant de constater que c'est précisément dans ce sens que fonctionne socio-psychologiquement la famille nucléaire.

Pour comprendre cette fonction de la famille [52] et toute la nucléaire, il faut SI rappeler de ce que Freud, psychanalyse à sa suite, entendent par « complexe d'Oedipe » chez l'enfant ⁴⁶. Vers l'âge de quatre ou cinq ans, l'enfant est supposé développer une forte attirance sexuelle pour le parent du sexe opposé, et une haine jalouse et quasi-meurtrière pour le parent du même sexe, perçu comme un rival dangereux. La théorie précise bien que ce désir de l'enfant est de nature éro-

⁴⁵ Cf. Schéret (1978).

⁴⁶ Cf. Freud (1959).

tique, et que seul le manque de maturation génitale de l'enfant, sur le plan biologique, l'empêcherait de Pouvoir le consommer entièrement si n'existait pas la barrière du tabou de l'inceste. Et, toujours selon la théorie du maître viennois, la « résolution » du fameux complexe suppose que l'enfant finit par se résigner à ne pas être en état de concurrencer son ou sa rival(e), et à s'identifier socio-sexuellement au parent dont il pourra ainsi, plus tard, jouer le rôle face à sa femme ou à son mari.

Cette fable est cousue de fils blancs, mais elle recouvre un conflit réel. Coté fils blancs, on se demande tout de suite pourquoi l'immaturation biologique du garçon, par exemple, l'empêcherait d'introduire son zizi dans sa maman. Et, pour la petite fille, elle peut très bien s'amuser de toutes sortes de façons agréables avec le zizi de son papa, ou de son grand frère, même si elle ne possède pas un vagin suffisamment grand pour l'y introduire sans douleur.

L'argument de l'immaturation biologique ne tient donc pas debout, si l'on peut dire. Admettons néanmoins avec le docteur psychanalyste que l'enfant est capable de désir sexuel face à d'autres enfants ou aux adultes, et situons cet enfant dans une famille nucléaire : il y a ici très peu de débouchés (sauf la masturbation) pour les penchants érotiques de l'enfant. Contrairement à ce qui se passait dans les communautés villageoises du Moyen âge, ce dernier vit avec ses frères et sœurs dans une résidence coupée de la rue, privatisée, où il est sous la surveillance directe de quelques [53] adultes seulement, et en général d'un seul (la mère). Il ne peut facilement se livrer à des jeux sexuels avec ses ami(e)s ou ses frères et sœurs. Le seul exutoire pour ses besoins érotiques et affectifs, ce sont ses parents, qui ne peuvent plus, contrairement à ce qui arrivait dans la société traditionnelle, considérer comme amusement anodin des caresses plus ou moins érotisées avec leurs petits (ce qui passerait pour inceste, leur ferait Perdre la « responsabilité » parentale et les conduirait sans doute en prison). L'enfant est ainsi placé dans une situation où il voit constamment des signes d'affection, de tendresse et de désir entre deux adultes avec lesquels il vit dans un espace plus ou moins exigü, mais où il se voit refuser toute possibilité d'imiter ce comportement, soit avec un adulte, soit avec ses pairs.

Dans une pareille situation, on peut concéder à la théorie psychanalytique que l'enfant soit jaloux du parent de son sexe, en le perce-

vant comme rival, et même qu'il résolve son complexe en espérant prendre sa revanche plus tard (et soumettre ses propres enfants au même traitement). On voit donc comment la sexualité est utilisée à des fins beaucoup plus larges que la simple répression.

*

Cette entreprise est en fait particulière, car il y a bien répression de la sexualité mais aussi utilisation subtile de l'attrait de cette dernière pour obtenir la soumission de l'enfant au rôle socio-sexuel qui sera son destin dans l'ordre social capitaliste.

Reprenons d'abord la question de la répression. L'essentiel et le permanent, ici, c'est l'interdiction des jeux sexuels entre adultes et enfants, justifiée par le tabou de l'inceste et ses diverses explications, dans le cas des parents ; [54] et, en général, par la soi-disant domination traumatisante qu'un adulte exercerait sur l'enfant avec lequel il a des rapports sexuels quelconques (pour ne pas parler du risque de déviation du rôle socio-sexuel dans le cas des rapports homosexuels). Les autres interdictions ne sont pas essentielles et il est notoire qu'elles ont varié et qu'elles tendent aujourd'hui à disparaître sous le vent du libéralisme familial (cas de la masturbation, des jeux sexuels entre petits, etc.).

Mais, dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit pas de pure répression, car l'enfant est exposé à la sexualité adulte du couple parental comme à un secret et à un privilège. Contrairement à ce qui se passait dans les sociétés traditionnelles, où les enfants pouvaient voir à loisir les adultes et les adolescents faire l'amour, où il n'y avait aucun secret et aucune emphase, les enfants modernes sont soigneusement mis à l'écart des ébats sexuels de leurs parents et des autres adultes, soi-disant pour les mettre à l'abri du traumatisme de la « scène primitive », et secondairement pour assurer la privauté des rapports intimes du couple.

Secret, donc, mais secret qui filtre constamment dans la mesure où toutes sortes de gestes et de regards discrets laissent bien entendre aux enfants qu'il se passe quelque chose, à quoi ils n'ont pas droit parce qu'ils sont trop petits, qui est le privilège de papa et maman, et pour

quoi ils devront attendre plus tard (lorsqu'ils seront devenus papa et maman à leur tour) ⁴⁷.

Si le sexe apparaissait comme une chose naturelle, sans emphase et sans secret, il est probable qu'on ne pourrait utiliser le refus d'y accéder comme levier dans l'entreprise qui vise à préparer les petits à leurs futures destinations d'être membres à leur tour d'un couple privatisé et enfermé avec ses enfants. En présentant la sexualité comme le privilège des adultes, on encourage les petits à tout faire pour atteindre le plus vite possible à l'état de maturité, où ils pourront jouir de [55] ce privilège, et à se soumettre à toutes les exigences jalonnant la route vers cette maturité.

Mettre un enfant devant un couple amoureux à longueur d'années et lui interdire de participer d'une manière ou d'une autre aux ébats de ce couple est comme le placer devant un gâteau à la crème et lui interdire d'en manger. Au sein de la famille, la répression sexuelle ressemble de plus en plus à un jeu d'agace-pissette auquel se livrent les grands devant les petits.

Les adultes utilisent dans un tel contexte leur sexualité à des fins de domination. Ils en laissent voir aux enfants tout juste assez pour que ces derniers soient intéressés, puis ils les frustreront de tout aboutissement du désir ainsi provoqué, sous prétexte que ce n'est que lorsqu'ils deviendront grands qu'ils pourront jouir du jardin des Délices. Entretemps, qu'ils fassent tout pour devenir comme papa et maman, qu'ils se préparent sérieusement à devenir papa et maman, à fonder un foyer et à apprendre un métier.

Je ne présuppose toutefois pas qu'une telle stratégie familiale de la sexualité soit consciente, il va sans dire. L'important, c'est le résultat obtenu, quel qu'en soient les modalités. Et ce résultat, c'est d'inculquer à la jeune génération que le sexe est une affaire d'adultes, une affaire privée au sein d'un couple ferme, en général dans le but de faire des enfants, une affaire fort importante à laquelle ils ne sont pas en état de participer.

Cette entreprise, en fait hautement immorale et manipulatrice, était sans doute inévitable à partir du moment où s'est enclenché, il y a quelques siècles, le processus de nucléarisation de la famille. Car si

⁴⁷ Cf. Duvert (1974).

elle a coupé les enfants de la vie sociale adulte, la familialisation des rapports sociaux les a considérablement rapproché de quelques adultes au détriment de tous les autres, et d'adultes [56] pour lesquels les choses et les pratiques du sexe au sein de l'unité domestique avaient beaucoup plus d'importance que par le passé (où le lien du mariage reposait plus sur des intérêts communautaires et socio-économiques que sur des affinités et des affections privatisées). Ne pouvant plus se diffuser à sa mesure à travers les multiples liens sociaux communautaires, il était inévitable que la sexualité enfantine se concentre sur les parents et pédagogues, et se calque sur celle de ces derniers, devenue le seul modèle visible.

Il fallait donc prendre toutes les mesures possibles pour que le rapprochement et l'enfermement ainsi créés ne poussent pas à la mise en acte de rapports sexuels intra-familiaux qui ne soient pas réservés au couple adulte. À cette fin, on élaborait toutes les théories psychologiques et psychanalytiques voulant que la sexualité enfantine, bien réelle, on dut l'admettre, ne puisse supporter sans traumatismes épouvantables toute mise en rapport avec la sexualité adulte, cette approche théorique étant mise en pratique par une armée de spécialistes et conduisant à pourchasser la moindre trace d'érotisme entre adultes et enfants (sauf le pelotage des bébés, et encore).

Complication supplémentaire, enfin, créée par le rapprochement et l'enfermement du couple et de ses enfants au sein de la famille nucléaire. Car cette institution renforce considérablement la dépendance de quelques enfants face à un ou deux adultes, auxquels elle donne sur l'enfance un pouvoir démesuré par rapport à ce qui se passait dans les sociétés traditionnelles. Ce rapprochement ne fait pas qu'éveiller l'attrait sexuel des enfants pour leurs parents, mais aussi celui, réciproque, des parents pour les enfants. On sait que les abus sexuels sont fréquents et difficiles à contrôler. Qu'à cela ne tienne : tout rapport sexuel à l'enfance sera présenté sous le mode de ces cas et décrié comme abus de pouvoir intolérable. Mais c'est la famille [57] nucléaire qui représente l'abus fondamental, le viol physique (et psychologique) des enfants n'en est que le résultat.

Plus on y réfléchit et plus il semble paradoxal que ce soit la même société qui ait à la fois le plus rapproché les enfants de certains adultes, et conçu comme monstruosité tout rapport érotique entre les âges.

Le lecteur ou la lectrice a peut-être ici l'impression que je préconise indirectement l'établissement systématique de rapports sexuels entre les adultes et les enfants. Tel n'est pourtant pas mon intention. Mon point de vue est simplement que l'exclusion de la sexualité entre grands et petits, sous une forme génitale ou pas, n'est pas une règle de l'évolution, et qu'aussi bien la valorisation de la sexualité infantile que la conception du rapport sexuel adulte/enfant comme monstruosité s'expliquent plus par des raisons de contrôle et de répression que par des facteurs naturels. J'y reviendrai.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

La division des tâches entre les sexes et la domination de l'homme sur la femme ⁴⁸

[Retour à la table des matières](#)

Avant d'aborder ce sujet empoisonné, je tiens à déclarer que je suis comme toute le monde en faveur du bien et contre le mal ; et donc en principe, pour la libération de la femme, contre le viol et les mauvais traitements, les inégalités de rémunération fondées sur le sexe, etc.

Mon intérêt pour la condition féminine se limite ici aux points où son évolution a affecté la situation des enfants. Il me faut néanmoins clarifier au départ l'ensemble de la question des rôles socio-sexuels et de la domination de la femme.

En premier lieu, il est clair que la domination de la femme par l'homme fait partie d'une problématique plus générale, celle des inégalités sociales. Dans la plupart des [58] sociétés animales relativement organisées, et en particulier chez les mammifères sociaux, les rapports hiérarchiques entre les membres d'un même sexe se caractérisent es-

⁴⁸ Je reprends et développe ici des idées déjà présentées dans Fabre, Moukhtar et Racine (1977).

sentielle par une distribution inégalitaire des ressources indispensables à la survie : partenaires sexuels et progéniture, nourriture, abri : au moyen de la force, de la ruse et de l'intelligence, la part la plus importante de ces ressources vitales ou reproductives est accaparée par les dominants (Moscovici, 1972 ; Tiger et Fox, 1971 ; Wilson, 1975 ; Sullerot, 1978).

Toutefois, l'accès inégalitaire aux partenaires sexuels et à la progéniture s'atténue dans les premières sociétés humaines : chasseurs-cueilleurs et agriculteurs ne connaissent pas d'inégalité systématique dans la répartition des partenaires sexuels et de la progéniture (une fois mis à part quelques cas de polygamie, qui d'ailleurs se développent le plus souvent dans des sociétés de classes). Quant aux autres ressources (nourriture, outils, etc.), elles sont aussi distribuées également (Clastres, 1972).

Longtemps, la famille (élargie) a été l'institution humaine permettant d'assurer une répartition égalitaire des partenaires sexuels et de la progéniture (Morin, 1973 ; Moscovici, 1972). Quant à l'égalitarisme dans la répartition de la nourriture (ou des outils), il semble s'expliquer par des facteurs socio-écologiques reliés à la chasse comme moyen de subsistance : pratiquement inexistante chez les autres primates, la chasse est en effet devenue pour l'homme une source capitale d'alimentation. Or la chasse au gros gibier suppose d'étroites relations coopératives entre les membres du groupe. De plus, elle ne permet pas d'accumuler un surplus durable et est donc incompatible avec une distribution inégalitaire de ses produits : même si une telle chose était possible, le résultat en serait de faire mourir certains membres du groupe en les affamant, et de réduire ce groupe à une dimension insuffisante pour l'efficacité de la chasse elle-même.

[59]

La tendance coopérative et égalitaire de la chasse vient se greffer à l'héritage primate de l'humanité : en effet, les primates connaissent des hiérarchies sociales fondées beaucoup plus sur l'inégalité d'accès aux partenaires sexuels et à la progéniture que sur l'inégalité d'accès à la nourriture (chaque individu assurant, en général par la cueillette sa propre subsistance) (Jolly et Plog, 1976). En suivant l'évolution des mammifères sociaux, on s'aperçoit que les espèces les plus proches de l'homme - les primates - y ont déjà considérablement réduit l'ampleur

des inégalités concernant la répartition de la nourriture. Les premières sociétés humaines ont continué cette évolution en réduisant les hiérarchies fondées sur la répartition inégale des partenaires sexuels et de la progéniture.

Cependant, la domination des mâles sur les femelles demeure une propriété hiérarchique que l'homme partage encore avec les primates et la plupart des autres mammifères sociaux (Wilson, 1975). Comme l'indiquent les considérations précédentes, il n'est pas possible d'expliquer ces hiérarchies fondées sur le sexe par les inégalités dans la répartition des autres ressources (nourriture, etc.). Les premières sociétés humaines de chasseurs-cueilleurs ayant connu des inégalités fondées sur le sexe *en l'absence* d'inégalité fondée sur la répartition de la nourriture, il serait en effet difficile de supposer que les premières dérivent des secondes (ce serait plutôt l'inverse).

*

Dans la plupart des sociétés primatiques (Hinde, 1974 ; Wilson, 1975), les mâles dominent les femelles d'une double façon. D'abord, ce sont les mâles qui font les démarches amenant au choix des partenaires sexuelles ; et conséquemment, la hiérarchie entre les femelles se fonde sur [60] l'accès aux mâles supérieurs et à la progéniture. En second lieu, et c'est sans doute là le point crucial, ce sont les mâles qui assument la plupart des fonctions concernant la direction du groupe dans son ensemble, comme la protection contre les prédateurs et les étrangers, l'arbitrage des querelles internes ou la direction des déplacements du groupe vers les points d'approvisionnement et d'abri.

On retrouve l'essentiel de ces deux phénomènes dans les sociétés humaines : le statut hiérarchique de la femme y est généralement déterminé par celui de son conjoint et par l'importance de la progéniture. Les femmes, de plus, sont très peu présentes dans les décisions politiques concernant l'ensemble du groupe : dans les sociétés « primitives », elles sont très rarement chef de tribu, de guerre, ou membres du conseil. Dans les sociétés modernes, elles sont d'autant moins nombreuses que l'on monte dans les hiérarchies institutionnelles (Tiger, 1970 ; Sullerot, 1978).

Pour expliquer les inégalités fondées sur le sexe, il est nécessaire d'examiner les rapports existant entre la division sexuelle du travail et

les rapports de domination de l'homme sur la femme. Et ce n'est pas tant la division économique des tâches que la répartition entre les sexes des grandes fonctions sociales (politique et reproduction) qui permettra d'éclairer la nature et le rôle des hiérarchies fondées sur le sexe.

Chez les primates, les femelles s'occupent principalement du soin des petits, l'entraide entre elles pouvant être plus ou moins poussée dans ce sens. Tandis qu'au sein du groupe des mâles, la division des tâches est en général plus poussée : les mâles adultes dominants y assurent la direction générale de la troupe (les déplacements, la protection) et les mâles adultes dominés accomplissent, à la périphérie de la troupe, des fonctions exploratoires (la détection des dangers et des sources nouvelles d'approvisionnement, etc.) (Hinde, 1974 ; Jolly et Plog, 1976).

[61]

Chez les chasseurs-cueilleurs, cette division primatique des fonctions sociales est modifiée quant à deux points importants :

- les mâles s'adonnent collectivement à la chasse au gros gibier ;
- les femelles pratiquent la cueillette et la chasse au petit gibier (Leroi-Gourhan, 1964). Avec l'introduction de l'institution familiale, les hommes vont se trouver à participer plus que les mâles primates aux activités domestiques et aux soins des petits, bien que l'essentiel de ces tâches reproductives demeure le propre des femmes qui, pour leur part, demeureront à l'écart des principales fonctions politiques.

Puis, avec le développement de sociétés fondées sur l'agriculture et l'artisanat, on voit se modifier divers aspects de la division sexuelle des tâches économiques (Leroi-Gourhan, 1964 ; Childe, 1963 ; Mumford, 1973 ; Jolly et Plog, 1976). Hommes et femmes s'occupent de l'agriculture et des divers travaux artisanaux, la répartition des tâches entre les sexes variant toutefois d'une société et d'une époque à l'autre (Mead, 1971). Mais les femmes restent toujours à l'écart des fonctions

politiques, et elles continuent d'assurer l'essentiel des travaux domestiques et des soins aux petits.

Dans les sociétés industrielles, les femmes sont relativement et progressivement intégrées aux divers travaux d'usine et de bureau, bien que cette intégration n'affecte pas également tous les travaux (concentration des femmes dans les tâches de secrétariat, dans l'industrie du textile, etc.), et que la rémunération du travail des femmes reste en général inférieure à celle des hommes pour la même tâche (Sulle-rot, 1978).

[62]

Au cours de l'évolution sociale de l'homme, ce n'est donc pas la répartition entre les sexes de fonctions économiques spécifiques (chasses, cueillette, agriculture, artisanat, travaux industriels et de bureaux) qui demeure inchangée : seules la chasse au gros gibier et les activités guerrières excluent en général les femmes, et cela s'explique facilement quand on songe qu'exposer la femme aux dangers de la chasse ou de la guerre, c'est risquer de perdre deux personnes au lieu d'une seule (la femme et l'enfant qu'elle porte ou qu'elle allaite). Ce qui demeure inchangé, c'est l'attribution des fonctions reproductives aux femmes (soins aux enfants, travaux domestiques), et l'attribution aux hommes des fonctions politiques. C'est cette division des fonctions sociales selon le sexe que nous partageons, toutes choses égales par ailleurs, avec nos ancêtres primates (Morin, 1973 ; Moscovici, 1972).

La domination de l'homme sur la femme n'a donc pas pour fondement la division des tâches économiques entre les sexes. D'une part, en effet, cette répartition des tâches économiques a varié beaucoup sans que change la subordination de la femme à l'homme. De plus, même s'il n'en avait pas été ainsi, on peut difficilement prétendre qu'une tâche économique est supérieure à une autre, chacune ayant un rôle essentiel à jouer dans le fonctionnement d'ensemble du système économique d'une société donnée (Laborit, 1974). Enfin, chez les primates, la subordination de la femelle au mâle existe en l'absence de toute socialisation des tâches économiques, ce qui montre assez bien que la hiérarchie fondée sur le sexe ne dérive pas de la division économique du travail.

Ce qui rend compte de la subordination générale de la femme à l'homme, c'est la division sociale des fonctions, qui attribue à l'homme

les activités politiques et à la femme les activités reproductives. La catégorie socio-sexuelle qui [63] exerce les fonctions de décision et de contrôle domine nécessairement les autres catégories sociales. Bien sûr, ce ne sont pas tous les hommes qui assurent également entre eux les fonctions politiques, et les hommes dominants se subordonnent les dominés. Mais ils se subordonnent aussi nécessairement la grande majorité des femmes, puisque cette ,catégorie socio-sexuelle est au départ exclue des fonctions politiques au profit des fonctions reproductives.

Parvenu à ce point du raisonnement, on se demandera tout naturellement ce qui empêche la même personne d'effectuer, à la fois ou à tour de rôle, des fonctions politiques et des fonctions reproductives. Et il me faut tout de suite admettre que la réponse à cette question est loin d'être certaine. Toutefois,, il ne faut pas revenir pour autant à des explications manifestement fausses de la domination de la femme, comme celles qui l'attribuent à la méchanceté foncière ⁴⁹ de l'homme ou à l'exploitation socio-économique.

Voyons plutôt les quelques éléments de réponse actuellement disponibles. Mais d'abord, précisons que les facteurs explicatifs doivent tenir compte du type de société au sein de laquelle s'inscrit le phénomène de domination. Si l'on considère le type de société qui semble avoir constitué la forme sociale de l'humanité pendant la plus longue partie de son existence, c'est-à-dire les chasseurs-cueilleurs, on peut avancer l'hypothèse suivante. L'absence de moyens artificiels de contraception y faisait que la femme était enceinte à peu près à tous les trois ans, la nourriture au sein pendant une longue période permettant d'espacer les naissances et de contrôler naturellement la fécondité. Une femme qui pendant sa vie adulte porte et ensuite accouche d'un enfant à tous les trois ans voit fort limitées ses capacités de consacrer beaucoup de temps et d'énergie aux activités politiques du groupe. Le fait de nourrir l'enfant pendant une longue période, qui sert indirectement à des fins de contrôle de la [64] fécondité, l'empêche de trop s'éloigner de ce dernier et la prédispose à lui fournir les autres soins nécessaires (protection, etc.), ce qui demande un temps considérable. Il est ainsi exclu qu'elle participe à des activités dangereuses (chasse

⁴⁹ Pour une critique de cette tendance du mouvement féministe, cf. Lebrun (1977).

au gros gibier, guerre, longues excursions), et à des activités demandant une attention soutenue pendant de longues périodes de délibérations, de discussions et de prises de décisions concernant le groupe ⁵⁰.

Cette explication, compte tenu des conditions prévalant dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, repose sur le sens commun. Il suffit d'imaginer aujourd'hui comment pourrait se dérouler une réunion politique, syndicale ou d'affaires, en la présence des tout jeunes enfants de ses membres.

On peut toujours imaginer diverses autres solutions que celle choisie par les sociétés primatiques et par celles de chasseurs-cueilleurs (exclure la femme des activités supposant la prise de décision, l'arbitrage des querelles et la défense). Par exemple, les femmes partagent avec les hommes toutes les activités domestiques et les soins aux enfants, à l'exception toutefois de l'allaitement régulier et prolongé (qui, ne l'oublions pas, est chez les chasseurs-cueilleurs la seule façon de nourrir les tout-petits et d'empêcher qu'une trop grande fécondité mette le groupe en péril en lui adjoignant plus de membres qu'il ne peut en nourrir, compte tenu du degré de développement de sa technologie). Dans de pareilles conditions, les femmes devraient quand même s'absenter régulièrement pour nourrir les enfants en bas âge, pendant un temps assez considérable (si on ne réduit pas cette activité à quelque chose de purement mécanique). Plus encore, elles devraient toujours avoir leurs petits dans une proximité relativement grande, ce qui continuerait de limiter les déplacements et les activités parfois indispensables aux fonctions politiques (comme par exemple la défense).

[65]

Mais poussons plus loin. Certaines femmes, pour pallier les inconvénients que je viens de mentionner, acceptent de servir de nourrices. Mais là encore, on ne peut imaginer qu'une femme puisse nourrir à la fois Plus de trois enfants sans que se détériore la qualité de leur alimentation, ce qui défavorise encore les femmes, cette fois prises collectivement, quant à leur participation aux activités politiques telles que nous les avons définies, (défense contre les prédateurs, arbitrage des querelles internes du groupe, prises de décisions concernant les

⁵⁰ Pour plus de détails sur cette hypothèse, cf. Larsen (1978).

déplacements et les divers rapports avec l'extérieur, guerres et ainsi de suite).

Ces considérations devraient suffire à faire comprendre que, pour les primates et les sociétés humaines vivant de la chasse et de la cueillette (c'est-à-dire pour plus d'un million d'années de l'histoire de l'humanité), la meilleure solution restait le partage des fonctions, attribuant les activités reproductives aux femmes et les fonctions politiques aux hommes.

Reste toutefois à comprendre ce qui s'est passé après les chasseurs-cueilleurs (depuis 10 à 15,000 ans), c'est-à-dire à partir du moment où l'élevage a permis de remplacer le lait maternel par une nourriture animale, et où de toutes façons les surplus agricoles ont permis de relâcher les anciens contrôles (sevrage tardif) sur la fécondité. On s'attendrait ici à ce que la découverte de l'élevage et de l'agriculture, en permettant de nourrir les petits avec le lait animal, ait encouragé une répartition égalitaire (par rotation, ou autrement) des fonctions reproductives et politiques entre les sexes.

Ce ne fut absolument pas le cas. Les sociétés fondées sur le développement de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat ont très vite connu l'existence de surplus considérables, permettant la division spécialisée du travail dans l'artisanat et le commerce, la formation de l'État et [66] l'apparition des classes sociales, c'est-à-dire la systématisation des inégalités politiques et l'instauration des inégalités économiques comme principe de fonctionnement de la société (cela apparaît dès les premiers empires urbains du Moyen-Orient, de la Chine et de l'Inde) (Childe, 1963 ; Jolly et Plog, 1976).

Dans un tel contexte, on se surprendrait à juste titre d'assister ne serait-ce qu'à la plus minime réduction des inégalités entre les sexes. Et, effectivement, il n'existe aucun signe d'une réduction des hiérarchies fondées sur le sexe dans de telles sociétés : les femmes ne s'y livrent plus à la cueillette, mais aux travaux agricoles et artisanaux, à des travaux domestiques plus lourds dans une société sédentarisée, aux soins d'une progéniture plus nombreuse. Parmi les fonctionnaires de l'État, sans doute fort peu de femmes (pauvre Cléopâtre...)

Pourquoi, alors, se demandera-t-on, les inégalités entre les sexes se sont-elles maintenues ? Divers facteurs sont sans doute intervenus pour que les femmes soient maintenues hors du champ politique (qui

prenait d'ailleurs alors une extension considérable, employant des gens à plein temps, contrairement à ce qui se passait auparavant).

En premier lieu, il ne faut pas oublier que, les surplus ayant permis de relâcher les contrôles sur la fécondité, le nombre d'enfants a augmenté, et conséquemment la charge des soins à leur porter. Mais, théoriquement, on peut toujours imaginer que les femmes et les hommes se soient alors entendus pour une rotation des activités de soins. Même s'il en avait été ainsi - la possibilité de nourrir avec du lait animal le permettant -, il ne faut pas oublier que les femmes étaient alors plus souvent entravées dans leurs activités par des grossesses, et que leur participation aux fonctions politiques en aurait été limitée d'autant, les défavorisant collectivement face aux hommes.

[67]

Ajoutons à ce-le le fait que la simple force de l'habitude, acquise pendant les centaines de milliers d'années de l'héritage primate, ne portait pas à un changement, surtout dans un contexte où l'ensemble des inégalités sociales prenait une dimension jamais connue auparavant (sur le plan économique et dans les rapports politiques entre les mils, la tendance des sociétés « primitives » était plutôt à l'égalité (Clastres, 1974)).

*

Revenons maintenant à la question de l'exploitation économique de la femme mais cette fois dans le contexte des sociétés industrielles « modernes » (Sullerot, 1978).

Dans les sociétés de classes, fondées sur l'inégalité économique sous une forme ou sous une autre (comme le servage ou l'esclavage), et qui ont précédé la société industrielle capitaliste, on peut supposer que l'exploitation économique de la femme s'était rapidement installée, mais l'incomplétude des documents archéologiques et historiques rend toute certitude encore impossible. Dès le début du capitalisme, toutefois, les choses deviennent claires : les femmes, à mesure qu'elles accèdent au marché du travail salarié, sont reléguées dans les emplois les moins payants et, dans les cas où hommes et femmes ont accès aux mêmes postes, elles sont moins bien payées que les hommes pour un travail égal.

Au début du capitalisme, les enfants étaient à peu près dans la même situation, mais l'évolution du système est allée ici en sens contraire (retrait plutôt qu'intégration progressive au marché du travail). Il semble donc que la tendance du capitalisme ait toujours été d'ajouter l'exploitation économique à la domination fondée sur l'âge et sur le sexe.

[68]

En fait, il semble que les hiérarchies fondées sur le sexe, sur l'âge, sur l'accès aux partenaires sexuels et à la progéniture, se transposent dans le domaine des ressources (économie), dès qu'il y existe un surplus suffisamment considérable et stable pour que sa répartition inégalitaire ne compromette pas la survie d'un trop grand nombre d'individus du groupe. Par exemple, les chimpanzés ne pratiquent pas d'ordinaire d'inégalités quant à l'accès à la nourriture- si on leur fournit régulièrement des surplus de bananes, toutefois, ce sont les mâles dominants qui veilleront à la distribution, et s'en approprieront la plus grosse part (Lawick-Goodall, 1971). Chez les Indiens Tlingit et Haida de la côte ouest du Canada, dont la technologie était celle de chasseurs-cueilleurs, le fait d'être situés proches des lieux de frai des saumons, en rendant accessible périodiquement de forts surplus de nourriture, a présidé à l'introduction de l'esclavage et des inégalités économiques entre les clans (Vayda, 1961).

Ce qui précède permet de comprendre que l'exploitation économique des femmes était à peu près inévitable dans les sociétés de classes et dans le capitalisme naissant. Ce dernier ne s'est d'ailleurs pas contenté de donner encore plus d'ampleur aux hiérarchies fondées sur le sexe, il a aussi modifié profondément la division des tâches économiques. Dans les sociétés « primitives » et dans les sociétés de classes pré-capitalistes, les travaux non-domestiques assignés aux femmes (cueillette, agriculture, artisanats divers) étaient compatibles avec les soins aux enfants. Avec le travail en usine et au bureau, tout change ; et, comme nous l'avons déjà mentionné, il n'y a alors que deux solutions : reclure les femmes à la maison et les confiner aux travaux domestiques seuls, ou bien retirer progressivement le soin des enfants à la femme et à la famille.

Ces deux systèmes ont été expérimentés, et il semble [69] que l'élaboration de moyens chimiques de contraception, depuis quelques

dizaines d'années, fasse maintenant pencher de plus en plus vers la seconde solution (dissolution de la famille nucléaire, prise en charge des enfants par des institutions étatiques ou para-étatiques) (Meyer, 1977 ; Shorter, 1977).

*

Le malheur de l'histoire veut que certaines revendications du mouvement féministe aillent dans le sens d'un parage généralisé des enfants au sein des institutions publiques ou privées d'éducation ou de loisirs.

Il va de soi que la libération de la femme suppose la fin des mauvais traitements et du viol, l'application du principe « à travail égal, salaire égal » aux catégories socio-sexuelles, la fin de la discrimination dans l'accès à certains emplois (particulièrement les tâches de direction et de décision à divers échelons, le droit et la médecine).

Il arrive toutefois fréquemment que la femme soit entravée d'une manière ou d'une autre dans son travail, sa carrière, ses loisirs, par les soins qu'elle doit porter à ses enfants. Dans un contexte semblable, les revendications vont dans le sens des congés de maternité et de l'accès généralisé et gratuit aux garderies.

Ce qui m'intéresse ici, c'est bien entendu la revendication pour un réseau général de garderie subventionnée par l'État (et donc sous son contrôle plus ou moins direct). Pour bien comprendre l'ampleur, les raisons et les conséquences de cette revendication, il faut se pencher sur l'évolution très récente de la condition féminine.

De plus en plus, aujourd'hui, dans nos sociétés « modernes » et « développées », la diffusion des moyens de [70] contraception permet à une femme de décider d'avoir ou non des enfants ; et, dans le cas d'une décision affirmative, de choisir le moment qui lui convient le mieux. L'accès au marché du travail lui permet même de ne pas avoir à se marier (légalement ou non) pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants ⁵¹.

⁵¹ D'où l'instabilité des unions et la multiplication des familles monoparentales (Shorter, 1977; Fabre, Moukhtar et Racine, 1978), les entreprises de replâtrage des couples (*marriage encounters*), etc.

Comment se fait-il qu'une femme, en situation de couple ou en situation mono-parentale, éprouve le besoin du soutien d'un réseau de garderie ? Plusieurs raisons viennent immédiatement à l'esprit. En premier lieu, dans la situation d'une famille nucléaire, l'égalité entre l'homme et la femme, en ce qui concerne les soins à donner aux enfants, n'est pas facile à réaliser, pour diverses raisons.

D'abord, la question de temps : dès que les deux conjoints travaillent, la majeure partie de leur journée se déroule en l'absence des enfants qui, s'ils ne vont pas encore à l'école, doivent être placés en garderie. Car le partage des soins aux enfants ne serait possible dans ce contexte qu'à la condition que les conjoints travaillent à l'extérieur à tour de rôle. Or le système économique sous lequel nous vivons pénalise lourdement ceux et celles qui ne travaillent pas à plein temps. Quelle entreprise verrait d'un bon œil que ses employés travaillent un jour sur deux ?

Il y a aussi le fait bien connu que-les hommes sensibles à la cause des femmes réussissent beaucoup plus facilement, et indépendamment des considérations précédentes, à partager avec leur femme les travaux domestiques que les soins aux enfants. Et que, de toutes façons, les hommes qui s'intéressent assez aux enfants pour s'en occuper à l'égal des femmes forment encore une infime minorité.

Si les hommes ne partagent pas encore avec les femmes les soins aux petits, ce n'est d'ailleurs sûrement pas par mauvaise volonté, dans la plupart des cas. Il y a en effet la force de l'habitude qui, tant chez les hommes que chez [71] l'ensemble des femmes, tend à maintenir l'ancien partage des fonctions. De plus, les préjugés liés au partage traditionnel font que l'homme qui s'en écarte, à l'instar de la femme, est soumis à des sanctions plus ou moins graves (ridicule, « ce sont des affaires de femme de prendre soin des enfants », accusation de pédérastie, etc.). Mais il y a un autre facteur très puissant qui décourage la plupart des hommes de s'occuper sérieusement des petits : le pouvoir et les préjugés féminins en ce domaine, qui font que, lorsqu'un conflit éclate au sein du couple au sujet des enfants, et que cela mène au divorce ou à la séparation, la femme est pratiquement assurée d'obtenir la garde des enfants, et l'homme d'en être réduit aux visites de vacances et de fins de semaine. Rien qui porte à s'engager résolument dans le partage des soins, on en conviendra.

Ces quelques considérations suffisent sans doute à faire comprendre que, même en situation de couple « moderne », la femme verra retomber sur ses épaules l'essentiel des soins aux petits. Quant à la femme en situation mono-parentale, qui doit s'occuper de ses enfants seule, à la suite d'une conception faite en dehors de toute situation de couple ou à la suite d'une séparation ou d'un divorce, sa situation est encore plus problématique. Non seulement elle ne peut garder ses enfants le jour, à l'instar de la femme en couple, mais elle ne peut non plus compter sur un partage quelconque des travaux domestiques et des soins à porter aux enfants en dehors de ses heures de travail.

Dans un cas comme dans l'autre, femme en situation de couple ou en situation mono-parentale, on constate que le besoin d'un réseau généralisé et gratuit de garderies semble parfaitement justifié, si on n'accepte pas que la charge des enfants défavorise la femme sur le marché du travail.

Mais, dans la société où nous vivons, toute garde [72] relèvera, selon l'exemple de l'institution scolaire, d'institutions spécialisées. Juste dans l'abstrait, la revendication pour un réseau généralisé de garderie ne fait qu'amplifier le mouvement qui tend à faire passer les soins aux enfants de la famille nucléaire à des institutions spécialisées, coupant les contacts entre l'enfance et le reste de la société à un âge encore plus tendre que ne le fait l'école.

Le mouvement amorcé au début de la société industrielle, qui avait fait passer les soins aux enfants des mains de la communauté immédiate à celles de la famille nucléaire et de l'école, s'achèvera sans doute en faisant passer la garde des jeunes enfants des mains de la famille nucléaire à celle des femmes seules et des garderies d'État : ainsi serait consommé le processus général d'asservissement des populations aux services des spécialistes en tous genres (des pédagogues aux médecins, des savants aux politiciens). Il serait regrettable que cela soit le prix à payer pour la « libération » de la femme...

*

Selon l'argumentation que j'ai suivie tout au long de cette partie, la domination de la femme par l'homme peut avoir une lointaine origine dans les sociétés primatiques et dans les sociétés humaines de chasseurs-cueilleurs, où le fait que la femme doive consacrer beaucoup

d'énergie à l'entretien biologique de l'enfant (gestation, allaitement) la pousse aussi à se consacrer aux travaux, domestiques et autres, qui lui permettent d'avoir les petits dans une proximité relative, et le plus possible hors de danger. De cela relèverait l'exclusion des femmes de tâches comme la chasse au gros gibier, la guerre, l'arbitrage des querelles (qui l'exposeraient à des dangers évidents avec les petits, ou exigeraient des déplacements pénibles), mais surtout des [73] fonctions politiques qui ne peuvent se conduire avec la présence et les interventions constantes des petits.

Dans les sociétés actuelles, où les moyens de contraception et de nutrition des petits autrement qu'au sein rendent caduques ces facteurs, la domination de l'homme sur la femme n'est maintenue que par la force de l'habitude et la généralisation de l'inégalité économique au domaine des rapports entre les sexes.

Si la domination des femmes par les hommes relève ainsi essentiellement du fait que les femmes sont à peu près exclues des fonctions politiques, il semble clair que la seule façon de mettre un terme à la domination entre les sexes est la rotation des fonctions politiques et reproductives entre les femmes et les hommes (la gestation et l'allaitement exceptés).

Un tel changement n'est pas facile. Il suppose que soit perdues de très vieilles habitudes (chaque sexe ayant intériorisé les rôles socio-sexuels traditionnels), pour que les enfants soient mis en présence de rapports égalitaires entre les sexes, et puissent ainsi intérioriser et plus tard transmettre un nouveau modèle de relation non-hiérarchique entre l'homme et la femme (Fabre, Moukhtar et Racine, 1978).

De plus, une société fondée sur la généralisation du processus inégalitaire dans tous les domaines (rapports entre les sexes, les âges, inégalités économique et politique, etc.) ne favorisera aucune tentative d'abolition de la hiérarchie dans un secteur particulier.

Enfin, la rotation des fonctions politiques et reproductives entre les sexes ne suppose pas seulement que les femmes aient accès à des tâches précédemment remplies par les hommes seuls, elle suppose aussi que les hommes accèdent aux tâches reproductives, c'est-à-dire interagissent avec les enfants en toute liberté. Il est loin d'être certain que [74] les femmes acceptent de bon gré cette invasion d'un domaine qui

leur est séculairement réservé ; et où, là au moins, elles ont toujours régné en maîtres.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

Les rapports entre enfants ⁵²

[Retour à la table des matières](#)

Avant de conclure cet essai historique, je veux brièvement parler des rapports existant au sein de la société enfantine, dans la mesure limitée où on peut s'en faire une idée. Si, dans toutes les sociétés humaines connues, les rapports sociaux entre enfants se plaçaient sous le signe de l'inégalité et de la domination, on pourrait conclure que l'inégalité est en quelque sorte programmée biologiquement, et que toute tentative de vivre une vie sociale égalitaire ne représente qu'une utopie irréalisable.

Or il y a aujourd'hui des savants, principalement psychologues et éthologues, qui prétendent que leurs observations de la vie sociale enfantine permettent de conclure que la hiérarchie de dominance (inégalités basées sur les rapports de force) est un principe organisateur essentiel aux sociétés enfantines, en tout lieu et en tout temps.

Parallèlement à ce courant, il y en a un autre - principalement inspiré par la psychologie de Jean Piaget - dont les observations aboutissent apparemment à des conclusions radicalement opposées : c'est-à-dire que, au sein de la vie enfantine, il y a une même tendance de développement qui conduit à la fois à la maîtrise de la pensée logique, à l'équilibre affectif et à des rapports sociaux égaux. La pédagogie nouvelle a été grandement influencée par ce courant de pensée et d'études (Racine, 1977) : la pédagogie traditionnelle autoritaire freine-

⁵² Pour plus de détails sur toute cette question, voir Racine (1980) et sa bibliographie. Je résume ici les principales conclusions de cet article spécialisé.

rait ce mouvement « naturel » vers l'égalité, qu'il faudrait au contraire encourager par des méthodes favorisant par exemple l'autonomie et la liberté.

[75]

Il n'y a pas à s'étonner de l'apparente contradiction entre ces deux courants de pensée et de recherche : ils ne parlent pas de la même chose, et chacun commet des erreurs de méthodes et des confusions dans les définitions des choses observées.

Piaget, d'une part confond égalité, démocratie et coopération. Pourtant, le fait d'être d'accord sur les règles d'un jeu compétitif (comme celui des billes, observé par le psychologue suisse), et de ne les modifier que par l'application de la règle de la majorité, ne transformera jamais un rapport social compétitif, dont le but est de faire le partage entre gagnants et perdants, en un rapport social égalitaire. Car toute domination sociale suppose justement que les groupes et individus impliqués acceptent les règles du jeu, c'est-à-dire non seulement la force et la menace, mais la complicité entre dominants et dominés (entre la victime et son bourreau).

Quant aux éthologues, ils voient des hiérarchies de dominance là où ils veulent bien en voir. On observe pendant des heures interminables, aidés par des caméras vidéos et des grilles d'analyse, les interactions agonistiques (menaces et coups) entre des enfants, dans une garderie. Dans une garderie donnée, par exemple, on constate que, pour un groupe d'une vingtaine de petits entre trois et cinq ans, il y a eu au moins un conflit de ce type dans 28 des 171 dyades possibles de ce groupe (soit 16%). Dans les couples d'enfants (dyades) où il y a eu menaces et/ou coups, cela est arrivé en moyenne entre une et deux fois. Le fait que, dans si peu de cas, un enfant en « domine » un autre suffit pour conclure que l'inégalité basée sur la force (hiérarchie de dominance) est un principe essentiel de la vie sociale enfantine. À condition d'y croire, on peut ainsi prouver n'importe quoi.

La pensée scientifique moderne est pleine d'inepties [76] de ce genre, que l'on accepte par naïveté, convenance idéologique ou complicités carriéristes des chercheurs. Si les ingénieurs avaient appliqué les mêmes exigences méthodologiques et techniques que les spécialistes des soi-disant « sciences humaines », il n'y a pas beaucoup de

ponts qui tiendraient, ni d'avions qui ne s'écraseraient après quelques minutes de vol.

*

Je ne crois pas que la science puisse nous permettre de déterminer si se dessine au cours de l'enfance une tendance naturelle à l'égalité ou à la dominance (domination/soumission). Les deux tendances contraires sont probablement l'une et l'autre aussi possibles de par notre « nature », et ce sont les circonstances (type de société, éducation et exemple adulte) qui sans doute feront que les enfants iront dans un sens plutôt que dans l'autre. On sait d'ailleurs que, dans les sociétés fondées sur la chasse et la cueillette, la domination entre enfants, tout comme les relations d'inégalité entre les sexes et entre adultes et enfants, sont considérablement réduites par rapport à ce qui existe dans les sociétés de classes. Le meilleur raisonnement à se tenir, d'un point de vue pratique, est sans doute que, dans les grandes lignes, les petits reproduiront entre eux le genre de relations sociales qu'ils vivent avec les adultes, et qu'ils voient se dérouler entre adultes.

L'exemple est ici beaucoup plus important que les discours et les préceptes (« fais ce que je dis mais pas ce que je fais »). Cela explique sans doute en grande partie l'échec des « pédagogies nouvelles » à vraiment apprendre aux enfants un type de relations égalitaires, malgré toutes les bonnes intentions du monde. Car les enfants soumis à ces pédagogies s'aperçoivent vite que leurs tuteurs ont du mal à pratiquer ce [77] qu'ils prêchent, et que l'ensemble de la société n'obéit pas à leurs bonnes intentions.

Du point de vue de l'avènement éventuel d'une société égalitaire, il est cependant encourageant de constater que, même dans nos sociétés extrêmement inégalitaires et « pédagogiques », les sociétés enfantines sont d'autant plus inégalitaires qu'elles comportent des membres dont l'âge moyen est élevé : les rapports d'autorité presque tyranniques que l'on peut observer dans certaines « gangs » d'adolescents ou d'enfants au seuil de la puberté sont infiniment plus rares chez les plus jeunes, ce qui confirme l'effet de la socialisation et de l'exemple adulte sur le fonctionnement social enfantin.

Puisque l'enfant est essentiellement un être de jeu, d'amour, d'apprentissage, il est inévitable que les relations entre enfants tendent à

suivre l'image proposée par les relations entre adultes et enfants et entre adultes (ce qui inclut la relation entre les sexes). C'est sur ces dernières relations que l'on doit agir, et particulièrement sur la relation adulte/enfant, si l'on veut modifier les rapports sociaux enfantins et assurer leur développement vers une société égalitaire : l'enfant est le père de l'homme, comme on a dit, et le développement de nouveaux rapports sociaux est indissociable de l'élaboration d'un nouveau lien avec l'enfance.

Ce nouveau lien ne peut s'élaborer que lentement et péniblement, en opposition avec bien des tabous et des habitudes millénaires, et la science ne peut ici nous apporter grand chose. On en est remis à l'expérience, aux tâtonnements et aux douleurs de la gestation. La ligne conductrice n'est plus la raison, mais le coeur. Comme j'essaierai de l'indiquer dans la partie suivante de cet essai (« Expérience »), cette recherche est essentiellement anti-pédagogique et anti-familiale, c'est-à-dire qu'il faut qu'au départ l'adulte qui s'engage dans une relation nouvelle à [78] l'enfance abandonne toute pensée d'appropriation de cette dernière, et surtout qu'il soit assez humble pour admettre que le vrai maître du jeu ne soit plus lui, mais l'enfant.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Première partie.

Histoire de l'enfance

Un nouveau rapport à l'enfance ?

[Retour à la table des matières](#)

Parvenu à ce point, je suppose qu'on m'accordera les points suivants :

- 1° Les inégalités fondées sur l'âge et sur le sexe précèdent l'inégalité socio-économique (rapports de classes, exploitation du travail d'autrui). L'inégalité entre les sexes a existé sans inégalité économique (accès à la nourriture, etc.) pendant plusieurs millions d'années chez nos ancêtres primatiques, et pendant au

moins un million d'années durant lesquelles les sociétés humaines étaient fondées sur la chasse et la cueillette.

- 2° Des premiers empires urbains de l'Ancien Continent aux sociétés capitalistes, les sociétés de classes ont constamment accru l'inégalité entre les sexes (exploitation économique de la femme) et entre les âges (intervention pédagogique, répression, manipulation et ségrégation de l'enfance).
- 3° L'inégalité entre enfants du même âge n'est probablement pas naturelle, mais induite par l'exemple adulte, dans les sociétés de classes. Entre aimés et cadets, les plus vieux peuvent se servir de leur supériorité physique et intellectuelle pour dominer les plus jeunes, mais il y a là encore une forte influence de l'éducation et de l'exemple adulte, sans compter le fait que ce type d'inégalité disparaît avec la maturation biologique et sociale ⁵³.
- 4° Il s'agit d'un phénomène analogue entre enfants et adolescents ou adultes, l'utilisation de la dépendance infantile à des fins de domination et d'inculcation du [79] schème dominant/dominé étant le propre des sociétés de classes.
- 5° L'inégalité entre les sexes vient du fait qu'un sexe est exclu des activités politiques, pour des raisons plausibles dans les sociétés traditionnelles (allaitement, protection de la progéniture) mais rendues caduques par les moyens de nourriture des petits et les techniques de contraception des sociétés industrielles actuelles.
- 6° L'abolition des inégalités entre les âges suppose que la dépendance infantile ne soit plus utilisée à des fins de domination et que tous les moyens soient pris pour en réduire l'ampleur et la durée.
- 7° L'abolition de l'inégalité entre les sexes suppose qu'aucun des deux ne soit spécialisé à plein temps dans les activités politiques (coordination des tâches, prises de décisions, etc.).
- 8° L'abolition des inégalités socio-économiques suppose la rotation des tâches comme règle générale, et l'exclusion de la possi-

⁵³ Sur toute la question de l'inné et de l'acquis et la pensée sociobiologique, cf. Gregory *et al.* (1978); Eibl-Eibesfeld (1976); Wilson (1975 et 1979); Hinde (1974); Sahlins (1976).

bilité qu'une catégorie sociale quelconque exerce de façon spécialisée, à plein temps, quelque tâche de décision ou de coordination concernant les autres tâches ou fonctions sociales. Il est peu probable que cela soit possible en maintenant le gigantisme urbain et technologique ⁵⁴.

Mon principal souci est ici d'éclaircir ce qui touche aux conditions de la suppression du rapport de domination entre adultes et enfants. Or il est pour cela essentiel que les enfants cessent d'avoir, dans un domaine aussi essentiel que la relation entre les sexes, le spectacle d'une hiérarchie désuète. Mais, pour cela, il faut que les deux sexes puissent entrer également en rapport avec les enfants, et que change aussi la nature de ce rapport.

[80]

Dans les sociétés de classe, qui ont institutionnalisé et renforcé la domination adulte sur l'enfance, l'essentiel du processus s'est accomplie par l'intermédiaire des femmes, pour la simple raison qu'elles y assuraient traditionnellement le contact direct avec l'enfance. Aussi bien dans la famille qu'à l'école, dans notre société sûrement et probablement dans la plupart des autres sociétés de classes, les enfants voient essentiellement les femmes assurer l'autorité quotidienne (même si très souvent des figures masculines plus lointaines en sont l'ultime garant). Il va sans dire qu'une longue pratique de ce genre laisse des traces et ne facilite pas la rupture du rapport de domination. C'est pourquoi je pense que cette tentative serait plus facile si elle était principalement menée par des hommes, qui n'ont pas pour entrave dans ce domaine une tradition séculaire de domination de l'enfance ; et qui, de toutes façons, pour entrer en contact régulier avec les enfants, doivent abandonner leur rôle socio-sexuel traditionnel (ce qui n'est pas le cas pour les femmes, dont le rôle classique est précisément centré sur cette tâche) ⁵⁵. Mieux vaudrait, me semble-t-il, que les femmes tentent de renouveler les fonctions traditionnelles des hommes, entreprise dans laquelle elles jouiraient du même avantage que les hommes dans le domaine des relations avec les enfants, c'est-à-dire

⁵⁴ Cf. Friedmann (1975); Racine (1981).

⁵⁵ Pour l'exposition de la thèse contraire, cf. Rochefort (1976).

de ne pas avoir l'expérience séculaire de la domination politique et de la compétition économique.

Il va sans dire qu'une telle inversion des fonctions n'est qu'une transition, il ne s'agit aucunement d'institutionnaliser une attribution des fonctions politiques et reproductives inverse de l'ancienne.

*

[81]

C'est un fait bien connu que la majorité des hommes ne semble pas prête à laisser les femmes accéder de plein droit aux principales fonctions politiques, et qu'une résistance encore solide à l'égard de leur accès à certaines tâches traditionnellement réservées aux hommes existe toujours (cas du droit, de la médecine et du génie).

Mais, au moins, il y a un mouvement de femmes qui proteste avec une certaine efficacité contre cet état de fait, et qui l'a déjà modifié de façon appréciable, bien qu'insatisfaisante du point de vue d'une réelle rotation des fonctions politiques et reproductives.

Rien de tel, ou à peu près, en ce qui concerne les hommes (Levine, 1977 ; Valabrègue, 1975). Certains hommes commencent toutefois à remettre en cause leur rôle socio-sexuel, rôle caractérisé par la répression des émotions, la valorisation de la compétition, la puissance sexuelle et la force et la réalisation de soi dans le travail et l'entretien d'une famille.

Partout où ils tendent à s'organiser, ces hommes fondent des mouvements dont les principales revendications sont :

- l'abolition de toute conduite discriminative envers les homosexuels et les pédérastes ;
- des mesures qui facilitent l'adoption d'enfants par les hommes non-mariés ;
- des changements dans la pratique de droit qui, en cas de séparation du couple, accorde systématiquement la garde des enfants à la mère.

Comme je vais tenter de le montrer, la satisfaction de ces revendications entraînerait un complet chambardement dans le rapport traditionnel de l'homme à l'enfant ; ce qui, en assurant l'accès des hommes aux enfants sur une base d'égalité avec les femmes, constituerait l'une des conditions [82] de la rotation des fonctions politiques et reproductives entre les sexes.

*

Non seulement il n'y a pas beaucoup d'hommes qui aujourd'hui encore s'intéressent assez aux enfants pour pouvoir interagir avec eux autant que les femmes, mais ces derniers se heurtent à d'énormes difficultés. Une grande part de ces difficultés provient de l'attitude des femmes elles-mêmes : car, comme je l'ai déjà mentionné, ces dernières ne voient en général pas d'un très bon oeil l'intrusion des hommes dans ce qui reste encore leur chasse gardée.

Dans les secteurs institutionnels que constituent garderies et écoles, je ne crois toutefois pas que les femmes soient responsables du peu de représentation masculine : dans ce domaine, les décisions d'engagement du personnel sont prises par des instances en grande partie masculines et conservatrices, qui ne font que reproduire dans l'application de leurs critères de choix le vieux partage des fonctions entre les sexes (« les hommes ne sont pas faits pour s'occuper des enfants, c'est une affaire de femmes »). On ne peut pas savoir ici quelle est l'attitude des femmes, puisque ce ne sont en général pas elles qui prennent les décisions concernées. Il est même probable qu'elles seraient théoriquement favorables à une plus grande présence masculine au sein du personnel pédagogique des écoles et des garderies.

Je crois que cette attitude bienveillante est facilitée du fait que la présence plus grande des hommes dans les garderies et les écoles ne compromettrait pas en soi le pouvoir féminin en ce domaine. Toutes les règles ont ici été élaborées et pratiquées par les femmes depuis fort longtemps, et [83] l'homme qui arrive dans ce milieu, tout comme la femme qui arrive en médecine ou en politique, doit se soumettre aux pratiques dominantes. L'attitude des enseignantes changerait sans doute si plusieurs hommes tentaient de remettre en question leur pratique pédagogique.

De toutes façons, le nombre infinitésimal de pédagogues masculins de la petite enfance rend ici la discussion purement théorique. Pour éclaircir la question, il faut considérer des secteurs ou certains hommes ont mis en question le pouvoir féminin sur l'enfance, et la réaction des femmes concernées face à ce phénomène relativement récent.

Regardons d'abord ce qui se passe dans les cas d'attribution de la garde des enfants lors de la séparation du couple. Dans la plupart des cas, on voit s'exercer, et c'est le moins qu'on puisse dire, un préjugé favorable à la femme. Bien sur, le droit familial a été élaboré par des hommes et reste souvent, dans son application, leur privilège. Le juge masculin qui tranche la question de la garde des enfants en faveur de la femme ne fait, une fois encore, que reproduire la vieille répartition des fonctions entre les sexes. Ce qui est surprenant, toutefois, c'est que dans un pays comme la France, par exemple, où les femmes se sont introduites en grand nombre dans l'élaboration et l'application de la jurisprudence en ce domaine, on ne constate guère de changement. La garde est encore accordée à la femme, et la présence plus forte de juristes féminins ne fait que renforcer les mesures légales et administratives visant à obliger l'homme à payer la pension. Belle libération, en vérité... Transposée dans le domaine militaire, une telle pratique « émancipatoire » aurait comme résultat certain que l'accession des femmes au grade de général ferait que l'on sacrifierait plus volontiers les bataillons masculins que les féminins.

Le domaine de la garde des enfants en cas de dissolution du couple est particulièrement instructif, car la [84] jurisprudence ne force pas le juge, homme ou femme, à confier la garde à la mère. Il ne s'agit que d'une pratique (d'ailleurs fortement encouragée par les experts psychologues et leurs théories de l'attachement). Le juriste féminin qui tranche la question en faveur de la femme, en augmentant les mesures de rétorsion légale (retenue sur le salaire, emprisonnement, etc.) si la pension n'est pas payée, ne fait sans doute qu'appliquer une politique de sexe (comme d'autres crétins appliquent une politique « de classe »). Il n'en reste pas moins que cette politique bloque toute solution du conflit entre les sexes. N'oublions pas que le juge féminin qui tranche en faveur de la femme doit de plus en plus prendre cette décision parce que l'homme demande la garde des enfants, et qu'elle tranche ainsi la question au détriment d'un éventuel accès égalitaire de l'homme aux enfants. Cet accès étant aussi important pour l'égalité entre les

sexes que l'accès des femmes aux fonctions politiques, on voit ainsi des femmes féministes scier la branche sur laquelle elles sont assises (il en va de même pour les mères qui ne veulent pas négocier sérieusement avec leur ex-mari la garde des enfants, et qui mènent ainsi la question devant la cour, en étant à peu près certaines de l'emporter, que le juge soit homme ou femme).

Je veux bien admettre que les femmes juges qui prennent de telles décisions ne font que rendre la monnaie de leur pièce aux hommes qui leur refusent l'accès à la politique. Il n'empêche que l'on me concédera facilement que ce n'est pas ainsi qu'on en sortira. Car ces femmes « libérées » ne font que renforcer la position de la majorité des femmes traditionnelles - pour lesquelles il va de soi, autant que pour les hommes conservateurs, que les enfants sont une affaire féminine -, décourageant et exaspérant du même coup les hommes qui font un pas vers l'égalité des sexes.

[85]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Deuxième PARTIE

Expériences de l'enfance

[Retour à la table des matières](#)

[86]

[87]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Deuxième partie.

Expériences de l'enfance

... il n'y a pas de relation concevable ni licite avec un enfant, hors des cas prévus et codés.

... l'enfant dehors, c'est-à-dire vivant hors de quelque réseau familial, scolaire, de surveillance en général, est proprement unimaginable, parce qu'irrépérable.

(Schérer et Hocguenghem,
1976, p. 45-46).

À sept ans, il faisait des romans sur la vie Du grand désert, où luit la liberté ravie, Forêts, soleils, rives, savanes !...

Rimbaud, *Les poètes de sept ans*.

[Retour à la table des matières](#)

Après bien des hésitations, il m'a paru que la meilleure façon de parler des conditions d'établissement d'un nouveau rapport à l'enfance était de conter mon expérience personnelle dans ce domaine ⁵⁶. Les exemples vécus sont évidemment toujours limités, mais ils ont l'énorme avantage de pouvoir être confrontés à l'expérience de chacun, de façon directe, et ainsi d'en dire infiniment plus que toute considération théorique.

⁵⁶ Dans toute cette partie, j'ai dû modifier noms, lieux et circonstances afin de ne pas mettre en cause la vie personnelle des personnes concernées. Le récit autobiographique est donc romancé, mais j'ai pris soin de ne pas altérer le sens général des événements vécus.

[88]

J'ai donc choisi de parler des relations que j'ai entretenues avec quelques enfants, tous des garçons en situation monoparentale. Il ne s'agit pas des seules expériences que j'ai eu dans ce domaine, mais en les comparant aux autres que j'ai faites et à celles d'autres personnes, il me semble qu'elles sont à la fois les plus typiques et les plus poussées. Comme on le constatera, elles se situent toutes dans le contexte des expérimentations de la nouvelle culture de la première moitié des années 1970. J'ai essayé d'en parler sans complaisance, et de souligner aussi bien leur aspect positif que les erreurs commises. Il va sans dire qu'il ne s'agit là ni de preuves ni d'arguments, mais d'un témoignage et d'une réflexion sur une expérience de l'enfance aujourd'hui très marginale encore. Pour me faire comprendre, j'ai dû parler plus de moi-même que je ne l'aurais souhaité, mais je suis certain que le fait de raconter ici une part de ma vie ne sera pas interprété comme une complaisance à la mode en certains milieux. Je crois que toute expérience personnelle n'est vraie que dans la mesure où elle réussit à devenir un miroir fidèle de ce qui dépasse celui ou celle qui l'a vécue.

Mais il faut d'abord que j'expose les principales raisons qui m'ont poussé à tenter d'établir des relations avec des enfants en situation monoparentale. Au départ, ce fut ce qu'on appelle sans doute à tort un hasard. Mon père adorait les enfants, et seuls une longue maladie, en plus d'un travail qu'il n'aimait pas mais qui lui demandait énormément de temps, l'ont empêché d'être aussi présent qu'il l'aurait voulu dans mon enfance. Ma mère, pour sa part, s'est occupée de moi (J'étais enfant unique) du mieux qu'elle pouvait, faisant son possible pour remplir un rôle qui s'imposait à elle, mais pour lequel elle ne se sentait manifestement pas d'affinités profondes (ce qui lui valait constamment des commentaires malveillants de sa propre famille, mais surtout de sa belle-mère, ce qui la culpabilisait [89] autant que cela exaspérait mon père). Grâce à Dieu, je n'ai pas eu une enfance « normale » ; ce ne fut pas facile, mais je ne regrette rien de cette période où j'ai sans doute appris sans m'en rendre compte qu'il pouvait exister autre chose que la famille « normale ». Très souvent, à cause sans doute de la maladie de mon père et des convictions vacillantes de ma mère, j'ai été élevé pendant de longues périodes avec ma grand-mère, chez des oncles. Même à la maison, mes parents faisaient tout en leur pouvoir pour que je

puisse inviter le plus d'amis possibles, la maison leur était toujours ouverte.

Deux exemples de cette ouverture montreront à quel point j'ai eu des parents qui ne respectaient pas les normes familiales « normales » ; à quinze ans je m'étais follement épris d'un camarade de collègue (une amitié particulière, comme on disait, et qu'il fallait tout faire pour empêcher). À la suite d'un concours de circonstances favorables, mes parents, qui étaient au courant de la situation, ont accepté que cet ami habite pendant plusieurs mois à la maison.

À vingt-deux ans, la jeune femme que je fréquentais régulièrement pouvait passer la nuit avec moi dans ma chambre sans que mes parents fassent la moindre objection. J'ai failli épouser cette femme, et ce n'est qu'au dernier moment que j'ai reculé, sans savoir alors clairement ce qui me poussait à rejeter la vie de couple. J'avais alors un grand désir d'avoir des enfants, mais tout annonçait qu'ils auraient à vivre dans une situation familiale « normale » (à cause des pressions de la famille de la jeune femme), ce pour quoi je n'avais aucune prédisposition, comme on peut le comprendre.

De vingt-trois à vingt-sept ans environ, j'ai connu toutes sortes d'expériences sexuelles : avec de vieilles personnes, avec des garçons et des filles. M'apercevant que ma conduite sexuelle et émotive n'était pas conforme aux normes ambiantes - c'est-à-dire que je m'attachais à [90] quelqu'un indépendamment de son sexe ou de son âge - je me suis cru homosexuel et j'ai tenté de pratiquer ce mode de vie (bars, cruising, etc.). Après deux ou trois ans, j'étouffais dans ce monde aussi ghettoisé que le monde « straight », et je suis revenu à un comportement sexuel et affectif éclectique. Ce comportement a une étiquette psychologique (bisexualité), bien que les experts ne soient pas d'accord quant à savoir s'il faut ou non le classer parmi les perversions, ce dont je me fiche évidemment et absolument.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Deuxième partie. Expériences de l'enfance

ÉRIC

[Retour à la table des matières](#)

Compte tenu de ces antécédents, ma première rencontre suivie avec un enfant fut le fruit du hasard. Jusqu'à vingt-sept ans, je ne m'étais jamais intéressé aux plus jeunes que moi, sexuellement ou autrement. En décembre soixante-dix, quelques mois seulement après la mort de mon père, et à la sortie des événements d'octobre, je me rends à Paris Pour passer là les vacances de Noël et revoir des amis que je m'étais fait l'année précédente (lors d'un séjour de huit mois, pour mes études, et que j'avais dû interrompre à cause de l'aggravation de l'état de santé de mon père).

À Paris, tout s'avère moins intéressant que je ne l'espérais. Le milieu des étudiants québécois en France est alors complètement refermé sur lui-même, et coupé de ce qui se passe au Québec à cette époque (1970). Je m'installe dans un petit appartement du XIV^e arrondissement, qu'ont mis à ma disposition des amis partis pour les vacances de Noël à l'étranger. Je me promène beaucoup dans les rues brumeuses, humides et un peu neigeuses du quartier, je passe beaucoup de temps dans les cafés.

J'étais à cette époque dans une assez grande confusion intérieure quant à mon orientation. Après avoir milité pendant près de cinq ans pour la cause de l'indépendance et [91] du socialisme québécois (à Paris-Pris, dans la gauche du RIN...), je sortais entièrement désillusionné de mon expérience politique. De plus, je répugnais à m'engager dans une carrière universitaire, mais mes tentatives pour me réorienter vers la musique ne semblaient pas vouloir aboutir. Et finalement, je

venais de mettre terme à mon intégration dans un milieu presque entièrement homosexuel, ce qui me désorientait alors sur le plan affectif.

C'est d'ailleurs Peut-être à cause de cette période intérieure d'incertitude qu'une rencontre en soi banale est devenue pour moi le point de départ d'une réorientation complète de ma vie, par l'ouverture à l'enfance qu'elle a permise. J'ai été invité pour passer la veille de Noël chez des étudiants québécois, dans un appartement de Menilmontant. Il y avait beaucoup de monde, et c'était d'un ennui prodigieux : fumée, gens à moitié saouls, discussions politiques, flirts stupides et ainsi de suite. La soirée commençait à peine et j'en étais déjà à me préparer à partir. En me rendant à la cuisine pour prendre un peu d'eau, j'aperçois une mèche de cheveux blonds dépassant de la porte ouverte du frigidaire. Un petit garçon de six ans (que j'appellerai par la suite Éric) était en train de faire une razzia dans les pâtisseries réservées pour plus avant dans la soirée. Tout de suite, il sourit et m'offre de participer à son festin, ce que j'accepte sans réfléchir. Nous voilà tous deux assis à la table de la cuisine, avec devant nous un plat entier de pâtisseries et du jus d'orange, en train de faire connaissance. Un peu plus tard, l'ami qui m'avait emmené là me trouve dans la cuisine en train de raconter des histoires de pirates au petit Éric qui, assis sur mes genoux, s'endort tranquillement.

Tout aurait sans doute pu en rester là, histoire banale d'un célibataire blasé qui se divertit en compagnie d'un enfant au milieu d'un Party ennuyeux. Mais ma rencontre avec Éric avait tout du coup de fou-dre : dès que nous nous [92] sommes vus, nous nous aimions complètement et définitivement. Ainsi, les choses ne pouvaient en rester là. Le lendemain, sans avoir fait aucune démarche dans ce sens, je suis invité chez la mère d'Éric, qui organise un souper réunissant quelques amis. Dès mon arrivée, après de brèves présentations, Éric m'entraîne dans sa chambre pour me montrer ses jouets, insiste pour que nous jouions ensemble et, que je lui lise une bande dessinée. J'accepte avec empressement cette invitation qui, pour la première fois alors depuis la fin de ma propre enfance, me ramène dans un monde de jeux, d'images et de découvertes constantes. Je sens fort bien que les adultes présents me trouvent bizarre, un peu ridicule, et sans doute malpoli de négliger leur compagnie au profit de celle d'un enfant. Je ne tiens pas compte de cette réaction et des commentaires qu'elle entraîne (« Voyons, ce n'est plus de ton âge ! »).

Après le souper, nos jeux se continuent jusqu'à l'heure d'aller dormir. Éric vient alors saluer les invités, en se montrant très discriminatif : à certains il donne un bec, à d'autres il ne fait que dire bonsoir. Arrivé devant moi, il me saute passionnément dans les bras et s'attarde à m'embrasser. Le jeune femme assise à coté de moi lui demande pourquoi elle n'a pas eu droit à autant que moi, ce à quoi Éric répond sans hésiter : « parce que lui, c'est mon amant ». Silence lourd et gêné tout autour, qu'Éric traverse dans la plus grande indifférence, pour rejoindre sa chambre. Quant à moi, après une légère hésitation, je décide de prendre la même attitude indifférente que lui devant la surprise causée par sa remarque, et je me mets à converser avec ma voisine comme si rien ne s'était passé.

Les invités s'étaient gênés parce qu'ils avaient évidemment pris le mot « amant » dans son sens adulte, sexuel et génital, tandis qu'Éric lui donnait évidemment un sens enfantin : « celui qui s'occupe de moi, qui m'aime parce qu'il joue avec moi ».

[93]

Lors de ces deux premières rencontres, j'avais à peine eu l'occasion de faire la connaissance de la mère d'Éric (que j'appellerai Françoise). Avant de revenir au Québec, vers la mi-janvier, j'ai invité Françoise à souper, sans Éric, afin de pouvoir la connaître un peu mieux. C'est ainsi que j'ai appris qu'elle s'était séparée de son mari peu de temps après la naissance de son fils ; qu'elle était une marxiste convaincue et qu'elle préparait une thèse de doctorat sur la question politique au Québec. Nous avons ainsi beaucoup discuté de ce sujet, beaucoup plus que d'Éric, dont l'attitude envers moi ne semblait pas, à ce moment, la préoccuper le moins du monde.

Je suis revenu au Québec après avoir encore revu Éric quelques fois, certain que, malgré la distance qui nous empêchait de nous voir, notre relation ne faisait que commencer. Pendant les neuf mois (eh oui !) qui ont passé entre mon retour et celui de Françoise à Montréal, je n'ai pas douté un instant que nous nous reverrions. J'ai envoyé à Éric un cadeau de Noël tardif, une bande dessinée ou étaient illustrées des chansons de Brassens, à laquelle j'avais joint un petit poème de mon cru (avec des rimes en *ix* partout, Éric aimant beaucoup les aventures d'Astérix le Gaulois). Françoise m'a répondu en joignant à sa lettre la transcription de récits poétiques que son fils improvisait sou-

vent à cette époque. Ainsi, jusqu'à son retour, j'ai pu correspondre épisodiquement avec Françoise, dans un curieux échange où j'obtenais des nouvelles d'Éric contre des nouvelles sur la situation politique et économique du Québec.

J'ai passé ces neuf mois d'attente en partageant mon temps entre la préparation de ma thèse de doctorat et la musique. Je ne faisais plus du tout de politique active dans les milieux de gauche, mais je m'intéressais beaucoup au développement de la contre-culture au Québec, aux projets de communes et d'écoles libres, ainsi qu'à la récente [94] littérature sur une crise écologique inévitable (le rapport Meadows venait de paraître).

Ma rencontre avec Éric m'avait sensibilisé à l'enfance, et j'ai alors relu les principaux travaux de Piaget sur le développement intellectuel de l'enfant, ainsi que les travaux psychanalytiques sur son développement affectif. Il ne m'a pas fallu longtemps pour constater l'état d'oppression de l'enfant, à travers les travaux de Reich, de Mendel et des principaux défenseurs de la pédagogie nouvelle. C'est aussi à cette époque que j'ai dévoré les principaux textes de science-fiction présentant l'enfance mutante comme germe de la société nouvelle (les nouvelles de Fast et de Sturgeon, en particulier) (Fast, 1962 ; Sturgeon, 1956).

Sur le plan émotif, j'avais alors renoué avec celle qui avait failli devenir ma femme quelques années auparavant (que j'appellerai Marie), et qui devait bientôt avoir un rôle important à jouer dans ma relation avec Éric. J'avais aussi renoué avec d'anciens amis politiques, qui allaient aussi avoir un rôle dans cette relation, et dans les projets de vie communale qui l'ont suivi de près. Ces personnes, que j'appellerai Claude et Renée, s'intéressaient déjà aux possibilités théoriques de former une enfance nouvelle par le biais de la vie communale, et m'ont grandement aidé à préciser mes idées à ce sujet, à faire le passage entre la vieille problématique socialiste et celle de la contre-culture. Cette période bénie est aujourd'hui retournée aux limbes, mais il faut dire que nous savions rêver en ces temps révolus, où le changement du monde ancien semblait tellement prochain...

Au début de septembre 1971, Françoise est de retour à Montréal et habite pas très loin de chez moi. Je lui téléphone aussitôt, très ému à l'idée de bientôt revoir Éric, mais aussi fort perplexe quant aux

moyens à prendre pour que cela soit possible autrement que de manière purement [95] épisodique. Je ne connaissais pas Françoise depuis assez longtemps, et nous ne partagions pas assez d'intérêts communs pour que des visites fréquentes de ma part ne demandent pas une explication quelconque. Et je sentais qu'elle était une femme trop rationnelle pour accepter que j'aie vu Éric simplement parce que j'en avais envie (ce genre d'attitude se conçoit chez les contre-culturels, pas chez les marxistes). Et il n'a jamais été question de sa part ou de la mienne de songer à une relation amoureuse entre nous.

Si j'avais su à ce moment-là ce que j'ai appris depuis sur la difficulté pour un homme célibataire d'entretenir une relation stable et profonde avec un enfant, je n'aurais probablement rien tenté. Mais j'étais absolument naïf, et poussé par une force très intense.

À la suite de mon téléphone, Françoise m'a tout de suite invité à souper chez elle, manifestement soucieuse au sujet d'Éric, qui avait du mal à s'intégrer à l'école où elle venait de le placer. Dès mon arrivée, j'ai pu constater qu'Éric avait attendu nos retrouvailles avec au moins autant d'intensité et de certitude que moi. Jamais du reste de ma vie je ne pourrai oublier les yeux lumineux et le sourire tendre et radieux qu'a dirigé cet enfant vers moi lorsque nous nous sommes revus. Il venait lentement vers moi, du fond du long corridor qui traversait tout l'appartement, un peu gêné, un peu craintif que je ne réagisse pas comme lui. Mais j'étais plongé dans un bonheur aussi serein que l'attente avait été longue, et il s'est jeté dans mes bras en riant, avec des larmes plein les yeux, les joues toutes rouges.

Françoise, visiblement émue par cette réaction, a dit quelque chose comme « tu vois, il t'attendait », et nous sommes passés à la cuisine, où elle avait encore quelques préparatifs à faire. Pendant toute la préparation du repas, Éric ne me quittait pas : ou bien il me dévorait des yeux, ou il venait s'installer sur mes genoux lorsque j'étais assis.

[96]

Pendant le repas, nous avons beaucoup parlé des vacances qu'ils venaient tous deux de passer en Crête. Après qu'Éric se soit couché, Françoise est revenue sur ces vacances, et j'ai commencé à comprendre ses préoccupations. Pendant cet été, Éric s'était attaché à un couple de vacanciers, et particulièrement à l'homme, avec qui il aimait beaucoup jouer, se promener et faire des jeux sur la plage, aller aux danses

villageoises (il s'était d'ailleurs démis un bras en tombant des épaules de cet homme pendant une danse).

La séparation avait été difficile, à la fin des vacances. Françoise en avait conclu qu'une présence masculine manquait à son fils, et espérait que le fait de maintenant pouvoir voir son père plus régulièrement (il était resté au Québec pendant leur séjour en France) allait peut-être améliorer les choses.

Mais Françoise avait aussi un autre sujet de souci. Cela faisait la deuxième fois qu'Éric était, en trois ans, transféré d'une école française à une école québécoise, et cette fois-ci, ses résultats scolaires s'en ressentait, sans compter qu'il avait de plus en plus de mal à se faire des copains. Elle se sentait d'ailleurs un peu coupable de cette situation, car ces déplacements (qui, en plus, avaient empêché son fils de voir son père) étaient dus aux nécessités de ses études à elle.

Là résidait ce qui allait me permettre de voir régulièrement le petit Éric. Car sa mère savait que je m'intéressais beaucoup à la psychologie de l'enfance et à la pédagogie (à cette époque, je n'avais pas encore pris mes distances face à ces savoirs d'experts). Dès que je lui ai proposé de voir Éric pour l'aider dans ses problèmes scolaires, elle a accepté d'emblée, d'autant plus que son récent retour lui imposait toutes sortes de démarches scolaire, politique et financière qui ne lui laissaient pas beaucoup de temps pour prendre soin de son fils.

[97]

Il fut donc convenu que je verrais Éric presque tous les jours de la semaine, après l'école, que je l'aiderais à faire ses devoirs et à étudier ses leçons. C'était un espèce de préceptorat sans le mot, auquel je ne croyais que dans la mesure où il me permettrait de voir Éric (je n'ai jamais été un pédagogue, même à cette période de naïveté). Je savais connaître assez en maths et en français pour pouvoir le dépanner rapidement, et aussi l'aimer assez pour qu'il reprenne confiance en lui-même et se fasse des copains dans un avenir plus ou moins rapproché.

Dans les premiers temps de cette expérience, j'allais presque tous les jours voir Éric chez lui. Françoise n'était jamais là, arrivant pour préparer le souper à la course. Nous mangions et, après une période de jeu ou de visionnement de télévision avec moi, Éric se couchait. Je discutais alors un peu avec sa mère de ses progrès et de ses difficultés,

nous parlions de la politique courante, du marxisme, de sa thèse, et puis je parlais.

Après quelques semaines de ce régime, j'ai dit à Françoise que cela me mettait mal à l'aise de toujours souper chez elle et que, puisqu'elle avait manifestement tant de choses à faire à l'extérieur, je pourrais plutôt voir Éric chez moi, où il souperait, et le ramener à la maison pour l'heure du coucher. Ma proposition fut tout de suite acceptée et, à partir du lendemain, j'allais tous les après-midi chercher Éric à l'école pour le ramener chez moi.

Cela dura deux mois ou, de la fin de l'école à l'heure du coucher, cinq jours par semaine, nous étions ensemble. Françoise me l'avait pratiquement abandonné et je ne mesurais pas alors, dans mon inexpérience, à quel point cela représentait à la fois une chance et un danger. Ce petit garçon de sept ans était pour moi comme un cadeau du ciel, une grâce, ce que l'on se voit accordé sans l'avoir demandé. Et j'ai tout mis en oeuvre pour notre bonheur.

[98]

Après nous être retrouvés à son école vers 15h00, nous retournions chez moi à pied, pendant qu'il me racontait les petits événements de la journée, toujours avec beaucoup d'animation et de détails. Éric était un enfant qui adorait se promener, regarder les gens et leur parler, très curieux de ce qui se passait aux alentours. C'était constamment des « regarde », « qu'est-ce que c'est, dis », « viens voir, vite ». Il n'était pas pressé d'arriver, et nous faisons souvent un petit détour pour aller acheter une bande dessinée ou quelques friandises.

Une fois arrivés chez moi, nous nous installions dans ma chambre pour devoirs et leçons. Ses seules difficultés réelles étaient en arithmétiques (rares sont les enfants qui n'en ont pas à un moment ou à un autre, grâce à l'immense talent de nos bons pédagogues...) Il n'aimait pas la grammaire et l'orthographe, mais s'y débrouillait assez bien.

Je me suis donc concentré sur l'arithmétique, en utilisant tous les subterfuges possibles (jeux avec une petite calculatrice, lui faire réciter des tables d'addition et de multiplication en le portant sur mon dos, etc.), à tel point qu'il ne fallut pas longtemps pour que la difficulté soit pratiquement évanouie.

Une fois terminée une période de travail scolaire qui se raccourcissait d'ailleurs de plus en plus, nous regardions un peu la télévision (il aimait beaucoup Sol et Gobelet) et ensuite c'était la préparation du souper, pour laquelle il m'aidait de son mieux. Après quoi nous jouions un peu et puis nous retournions chez lui, où j'accompagnais et supervisais à sa demande toutes les étapes de la mise au lit (lavage, dent, ...) Il tenait beaucoup à ce que je lui raconte une histoire quelconque, et j'inventais tant bien que mal des aventures d'enfants magiciens à partir de mes lectures. Puis je le laissais dormir et m'en retournais (il était habitué depuis plusieurs années à rester seul à la maison).

[99]

Les ennuis avec Françoise ont commencé après plus de deux mois de ce régime. Ce furent d'abord de petits accrochages concernant l'heure du coucher : je le couchais pourtant vers neuf heures du soir, ce qui ne me semble pas excessif pour un enfant de sept ans. Mais il y avait plus important derrière ce détail. Françoise finit par me dire qu'Éric était devenu froid avec elle, qu'il ne lui confiait plus ses petits secrets, qu'il semblait se méfier d'elle, ce dont elle tendait à me rendre responsable.

L'attitude de Françoise fut alors de reprendre les choses en main. Elle décida qu'il ne viendrait plus chez moi, et que j'aurais à me déplacer, comme au début. Et que, cette fois, elle serait chez elle quand je verrais Éric. Comme je m'en aperçus rapidement, elle voulait ainsi surveiller ce qui se passait entre nous deux.

Comme elle me l'expliqua à ce moment-là, elle avait besoin non seulement qu'un homme s'occupe de son fils, mais aussi qu'il s'en occupe avec autorité et fermeté, et qu'il l'oblige à faire ses devoirs et ses leçons, et qu'il ne lui passe pas tous ses caprices. Mon rôle se voyait ainsi bien défini, et elle était là dorénavant pour veiller à ce que je ne m'en écarte pas. D'ailleurs, le fait de m'obliger à venir chez elle pour voir Éric avait un autre but ; s'assurer que mon amie Marie ne voie plus son fils sans elle, comme cela s'était produit dans les dernières semaines où Éric passait beaucoup de temps chez moi. Marie était orthopédagogue et, comme Éric faisait un peu de dyslexie, je lui avais demandé de venir le rencontrer et de voir comment il serait possible de régler ça. D'autres raisons m'avaient d'ailleurs poussé à provoquer cette rencontre. Je sentais qu'Éric en voulait beaucoup à sa mère, et

aussi que nous avions tous deux tendance à nous enfermer dans une relation exclusive : en lui faisant connaître Marie et en multipliant les occasions de nous rencontrer tous les trois, j'espérais remédier à la situation.

[100]

Mon erreur fut sans doute d'avoir voulu, plus ou moins consciemment, ouvrir la dyade Éric-Luc en l'insérant dans le couple Marie-Luc. Françoise a perçu tout de suite cela comme une menace grave, en ce sens que Éric n'aurait plus alors eu qu'un ami, mais une famille de remplacement. D'où sa décision de le ramener à la maison par tous les moyens.

Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu remplir auprès d'Éric, le rôle ferme et autoritaire que sa mère voulait m'imposer. Après l'école, elle ne voulait pas qu'Éric joue avec moi avant d'avoir fait ses devoirs et ses leçons, seul maintenant, et sans mon aide. J'étais dans sa chambre, d'après elle, uniquement pour m'assurer qu'il ne perde pas son temps à rêvasser. Mais, en fait, tout en lisant de mon côté, je l'aidais dès qu'il demandait quelque chose d'important. Ce qui finit par provoquer des intrusions de sa mère pour l'engueuler et me demander de le laisser travailler seul. Et me reprocher lourdement de l'obliger, elle, à prendre le rôle odieux et autoritaire devant son fils.

L'entente sur laquelle avaient été au départ fondées mes rencontres avec Éric (l'aider dans son travail scolaire) était ainsi brisée. Françoise n'osait le dire ouvertement, mais elle rendait impossible toute aide de ma part, en voulant me forcer à limiter cette aide à de la surveillance. De toutes manières, les résultats d'Éric s'étaient grandement améliorés en deux mois, et mon aide n'était plus vraiment nécessaire.

Françoise commençait, de plus, à me presser de questions. Pourquoi n'avais-je pas d'enfants avec Marie, puisque nous semblions tant aimer nous en occuper ? Ou bien pourquoi n'enseignais-je pas au primaire, si je ne voulais pas fonder une famille ? Et enfin, pourquoi, de toutes façons, avoir choisi Éric plutôt qu'un ou qu'une autre ? À cette dernière question, je ne pouvais que lui répondre que je n'avais pas plus choisi Éric qu'il ne m'avait choisi, que nous [101] nous apportions beaucoup l'un à l'autre, bref que nous nous aimions. L'amour que nous nous portions était en effet pour moi la seule justification de notre relation, la seule raison pour la maintenir.

Mais cet argument ne sembla pas valable à Françoise, qui profita des vacances de Noël pour tenter de mettre fin à nos rapports. La raison qu'elle invoqua tournait autour de la question de l'homosexualité et de la pédérastie. Une connaissance commune à Françoise et à moi lui avait raconté que je m'étais un temps tenu dans le milieu homosexuel, raison qu'elle invoqua devant Marie (qui était au courant) et moi pour interrompre mes relations avec Éric. Elle avait, disait-elle, remarqué entre son fils et moi des contacts par trop affectueux (comme se tenir la main en regardant la télévision), et considérait mauvais pour Éric d'être influencé par un homme qui n'était pas « normal », qui n'était pas un modèle masculin convenable. Ce qui était d'ailleurs assez rigolo, car à mon contact, et sans que je ne le favorise en rien, Éric était devenu plus sur de lui, et même un peu fanfaron, batailleur, ce qui, en tout cas, n'avait rien à voir avec un comportement « efféminé ».

J'ai eu beau répéter à Françoise que son fils risquait beaucoup plus l'homosexualité en étant toujours avec elle qu'avec moi ; que, de toutes façons, il était bien improbable que la question de l'orientation sexuelle d'un enfant se détermine par des influences de la sorte, rien n'y fit à ce moment-là (Éric allait avoir des arguments plus frappants que les miens...) Je crois que ce qui l'ennuyait, c'était plus de voir Éric avoir davantage d'affection pour moi que pour elle, et que la question de l'homosexualité et de la pédérastie n'était pour elle qu'un prétexte commode, car elle traitait ce sujet de façon intellectuelle et détachée, sans y mettre la peur et l'émotion que certains autres y mettent. Vis-à-vis de la sexualité de son fils, elle avait de plus une attitude très [102] permissive, ne se privant pas elle-même de petits jeux amusants (ce que je n'ai d'ailleurs jamais songé à lui reprocher).

Le fond du problème en était un, bien compréhensible, de jalousie. Du fait que je m'occupais beaucoup de son fils et qu'elle ne s'en occupait presque plus, si ce n'est que pour de petites brimades, Françoise se voyait réduite à jouer les seconds violons. De plus, Éric se sentait maintenant assez sur de lui pour pouvoir lui reprocher ouvertement, sans que je l'aie jamais encouragé dans ce sens, de ne pas s'être assez occupée de lui dans le passé. Le borbier affectif dans lequel nous vivons a fait que, pour regagner l'affection de son fils, elle a cru nécessaire de le priver de la mienne, comme si les deux étaient incompati-

bles (les enfants savent partager l'amour beaucoup plus facilement que les adultes).

Quoiqu'il en soit, après avoir vainement tenté de convaincre Françoise qu'interrompre les relations entre Éric et moi aurait les plus fâcheuses conséquences, je m'étais résigné à accepter l'inévitable. Mais Éric, lui, ne s'est pas résigné. En janvier, à la reprise de l'école, il a fait la grève : en classe, il se fichait des cours ; à la maison il se fermait, refusait de faire ses devoirs, pleurait, boudait, mangeait à peine. Il refusait de plus, de parler à l'amant régulier de sa mère, qui habitait depuis peu avec elle.

Devant cette situation intenable, qui inquiétait tout le monde autour d'elle - en particulier, le père et la maîtresse d'école de son fils - Françoise a dû abdiquer (temporairement). Mais nos relations étaient alors bien trop détériorées pour qu'elle accepte de perdre la face en me contactant directement. Elle Préféra passer par l'intermédiaire de Marie, insistant pour que les rencontres entre Éric et moi se fassent toujours chez Marie (elle ne voulait manifestement plus me voir régulièrement chez elle), et en la présence de cette dernière (toujours la manie de la [103| surveillance). De plus, elle fixait la fréquence, la durée et le jour de ces rencontres : le vendredi de chaque semaine, de 16h00 à 22h00.

Marie et moi avons accepté ces conditions. Les premières semaines, Éric vit Marie seule. Il était fâché contre moi, à qui il attribuait la responsabilité de la séparation que nous venions de vivre (celui qui part, n'est plus là, a toujours tort). Il détestait les chicanes et croyait que j'avais provoqué celle avec sa mère. Ce en quoi il n'avait que partiellement tort, car, avant Noël, c'était moi qui m'étais impatienté devant Françoise, qui sur ce point avait usé de plus de « psychologie » que moi.

Les premières rencontres entre Marie et Éric furent amoureuses et remplies de jeux sexuels, auxquels Marie se livrait avec beaucoup moins d'inhibitions et de retenues que moi. J'étais à la fois jaloux et triste de ne pas avoir encore revu Éric. Mais j'avais voulu élargir l'amour existant entre lui et moi, et je ne pouvais pas me plaindre du fait que des circonstances imprévues le rapprochaient ainsi de mon amie.

Je n'eus pas à prendre mon mal en patience pendant trop longtemps. Après deux ou trois semaines, Éric dit à Marie qu'il avait envie de me revoir, et ainsi commencèrent les rencontres à trois. Jusqu'au début de mai environ, ces rencontres hebdomadaires se déroulèrent dans une atmosphère magique. J'arrivais chez Marie à peu près au même moment qu'elle, à son retour du travail. Nous parlions un peu en attendant Éric, qui ne tardait pas à sonner.

Pendant que Marie se reposait un peu de sa. Journée, Éric et moi jouions à ses jeux préférés, de la collection de timbres à la bataille de coussins. Puis nous regardions une émission à la télévision. Cette période était celle des jeux amoureux, et c'est là que j'ai réappris la sexualité de l'enfance. J'étais alors beaucoup trop inexpérimenté et inhibé par le traditionnel tabou proscrivant les jeux sexuels [104] avec des enfants pour prendre quelque initiative que ce soit. Éric était donc le maître absolu du jeu. Ce qu'il préférait c'était gratter sous les cheveux, dans le cou et dans le dos ; ou bien effleurer du bout des doigts le dos, les bras et les avants-bras, les mains, pour provoquer des frissons qui n'en finissent plus. Il y avait aussi des épisodes plus centrées sur le « zizi » et l'excitation génitale, mais ce n'était que pour de brefs moments d'un ensemble de caresses qui, de toutes façons, n'était manifestement pas axe là-dessus.

Ce type de caresses, contrairement à ce qui arrive avec la génitalité, n'a ni sommet ni fin : s'il arrive qu'un orgasme y intervienne, cela n'interrompt rien et ne joue que le rôle d'accompagnement en seconde partie. C'est un plaisir infini, dont le commencement et la fin temporaire ne sont que le fruit des circonstances. Un plaisir qui accorde tendrement l'amour et le désir : quiconque l'a goûté ne peut plus jamais croire à la soi-disant maturité et supériorité de la sexualité génitale adulte. Les chantres de la perversité polymorphe ne savent pas de quoi ils parlent.

Un des effets les plus remarquables de telles caresses était de nous plonger, Éric et moi, dans un état second où se manifestaient régulièrement des communications de pensée (télépathie). Le jeu consistait à trouver, à tour de rôle, l'objet ou l'endroit de l'appartement auquel l'autre pensait, les yeux fermés. Aucune indication n'était fournie, il suffisait de fermer les yeux et de laisser se former l'image de l'objet, pour la transmettre ou pour la capter. Ça marchait presque à tous les coups, sans intervention possible du hasard (les erreurs se faisaient toujours

dans des cas de distraction, ou parce que l'objet n'était pas connu de celui qui devait capter l'image). Au début, toutefois, ça ne marchait pas si nous ne nous touchions pas et si nous n'étions pas dans l'état altéré provoqué par les jeux amoureux. Puis il est devenu possible d'y parvenir hors de ce contexte. Je me souviens d'un soir où [105] Marie, Françoise, Éric et moi étions allés souper au restaurant : les deux femmes s'étaient plongées dans une longue conversation et Éric et moi, qui nous ennuyions, avons alors joué à « parler sans la bouche » pendant une bonne vingtaine de minutes.

Ces expériences m'ont profondément convaincu depuis lors que les phénomènes psi (comme la télépathie ou la clairvoyance) sont liés à la sexualité non-génitale et à l'amour ; et que, si ces capacités ne sont pas très développées, c'est qu'il y a bien peu d'amour en ce monde.

Après les jeux devant la télévision, nous allions préparer le repas avec Marie. Nous mangions à la lueur des chandelles, en écoutant de la musique. Puis, après avoir lavé la vaisselle et nettoyé la cuisine, commençait, dans l'odeur de l'encens, un théâtre magique à trois. Les vieux habits de Marie et un peu de maquillage ou de masques en carton suffisaient à faire défiler les figures du Mage, de la Fée, de l'Enfant-sorcier. Le scénario imaginé par Éric brodait toujours sur la même trame : après une longue quête, pleine de toutes sortes de pièges et de ruses, l'Enfant-sorcier échappait à la sorcière et partait vivre heureux au royaume du Mage et de la Fée. Éric avait de lui-même trouvé le moyen qui nous permettait à tous trois de représenter la situation difficile dans laquelle nous nous trouvions face à sa mère et d'exorciser les angoisses qu'elle provoquait. Les enchantements du théâtre magique permettaient à chacun d'exprimer ses désirs et ses espoirs les plus fous.

La représentation se terminait la plupart du temps par la reprise à trois des jeux amoureux d'avant le souper. Puis, en attendant que sa mère arrive, je lisais une bande dessinée avec Éric, chacun lisant la partie des personnages que nous nous étions distribués à l'avance.

Le départ était toujours pénible. Dès que Françoise avait sonné, la mine d'Éric changeait du tout au tout : plus [106] de sourire, il regardait par terre, les bras pendants. En sortant il nous regardait furtivement, envoyait la main et disait « à la semaine prochaine » sur un ton voulant aussi dire « de grâce, ne me laissez pas tomber ». Tout ce

comportement était manifestement sérieux, mais aussi joué dans le prolongement du théâtre magique, ce qui était sans doute pour lui la meilleure manière d'atténuer sa crainte de ne plus pouvoir revenir : dans le théâtre magique, il était certain que la Fée et le Magicien finiraient par triompher de la Sorcière et par conduire l'Enfant au Royaume.

Durant la fin de l'hiver, Françoise n'avait qu'une préoccupation quant à Éric : il n'avait pas vraiment d'amis de son âge et elle ne comprenait pas qu'il aime passer tellement de temps avec des adultes comme Marie et moi. Elle n'osait plus aborder avec moi quelque sujet que ce soit concernant son fils, mais elle parlait régulièrement de ses soucis avec Marie.

Il n'y avait rien de surprenant au fait qu'Éric ait du mal à se faire des amis : depuis Page de deux ans, il avait été trimbalé d'une gardienne à une autre, changé constamment de quartier, de pays. Il avait déjà commencé à apprendre que toute amitié n'avait pas grande chance de survivre plus de quelques mois, qu'il se lie à un enfant ou à un adulte. J'avais déjà tenté d'expliquer cela à Françoise, lui suggérant que, dans cette perspective, elle ne faisait que jeter de l'huile sur le feu en menaçant constamment d'interrompre ses relations avec moi. Mais elle n'avait rien voulu entendre : j'avais beau insister sur le fait que je ne la rendais pas responsable des déplacements incessants qu'elle avait dû imposer à Éric, elle n'interprétait mes propos que dans un sens accusateur, se défendait inutilement et maintenait qu'il n'était pas bon qu'il se lie trop avec des adultes.

Tout en comprenant la situation, j'étais préoccupé par la difficulté qu'Éric avait à se faire des copains, et un [107] concours de circonstance m'a permis, vers la fin de l'hiver, d'essayer de lui faciliter les choses dans ce sens. Renée et Claude, un couple que j'avais connu quelques années auparavant en militant dans le mouvement étudiant, travaillaient depuis environ un an dans un quartier défavorisé de Montréal, dans un centre de loisirs pour enfants et adolescents. Toutes les fins de semaines, ils gardaient chez eux un garçon de dix ans qui était dans une situation monoparentale et scolaire assez difficile. La mère de cet enfant (Émile) était très contente que des gens plus aisés s'occupent de lui, et Renée et Claude faisaient tout leur possible pour l'aider dans ses difficultés scolaires et affectives.

Un vendredi, Marie et moi avons ainsi décidé d'inviter Claude et Renée à souper, afin de permettre à Émile et à Éric de se rencontrer. Malgré leur différence d'âge et de milieu social, les deux enfants s'entendirent tout de suite à merveille : Émile, qui était très pratique et débrouillard, montrait toutes sortes de trucs et de jeux à Éric qui, de son côté, lui lisait des bandes dessinées.

La réaction de Françoise à cette première rencontre fut d'insister pour que la prochaine fois, les deux enfants se voient chez elle (toujours la surveillance). La semaine suivante, Claude se rendit donc chez elle avec Émile. Mais Françoise ne se contenta pas de regarder : avec la mauvaise conscience caractéristique des petits bourgeois marxissants, elle passa son temps à faire la morale à Éric, insistant pour qu'il soit généreux et laisse Émile faire à peu près tout ce qu'il voulait avec les jouets de son fils. La réaction d'Émile fut évidemment d'être humilié et figé par cette attitude condescendante. Quant à Éric, il explosa : il reprocha à sa mère de vouloir qu'il se fasse des amis tout en l'en empêchant dès qu'il essayait.

Françoise fut évidemment surprise et bouleversée par la réaction violente de son fils, qui, en plus, avait eu lieu [108] devant des tiers (Claude et Émile). Elle s'arrangea par la suite pour qu'Éric et Émile ne puissent plus se revoir. Politique de classe, sans doute...

Jusqu'au début du printemps 1972, le trio Éric-Marie-Luc avait assez bien fonctionné, Éric ne manifestant plus de préférence claire pour Marie ou pour moi. Mais il y avait un déséquilibre quant aux attitudes des deux adultes. J'avais plus d'affection pour Éric que pour Marie, tandis qu'elle avait l'attitude inverse. Fondamentalement, elle considérait notre expérience avec Éric comme une préparation à notre vie de couple marié, avec nos propres enfants. Et, à mesure qu'elle s'aperçut que je ne m'orientais pas du tout dans ce sens (mais plutôt vers la vie communale), elle prit ses distances par rapport au trio : se montrant moins chaleureuse avec Éric, nous laissant seuls ensemble la plupart du temps. Il faut mentionner toutefois que son retrait avait d'autres causes : elle travaillait toute la journée avec des enfants mésadaptés, devait voyager longtemps pour se rendre au travail, toutes choses qui la fatiguaient beaucoup et la rendaient moins apte que moi à supporter le stress constant qu'il y avait dans notre situation avec Éric. Elle sentait sans doute que cette situation ne pouvait se prolonger encore longtemps, et préférait ne pas trop s'y impliquer pour ne pas être inutile-

ment blessée lorsque ce serait fini. Ce qui ne l'empêcha pas de tout faire son possible pour que la relation entre Éric et moi se prolonge : acceptant que nous nous voyions chez elle, jouant un rôle de médiation face à Françoise, etc.

Éric fut peiné par le retrait de Marie, qu'il ne parvenait pas à comprendre, et qu'il se résigna à accepter comme une fatalité de plus. Il comprenait la fatigue de Marie, et était très prévenant avec elle à cet égard. Ce qui lui échappait c'était qu'elle voulait attendre plus tard pour aimer des enfants qui seraient à elle. Sa situation, son [109] intelligence et sa grande sensibilité, l'avaient très vite rendu conscient du pouvoir féminin sur l'enfance, et il finit par ranger Marie et sa mère du même bord, celui des tyrans incompréhensibles. Conclusion un peu simpliste, évidemment, mais non sans quelque justification.

Éric voyait bien aussi que Marie, en acceptant de jouer un rôle de médiation face à sa mère, nous permettait de continuer à nous voir. Mais il ne voyait pas du tout pourquoi c'était pour moi seul qu'elle le faisait, et pas aussi pour lui (« c'est pas parce que je ne suis pas son enfant »).

L'arrivée du printemps facilita la reprise de notre premier style de relation : longues promenades et jeux au dehors, sorties au restaurant. Au mois de mai, Marie et moi avons emménagé dans un grand appartement, pour permettre qu'Éric et moi puissions rester à la maison sans la déranger, ce qui permit la reprise de nos jeux devant la télévision et des lectures interminables de bandes dessinées.

C'est pendant cette période que l'amour que nous nous portions est parvenu à son plein épanouissement. Je dois dire que, au point de tenter de décrire de quoi il s'agissait, les mots et les références me manquent. D'après ce que j'ai pu lire ou voir autour de moi, il ne s'agissait pas de l'amour pédérastique, ni évidemment de l'amour que l'on trouve parfois entre un homme et une femme. Nous n'étions pas un, mais nous n'étions pas séparés non plus. C'était comme la même âme en deux corps. Nous avions repris une nouvelle version du théâtre magique : nous étions deux frères jumeaux, mais il ne fallait pas que les gens le sachent, et c'est pourquoi nous n'avions ni le même corps ni le même âge, et n'étions pas toujours ensemble. Le jeu était de voir jusqu'où il fallait aller pour que les gens se doutent qu'en fait nous étions jumeaux. Quand nous parlions tous deux avec les mêmes intonations

et faisons les mêmes gestes, le doute commençait à se former ; et il approchait de la certitude [110] lorsque, en plus, nous nous habillions exactement de la même manière. Nous jouions à être pareils un peu comme les vrais jumeaux jouent à se faire passer l'un pour l'autre.

Éric était très physionomiste, et très bon comédien, il savait saisir, imiter les moindres détails, postures, gestes, intonations ou tics. Pour que le jeu soit possible, il a fallu que j'apprenne à faire aussi bien que lui et à respecter l'esprit du « faire comme si ». Ces exercices ont fait que, encore aujourd'hui, je peux retrouver ses gestes et les modulations de sa voix, les expressions de son visage, et rappeler à vivre en moi le jumeau perdu.

Notre amour n'avait pas grand'chose à voir avec l'admiration du petit pour le grand et la fierté de ce dernier (servant de modèle). Ce n'était pas non plus l'échange caractéristique de la pédérastie, où l'expérience et les connaissances du plus vieux font contrepartie aux services sexuels rendus par le plus jeune. L'autre ne venait pas non plus combler un manque, ce n'était pas le désir, l'attachement et l'appropriation mutuelle propre à l'amour adulte (homosexuel ou hétérosexuel).

De quoi s'agissait-il alors, se demandera-t-on ? D'un amour mystique ? Si l'on veut. Appelons-le l'amour jumeau. Là, les « frères » ne comblent pas chacun en l'autre le vide et le manque du désir, aucun n'est l'idéal de ce que l'autre voudrait être. On ne s'aime pas, à vrai dire, on est ensemble dans l'amour. On est différent, mais on joue à être pareils, on s'apprend l'un l'autre au point de devenir la même âme en deux corps, le même souffle en deux vies distinctes. Ce n'est ni la séparation, ni la complémentarité, ni l'identité. La sagesse de l'Inde dit que Dieu est un enfant qui danse, et aussi qu'il n'a pas de nom.

Je me rends bien compte du scepticisme que peut provoquer une telle description. Libre à qui le veut de croire [111] que j'ai inventé ou déliré. Il n'en demeure pas moins que cette forme supérieure de l'amour existe, et qu'il n'est pas nécessaire d'être un ange pour la vivre. Il suffit de s'oublier soi-même juste assez pour que l'enfant puisse devenir le maître du jeu (ou le père de l'homme, selon une autre expression).

Avec l'approche de la fin des classes et des vacances d'été, Françoise se faisait de plus en plus pressante auprès de Marie pour qu'elle tente de me convaincre de ne plus chercher à voir Éric dans l'avenir. Elle se sentait manifestement incapable de reprendre cette décision unilatéralement, de crainte que cela provoque à nouveau une réaction dépressive chez son fils. Elle espérait que les vacances d'été, pendant lesquelles Éric devait partager son temps entre son père et un camp de vacances, l'aideraient à m'oublier, à condition que je n'insiste pas et que je ne me rappelle pas à son souvenir.

J'ai alors proposé à Françoise de laisser Éric me voir quand il le voudrait, l'assurant que je ne prendrais pas d'initiative (invitation ou téléphone). D'après moi, il était illusoire de penser qu'Éric m'oublierait si facilement, et une séparation imposée aurait des suites désastreuses. Mais Françoise maintenait son point de vue, sans aucune justification. Exaspéré, je l'ai envoyée au diable et lui ai dit qu'elle porterait la responsabilité entière de sa décision.

Pendant l'été, Éric m'a écrit et, en septembre, il me téléphonait tous les jours en cachette de sa mère (qui avait fini par lui interdire de me voir, sans lui donner aucune raison pour cette décision). J'avais une difficile décision à prendre. Le moindre encouragement de ma part risquait de [112] provoquer de la part d'Éric des fugues pour me rejoindre, ce qui était sans issue.

J'ai alors décidé de tenter la seule chose qui restait. J'ai pris contact avec le père d'Éric, et lui ai expliqué en détail toute la situation ; et je lui ai suggéré de tenter d'obtenir la garde de son fils ou, pour le moins, de s'en occuper le plus possible. Éric, à qui j'avais parlé de ce projet, n'y croyait pas. C'est qu'il connaissait mieux son père que moi et était sûr que ce dernier ne serait pas plus favorable que Françoise à la poursuite de notre relation. Comme je n'ai pas tardé à le constater, il avait entièrement raison, et mon projet n'était qu'une tentative sans lendemain.

Tout était fini. Nous étions séparés l'un de l'autre malgré nous, par une intervention aussi implacable qu'absurde. J'ai su, par personnes interposées, qu'Éric avait très mal pris cela, qu'il était devenu triste et renfermé. Et puis, plus rien.

D'abord, je n'ai pas cru que la séparation se prolongerait. Puis, peu à peu, il m'a bien fallu me rendre à l'évidence : l'enfance d'Éric s'est

achevée sans que nous nous revoyions. Mais je n'ai pas vécu cette séparation comme une « peine d'amour » ; pas plus qu'Éric, je n'étais responsable de ce qui nous avait arraché l'un à l'autre. L'amour était toujours là, et il le reste aujourd'hui encore ; éternel. On pouvait séparer nos corps, mais pas nos âmes. Mon frère jumeau existe toujours, même s'il n'a plus le même âge, et que je ne peux plus le voir, lui parler, le toucher. Je ne sais pas si nos corps se retrouveront en ce monde, mais je sais que, d'une certaine manière, nous serons l'un avec l'autre jusqu'à la fin des temps. On n'aime qu'une fois, dit-on, mais c'est qu'il n'y a en vérité qu'un seul amour, bien au-delà de ceux et celles qui le partagent.

[113]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Deuxième partie. Expériences de l'enfance

GUILLAUME

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis longtemps attardé sur l'histoire d'Éric et Luc, pour deux raisons principales :

- cette histoire montre à quel point il est actuellement difficile d'entrer en contacts suivis et approfondis avec un enfant, quand on est pas son parent, son professeur, ou autre fonctionnaire de l'enfance.
- elle indique aussi comment l'absence de tradition masculine dans les rapports avec l'enfance permet à l'homme d'innover, malgré les résistances de la mère.

Ma relation avec Éric dépassait toutefois de beaucoup ce cadre, et c'est pourquoi je veux donner maintenant d'autres exemples, pour qu'on ne reste pas centré sur le caractère exceptionnel du premier.

Deux années de rapports plus ou moins suivis avec Éric m'ont à la fois sensibilisé à l'enfance et à son appropriation par le monde adulte et parental. Le fait que Françoise ait pu arrêter la relation entre son fils et moi sans rendre de compte à personne m'a fait conclure progressivement que l'avènement d'une nouvelle forme de vie sociale devait être lentement préparée par des expériences visant à détruire les rapports d'appropriation entre l'homme et la femme, entre l'adulte et l'enfant. C'est ainsi que j'ai été de plus en plus attiré par les expériences communales, fort répandues au début des années 70. Aussi bien pour moi que pour Claude et Renée, avec lesquels je discutais beaucoup de ces choses, la commune pouvait faciliter la désappropriation affective, et surtout permettre à des enfants de grandir dans un milieu où jamais ils ne vivraient l'enfermement familial et la répression de la sexualité.

Dès la fin de l'été 72 - c'est-à-dire tout juste avant [114] ma séparation définitive d'avec Éric - Renée et Claude emménagèrent avec quelques personnes, voulant concrétiser le projet communal. Il n'y avait dans le groupe aucun enfant au départ, il s'agissait de quelques jeunes adultes gravitant autour du couple formé par Renée et Claude. Mais tous les membres du groupe étaient prêts à s'occuper d'enfants. Une théorie, qui s'était développée à ce moment-là, voulait que les enfants des membres de divers groupes puissent circuler librement d'une commune à l'autre.

Bien que je n'habitais pas à ce moment dans la commune, je participais pleinement à ce projet de prise en charge collective des enfants. C'est ainsi que, grâce à Claude, j'ai rencontré deux femmes en situation monoparentale, Sylvie et Hélène, qui habitaient alors ensemble avec leurs deux garçons de trois et quatre ans (Sébastien et Guillaume). Très proches du projet communal, elles acceptèrent d'emblée que leurs enfants viennent régulièrement dans la commune de Claude.

La première rencontre entre Claude et moi et ces enfants eut lieu à l'occasion d'une réunion chez les deux femmes. Cette réunion s'étant prolongée assez tard dans la nuit, nous sommes restés tous deux à coucher. Nous avons dormi au salon et, le lendemain matin, nous nous sommes réveillés pour voir près de nous Guillaume et Sébastien se

livrer à un jeu silencieux et bien étrange. Assis l'un en face de l'autre, dans la position du lotus, ils appuyaient leurs fronts l'un contre l'autre et pouvaient demeurer plusieurs minutes dans cette posture. Puis ils se relevaient, couraient l'un après l'autre en décrivant des cercles de plus en plus larges, puis revenaient s'asseoir et recommencer le premier manège. Claude et moi étions évidemment fascinés par cette magie, et avons accepté tout de suite l'invitation des deux petits à participer au collage des fronts. Guillaume m'a montré comment faire : il s'agissait d'appuyer les têtes l'une contre [115] l'autre, en un point d'équilibre à rechercher progressivement, et qui se trouve plus à l'avant du crâne que sur le front proprement dit. Une fois trouvé, la pression procurait un rayonnement de bien-être, des frissons circulaient de la tête aux pieds, et comme un éblouissement à travers les paupières closes. Puis une impression de perdre l'équilibre et de se noyer dans l'autre (« tu vois, tu fais comme si t'étais moi »). Le rôle de la course était simplement de supprimer l'excès de tension provoqué par la posture, et ainsi de permettre de recommencer.

Un lien très fort s'est immédiatement créé entre Guillaume, Claude et moi, le petit Sébastien restant à l'écart pour je ne sais trop quelle raison. Guillaume, dans les mois qui suivirent, est fréquemment venu passer un jour ou deux à la commune. Claude et moi nous relayions pour jouer et sortir avec lui, mais les autres membres du groupe ne s'impliquaient pas tellement. Il faut dire que, à ce moment, Renée avait eu depuis quelques mois un enfant, et que les membres de la commune partageaient assez bien les soins à lui donner. La présence de Guillaume, qui entraînait souvent Claude à des sorties, finit dans un tel contexte par poser un problème : le groupe trouvait en effet que le bébé de Renée devait avoir la priorité, et que Claude consacrait trop de temps à Guillaume. Pour sa part, Claude n'était pas d'accord avec quelque priorité que ce soit et soutenait qu'on risquait ainsi d'établir une priorité de groupe sur l'enfant, affirmait qu'il fallait au contraire laisser jouer les affinités entre adultes et enfants, en abandonnant toute parenté, fût-elle collective.

Ce débat ne fut pas vraiment tranché, mais se termina par un compromis où Claude se rendit finalement aux arguments des autres. Guillaume vint de moins en moins souvent, et je ne l'ai pas beaucoup revu jusqu'au début de l'été 1973. À ce moment-là, j'ai profité du fait que

les gens de la commune déménageaient dans un appartement plus vaste pour me joindre à eux.

[116]

Nous habitions alors près du Parc Lafontaine, à Montréal, et ce fut pour moi l'occasion d'y passer quelques après-midi avec Guillaume. Lui aussi adorait marcher, regarder les gens, et je retrouvais ainsi un type de rapport que j'avais connu avec Éric. Je l'amenais aussi quelques fois à la commune, mais je me retrouvais toujours seul à jouer avec lui, dans l'indifférence générale.

C'est que, concernant les enfants, le groupe traversait maintenant une crise grave, centrée sur les rapports entre Renée et Claude et leur petit. La relation entre Renée et Claude avait toujours été beaucoup plus fondée sur une entente intellectuelle et un projet collectif que sur des affinités affectives ou érotiques. Leur complexité à ce niveau provenait du fait que, Claude ayant de forts penchants à l'homosexualité, il arrivait souvent que les mêmes garçons plaisent à l'une et à l'autre.

L'arrivée d'un bébé au sein de ce couple fut un accident, et aucun des deux ne concevait pouvoir le prendre en charge hors d'un contexte communal. Mais leur attitude à cet égard se fit de plus en plus curieuse à partir de l'aménagement dans les nouveaux locaux de la commune. Claude traversait une période de retranchement dépressif, sans doute lié à une crise qui allait plus tard le mener à une pratique active de son homosexualité. Dans l'immédiat, le résultat était qu'il ne s'occupait à peu près plus du bébé.

Quant à Renée, elle avait récemment commencé une relation amoureuse assez exclusive avec un des membres du groupe, et ne manifestait aucune intention de laisser les soins au petit empiéter le moindrement sur cette relation. Le bébé devenait ainsi à la charge des autres membres de la commune prêts à s'en occuper, c'est-à-dire de François et de moi.

François était alors un homme d'une cinquantaine d'années, qui avait récemment laissé tomber son travail Pour mener la vie communale. La prise en charge collective des [117] enfants l'intéressait beaucoup. Il s'engageait avec beaucoup de détermination dans ce projet, mais n'était, pas plus que moi d'ailleurs, prêt à endosser que seulement deux membres sur les cinq adultes du groupe s'occupent du petit Jean.

François et moi restions à ce moment les seuls à vouloir tenter de réaliser au plus tôt le projet communal face aux enfants, de faire de notre groupe un lieu où pourraient venir librement les enfants d'autres communes, ou de parents liés plus ou moins étroitement à la nouvelle culture. Nous ne pouvions à la fois faire des efforts en ce sens et prendre la charge complète du petit Jean. Après quelques après-midi, où nous avons expérimenté plus ou moins adroitement notre idée d'une garderie nouveau genre, toute la question a été remise en discussion par l'ensemble du groupe. Il n'y avait aucune solution : Claude allait bientôt partir vivre ses « bébites » ailleurs, tandis que Renée et son nouvel amant se retiraient de plus en plus du projet communal global, et de la question des enfants en particulier.

Après quelques semaines, j'ai décidé de déménager et de retourner habiter avec Marie, tandis que François, tout en continuant à habiter là et à s'occuper au mieux du petit Jean, s'est engagé dans un projet avec les jeunes du quartier, tout à fait indépendamment de ce qui restait alors de la commune. Avec le retour de Claude, quelques mois plus tard, et l'apport régulier de nouveaux membres, la commune devait connaître pendant quelques temps un regain de vie, centrée sur l'expérience psychédélique. Puis, tout en vivant avec son amant et son fils, Renée a loué les chambres à de jeunes étudiants ou freaks de passage.

Dès la reprise de ma cohabitation avec Marie, je suis entre en contact avec un couple de ma connaissance, qui faisait alors les dernières démarches allant permettre de réaliser, près de Montréal, un projet d'école libre, fortement [118] inspiré par l'expérience d'A.S. Neil. Madeleine et André Frappier avaient loué et aménagé un ancien manoir de la région de Saint-Mathias, qui constituait, avec le terrain adjacent, un lieu idéal pour ce genre d'entreprise. Les contacts établis avec des parents de la région assuraient la présence au départ d'une vingtaine d'enfants entre cinq et douze ans. À la différence de Summerhill, il ne s'agissait pas d'un pensionnat, les enfants retournant chaque soir dans leurs familles ⁵⁷.

Au moment où je les ai rencontré, les Frappier cherchaient des personnes prêtes à jouer bénévolement le rôle de moniteurs auprès des enfants. J'ai accepté de me joindre à eux, et j'ai pu rapidement

⁵⁷ Madeleine et André Frappier ont raconté eux-mêmes l'expérience de l'école libre de St-Mathias (Frappier et Frappier (1978).

convaincre François de faire de même. Le projet des Frappier ne correspondait pas entièrement à ce que nous avions pensé et tenté de réaliser, mais ne s'en éloignait pas assez pour que nous ayons hésité à y collaborer.

L'idée centrale des Frappier était de permettre à un groupe d'enfants de faire l'apprentissage de la liberté, en minimisant le plus possible les interventions adultes dans la vie de ce groupe. Trop répondre aux demandes des enfants (aide, jeu, arbitrage de querelles,) était considéré comme risqué, comme les encourageant à la dépendance face à l'adulte.

François et moi n'étions pas si méfiants, et l'école libre représentait pour nous un lieu où il était possible d'entrer en contact avec des enfants sur une base nouvelle, non-pédagogique et non-parentale. Nous répondions donc facilement aux sollicitations des enfants, et avions pour certains d'entre eux des affinités que nous ne cherchions nullement à masquer derrière une neutralité non-interventionniste.

Pendant l'année que dura ma participation, ces [119] divergences, présentes dès le départ, furent un constant sujet de discussions, et parfois de frictions, entre les Frappier et nous. Mais cela ne dégénéra jamais en conflit ouvert, et je ne crois pas que le fonctionnement du projet en ait souffert.

Les difficultés venaient d'une toute autre source, c'est-à-dire de l'attitude ambivalente des parents. Ces derniers provenaient la plupart du temps de milieux aisés (artistes, enseignants, etc.) et les raisons qui les poussaient à envoyer leurs enfants à l'école libre étaient loin d'être claires. Ils avaient accordé beaucoup d'importance à la liberté de leurs enfants, mais se préoccupaient encore plus de leurs apprentissages scolaires et des questions de sécurité et de discipline : par exemple, ils voyaient en général d'un mauvais oeil que nous n'intervenions pas dans les querelles entre enfants, ou que nous les laissions faire du feu.

Quoiqu'il en soit, ces parents « modernes » n'étaient pas du tout prêts à ce que leurs enfants jouissent à la maison de la même liberté qui leur était accordée à l'école, ce qui finit par obliger les petits à opérer une distinction radicale entre leurs deux principaux milieux de vie, l'école libre ne faisant alors que reproduire, de façon originale certes, le traditionnel écartèlement de l'enfant entre la famille nucléaire et l'école. Neil avait résolu cette question en faisant de Summerhill

un pensionnat, en refusant de discuter avec les parents (« Si vous n'êtes pas satisfaits, reprenez votre enfant »), mais cela était hors de nos moyens.

C'est à l'école libre que j'ai revu Guillaume, à l'automne 1973, et que notre relation s'est vraiment développée. Au mois d'octobre, ayant entendu parler de l'école, la mère de Guillaume avait pris contact avec moi. Habitant à Montréal, elle ne pouvait faire deux fois par jour le trajet d'une vingtaine de milles jusqu'à Saint-Mathias, mais tenait beaucoup à ce que son fils puisse y aller. La solution se présenta d'elle-même, puisque j'habitais alors au [120] Manoir trois jours par semaine. Il fut donc convenu que je me chargerais du transport de Guillaume, à l'aller comme au retour, et qu'il partagerait là-bas la même chambre que moi pendant les jours que nous y passerions ensemble. Ce régime dura jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Guillaume était manifestement ravi de ce concours de circonstances, qui nous permettait de nous voir régulièrement. Pendant la journée, il me suivait partout, ne se mêlant aux activités des autres enfants que lorsque j'y étais impliqué moi-même. Cette attitude entraîna vite des réactions de moqueries de la part de certains enfants, mais il y restait complètement indifférent, et était assez sur de lui, et costaud, pour dissuader toute tentative d'intimidation.

Il m'a fallu un bon bout de temps pour comprendre son attitude. J'ai été longtemps influencé par l'interprétation qu'en faisaient les Frappier, pour lesquels il s'agissait manifestement d'une extrême dépendance à mon égard, que je devais tout faire pour éliminer. J'ai fait dans ce sens toutes sortes de tentatives plus ou moins cohérentes, qui visaient à persuader Guillaume de ne pas toujours être avec moi. Mais il était très têtu et, à chaque fois que j'essayais de le convaincre, il me regardait avec un grand sourire et me répétait « j'aime ça être avec toi ». Si j'essayais de m'éloigner de lui, il transformait ça en jeu de cache-cache, et je devais finalement abandonner mes velléités de l'encourager à l'indépendance.

Puis, progressivement, j'ai compris que l'interprétation par la dépendance ne tenait pas debout. Guillaume ne craignait pas les autres enfants, mais ces derniers ne l'intéressaient pas beaucoup. De plus, s'il avait été si dépendant face à moi, il aurait constamment sollicité mon attention et aurait manifesté de l'inquiétude lorsque nous devions nous

quitter, ce qui n'a jamais été le cas. Il aimait être en ma compagnie, que nous fassions ou pas quelque [121] chose ensemble, et ne paraissait jamais s'ennuyer, même quand il n'avait rien de précis à faire.

J'avais d'ailleurs, au fond, la même attitude à son égard : sa présence me plaisait beaucoup et ne m'aurait jamais ennuyé s'il n'y avait pas eu les réactions du milieu. Le problème avait été monté de toutes pièces, en fonction d'idées pédagogiques préconçues. Comme cela se produit si souvent. Ce qui ennuyait certains adultes et certains enfants de l'école, ce n'est pas que nous étions toujours ensemble, c'est ce que voulait dire cette présence gratuite de l'un à l'autre : que nous nous aimions.

Je me souviens encore très bien de la dernière fois où j'ai vu Guillaume. Les vacances d'été étaient presque là, et nous avions passé toute l'après-midi à nous promener dans les champs et le long de la petite rivière qui passait non loin du manoir. Comme cela arrivait souvent, je l'avais longtemps porté sur mes épaules, et il avait fait une gerbe avec les feuilles arrachées aux branches des arbres qui passaient à sa portée, pour m'en chatouiller le nez ou s'en servir comme éventail. Puis je m'étais couché dans l'herbe au bord de la rivière pendant que Guillaume s'acharnait à lancer des pierres dans l'eau.

Nous savions tous les deux que nous ne nous reverrions plus. Quelques jours auparavant, sa mère m'avait fait part de son intention de partir loin de Montréal, incessamment et pour une période indéterminée. Lorsque, ce jour-là, elle est venue nous chercher et nous ramener à Montréal, j'ai vu Guillaume pleurer pour la première fois. Nous étions assis tous trois à l'avant, lui sur mes genoux, sa mère conduisant. Il pleurait tellement que ma chemise en était mouillée. Sa mère lui a simplement dit : « qu'est-ce que tu veux, tu es pris avec moi ». Il m'a serré très fort pendant toute la durée du trajet jusqu'à Montréal, puis nous nous sommes quittés sans dire un mot.

[122]

*

Ma relation avec Guillaume s'est déroulée dans un contexte bien différent de ma relation avec Éric, et sa fin est arrivée également de manière différente. D'une certaine façon, les deux se complétaient.

Je m'explique. L'amour qu'Éric et moi partagions était tout pétri de jeux, de théâtre, de magie, il était très intense, presque extatique : c'était un amour fondé sur « jouer ensemble ». Entre Guillaume et moi, c'était au contraire un amour tranquille et silencieux, aussi reposant que le premier était parfois épuisant. C'était un amour fonde sur « être ensemble ». Ces expressions, « jouer ensemble » et « être ensemble », comme définition du rapport amoureux entre l'adulte et l'enfant, ce n'est pas moi qui les ai inventées. Les enfants savent parler de l'amour, et c'est dans les conversations que j'ai pu avoir avec Guillaume et Éric sur ce sujet qu'ils ont eux-mêmes employé ces termes pour caractériser l'amour qui nous liait.

Autre chose encore. Avec Éric, j'avais eu la plupart du temps l'impression de devoir évoluer dans un milieu étouffant : Françoise et son besoin d'une image paternelle autoritaire et sécurisante, Marie et son désir de former un couple avec moi. Avec Guillaume, c'était le milieu très bigarré de l'école libre, la campagne et une mère qui me laissait faire ce que je voulais et ne m'a jamais reproché quoi que ce soit par rapport à son fils.

Cette différence m'a permis rapidement de ne pas lier le rapport amoureux possible entre l'adulte et l'enfant à une figure particulière (celle d'Éric), de constater que cet amour a sans doute une infinité de visages.

Mais j'ai aussi constaté très tôt à quel point il était [123] difficile de surmonter l'appropriation de l'enfant par sa famille (qui se réduisait d'ailleurs dans les deux cas à la mère). Le seul cas de Françoise aurait facilement pu m'induire en erreur, car elle avait interrompu mes rapports avec Éric sans autre justification que son droit à le faire pour le bien de l'enfant, c'est-à-dire une absurdité manifeste (ce bien-là a coûté très cher à Éric). J'aurais ainsi pu croire en me fondant sur ce seul cas, que la bonne volonté de la mère pouvait suffire à entraîner le processus de désappropriation. Mais ce qui s'est passé avec Guillaume et sa mère m'a montré à quel point la question était plus complexe. Car la mère de Guillaume ne me reprochait rien, et laissait son fils me voir quand il le désirait (exactement ce que j'avais demandé en vain à Françoise). Mais elle se trouvait obligée de nous séparer, à moins de renoncer à ce qu'elle voulait vivre, et qui la conduisait alors loin de là où j'habitais. Bien sur, elle aurait pu laisser Guillaume libre de choisir

d'aller avec elle ou de rester avec moi, mais on comprend que fort peu de femmes soient prêtes à prendre ce genre de risques.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Deuxième partie. Expériences de l'enfance

SYLVAIN

[Retour à la table des matières](#)

Sylvain était un des enfants du groupe initial de l'école libre de Saint-Mathias. Mes rapports avec lui ont débuté à cette époque (ou il avait quatre ans) et se sont perpétués jusqu'à aujourd'hui. C'est le rapport le plus long que j'ai pu entretenir avec un enfant, et c'est aussi celui qui fut le plus rempli de péripéties et de tensions. Il ne s'est pas agi là d'un « coup de foudre » suivi d'un bonheur extatique ou tranquille, comme avec Éric ou Guillaume, mais d'un amour qui s'est construit et affermi pas à pas. J'ai parfois l'impression que ce qui m'avait été donné comme une grâce dès le départ avec Éric se réalisera comme le couronnement d'une longue quête avec Sylvain.

Marthe avait placé Sylvain à l'école libre dès septembre 1973, en opposition à son mari, dont elle devait se [124] séparer au début de l'hiver pour venir habiter le manoir avec son second fils (Étienne, qui n'avait pas encore un an). Pendant les premières semaines de l'école, où sa mère n'habitait pas encore le manoir, j'avais fait la connaissance de Sylvain, avec qui j'ai alors passé pas mal de temps avant l'arrivée de Guillaume. Sylvain adorait que je le porte sur mes épaules en dansant dans la grande pièce qui servait de salle de musique et de représentation, ou que je le fasse tourner en le tenant par les mains (faire l'avion). Ce qui est vite devenu une mode chez les autres enfants, mode assez exténuante pour les deux seuls adultes qui acceptaient d'y participer (François et moi) sans craindre que cela soit une façon détournée de renforcer la dépendance des enfants...

Sylvain aimait aussi beaucoup que nous allions tous deux explorer la cave du manoir, pleine de recoins et d'objets hétéroclites : il y avait des ruches d'abeilles en hibernation, des fûts de vin vides, des vieux meubles, des vêtements... L'exploration de ces lieux bizarres, remplis d'odeurs et de craquements, à la recherche de trésors et de fantômes, n'était jamais vraiment terminée.

L'arrivée de Guillaume n'a pas sensiblement modifié mes rapports avec Sylvain. Aucun des deux enfants n'était ennuyé par la présence de l'autre. Sylvain, qui savait déjà jouer admirablement à des jeux de cartes simples, était ravi de trouver en Guillaume un partenaire de son âge, ou que nous puissions jouer à trois à « danser sur le dos », ou à « faire l'avion ». Mais il passait beaucoup de temps avec les autres enfants, contrairement à Guillaume, et notre trio ne se formait qu'au hasard de ses allées et venues. Rétrospectivement, je m'aperçois que la question du trio (deux enfants, un adulte) s'est toujours posée avec Sylvain, et que Guillaume fut le seul tiers qu'il ait jamais accepté dans notre relation.

Malheureusement, le trio Guillaume-Luc-Sylvain fut brisé à partir de janvier 74, par la présence à l'école d'un [125] enfant un peu plus vieux, qui avait pris Sylvain comme souffre-douleur et s'interposait systématiquement, par des menaces et des coups, dès que Sylvain tentait de se joindre à Guillaume et à moi. J'ai alors fait l'erreur de suivre la politique non-interventionniste de l'école libre par rapport aux querelles entre enfants. Or il était pourtant évident que Sylvain n'était pas en état de se tirer seul d'une pareille situation : il était plus jeune et plus petit, mais surtout handicapé par l'inquiétude que lui causait la séparation entre ses parents et les mauvaises relations avec sa mère (qui le rejetait en faveur de son plus jeune frère). Je me suis par la suite fait amèrement le reproche de ne pas avoir défendu le trio et ma relation avec Sylvain, car il lui a ensuite fallu plusieurs années pour surmonter les conséquences de cette exclusion arbitraire et brutale. Ce sont des cas comme celui-ci qui ont fini par me convaincre que tout principe pédagogique est mauvais, et qu'il vaut mieux suivre son cœur.

Pendant l'été de 1974, je me suis progressivement intégré à la vie d'une commune qui habitait depuis un an une grande maison louée sur la cote Sainte-Catherine. Cette commune s'était formée à la suite de rencontres entre ses membres fondateurs, dans des groupes de thérapie

(Gestalt, bio-énergie). L'orientation du groupe visait essentiellement à la déprogrammation des vieux comportements hérités de l'ancienne société, et à la libération sexuelle. Se greffait à cela un projet assez flou d'implication politique dans le milieu. Au moment où je suis arrivé, il y avait pas mal de va-et-vient dans le groupe : une des femmes, qui avait été là depuis le début avec son jeune garçon, se préparait à aller vivre seule ; un autre des membres du début était impliqué dans une relation de couple et n'habitait pratiquement plus la commune ; les cinq membres restant (une fille et quatre garçons) se posaient des questions sur la viabilité du groupe.

Après plusieurs discussions sur l'orientation à venir de [126] la commune, nous avons fini par nous entendre pour maintenir la perspective « thérapies nouvelles », et pour tenter d'intégrer des enfants dans la vie du groupe. C'est à ce moment que Marthe prit contact avec moi et me dit qu'elle était intéressée à tenter l'expérience de la vie communale. Connaissant les relations tendues existant alors entre elle et Sylvain, j'hésitais à recommander au groupe d'accepter d'intégrer Marthe et ses deux enfants. Il fut finalement décidé de tenter l'expérience de façon temporaire. Après un mois, et malgré de nombreuses frictions, le groupe décida que Marthe pouvait rester, avec Sylvain et le petit Étienne.

Au début de septembre, le groupe comptait les membres suivants : Vincent, environ 35 ans, animateur dans un CEGEP, l'un des membres du noyau initial ; Paul et Michel, deux étudiants d'une vingtaine d'années ; Frédéric, environ 25 ans, sans travail fixe ; Pauline, étudiante ; Marthe et ses deux garçons, Étienne (2 ans) et Sylvain (6 ans) ; Luc (30 ans), prof de sociologie.

Dès le départ, il s'est avéré que la prise en charge collective des enfants ne fonctionnerait pas. Le prétexte le plus souvent invoqué lors des discussions concernait les relations tendues entre Sylvain et sa mère. Or Marthe souhaitait de tout cœur que les autres membres du groupe prennent soin aussi bien d'Étienne que de Sylvain, et ne leur traçait aucune ligne de conduite. Elle admettait que ses rapports avec son fils aîné n'étaient pas bons, mais soutenait que cela ne pouvait se régler par magie, d'un jour à l'autre.

Sur cette question, c'est l'autre femme du groupe, Pauline, qui s'est confrontée le plus radicalement avec Marthe : sa chambre donnait sur

la cuisine et elle se faisait souvent réveiller par des altercations entre Marthe et Sylvain. Pauline voulait le départ de Marthe et de ses enfants, mais s'isolait de plus en plus dans une relation de couple avec Frédéric. Après beaucoup de discussions, le groupe refusait [127] toujours de se prononcer sur le départ éventuel de Marthe et des enfants. Cette hésitation s'expliquait fort bien du fait qu'un tel départ aurait mis en péril l'orientation théorique de la commune (vers la prise en charge des enfants). Ce furent finalement Pauline et Frédéric qui s'en allèrent au courant de l'automne.

Ce départ ne régla évidemment rien. Pour des prétextes divers (pas le temps, pas le goût), ce n'était pas seulement la prise en charge des enfants que les autres membres du groupe laissaient à Marthe et à moi, mais la plupart des travaux domestiques (ménages, repas, etc.). Ce nouveau problème entraîna de nouvelles discussions qui se terminèrent pas la mise à la porte de Paul, qui manifestait la mauvaise volonté la plus évidente quant à sa participation aux travaux domestiques. Michel et Vincent, pour leur part, s'étaient résolus à une participation plus grande, et un nouveau membre, Jean, venait de se joindre au groupe. Il s'était depuis quelque temps noué entre lui et Marthe une relation d'amitié profonde, qui n'avait pas le caractère exclusif et retranché des relations de couple que la commune avait connu précédemment. De plus, Jean s'occupait volontiers des enfants, ce qui contribuait à créer une meilleure atmosphère qu'auparavant.

Pendant toute cette période, c'est-à-dire jusqu'en janvier 1975, j'ai été conduit à prendre Sylvain presque entièrement en charge, tandis que Marthe se consacrait principalement à Étienne. Ce partage s'est fait spontanément, sans aucune concertation préalable, et il ne faisait que suivre les affinités qui portent telle personne vers telle autre, sans que l'on puisse vraiment savoir quoi (la théorie des « atomes crochus », qui s'accrochent à la fois du fait du hasard et de structures particulièrement propices et compatibles)... Dans le domaine des rapports adultes-enfants, cela traduisait fidèlement l'idéologie des rapports humains que charriait alors la contre-culture : chacun fait ce qui lui plaît et va avec [128] qui il veut, au moment où cela convient, et chacun respecte les « trips » des autres.

Malheureusement, cette grande tolérance peut avoir des effets pervers : Sylvain ne s'accommodait pas facilement d'un groupe d'adultes dont la plupart des membres ne s'occupait presque jamais de lui. Sa

réaction a d'abord été d'agacer un peu tout le monde, de provoquer pour attirer l'attention et comme forcer les grands à jouer avec lui. Puis il a fini par s'apercevoir que ça ne servait à rien, et a renoncé à convaincre d'autres que moi de jouer avec lui.

Afin de pouvoir participer le plus possible aux activités de la commune, j'avais décidé, dès la fin de l'été, de réduire au strict minimum mon travail d'enseignement à l'université. Je rentrais dès quatre heures de l'après-midi, et je m'occupais de Sylvain jusqu'à l'heure du coucher : promenades, jeux de cartes et autres, lectures de bandes dessinées.

Le matin, Sylvain allait en maternelle ; l'après-midi, par contre, il se retrouvait à la commune seul avec Marthe, qui s'occupait beaucoup plus d'Étienne que de lui. Ainsi, quand je revenais, il m'attendait impatientement sur le pas de la porte ou à l'extérieur, et ne me laissait guère de répit jusqu'à la préparation du souper (à laquelle il participait volontiers).

Le souper était le moment de la journée où tous les membres de la commune se retrouvaient ensemble, et il y régnait une grande animation. Après avoir mangé, nous allions tous à la salle commune, où continuaient les conversations entamées au repas et où, la musique aidant, s'organisait presque chaque soir une période plus ou moins longue de danse collective (on mêlait le folklore sud-américain à Théodorakis, aux chansons de Donovan ou des Beatles, à la musique de John Mayall ou de Supertramp). Ce moment de la journée était le plus intense, et aussi celui où [129] les ami(e)s venaient nous visiter et souvent passer le reste de la soirée avec l'un ou l'autre des membres du groupe.

C'était également le moment de la journée préféré par Sylvain, qui adorait se mêler aux nouveaux venus et les solliciter pour toutes sortes de jeux, pour une danse « sur les épaules » ou « entre les deux » (danser soutenu par les bras entre deux adultes). Venait ensuite le moment de la préparation au coucher. Sylvain et moi prenions souvent un bain ensemble, puis nous allions dans ma chambre, où je lui lisais une bande dessinée. Ensuite il se couchait, et s'endormait pendant que j'écoutais de la musique en lisant. Sylvain couchait aussi souvent dans ma chambre que dans celle de Marthe, et je crois que, si tous les membres

du groupe s'étaient occupés de lui, il aurait couché dans toutes les chambres de la maison...

*

À la fin de cet automne 74, l'un des membres du groupe avait rencontré Claire, enseignante au primaire à l'école où allait Sylvain, et vivant en situation monoparentale (elle n'avait jamais été mariée) avec son fils de cinq ans, Marc. Claire était venue quelques fois à la commune, et ne semblait pas vraiment prête à se joindre à nous. Par contre, elle avait beaucoup de mal à trouver quelqu'un pour garder Marc, pendant les après-midi de la semaine, et se voyait la plupart du temps forcée de l'emmener avec elle dans sa classe (où les enfants étaient plus vieux que son fils). À la suite de conversations entre Claire, Marthe et moi, il fut convenu que Marc pourrait venir passer les après-midi avec Sylvain, à la commune.

Cette expérience fut plutôt malheureuse. Marc se cherchait manifestement un père - c'est-à-dire un homme qui s'occuperait de lui sur une base stable - et était prêt à [130] user de n'importe quel moyen pour arriver ses fins. Il était très beau, et très séducteur : je me suis laissé prendre à son jeu pendant quelque temps, ce qui a provoqué chez Sylvain des réactions de rage non-dissimulée. Il était tout le contraire de Marc : autant celui-ci était séducteur, mignon, rusé, autant Sylvain était direct et franc au point d'en être désagréable. Ces deux enfants étaient comme l'eau et le feu, et en venaient aux coups à la moindre occasion. Quand ils ne se prenaient pas aux cheveux, ils s'ignoraient mutuellement de la façon la plus complète.

Pour la première fois (et j'espère, la seule), je me retrouvais comme l'enjeu d'un conflit entre deux enfants, qui ne semblaient pas prêts, ni l'un ni l'autre, à faire la moindre concession. Sylvain, qui sentait bien que Marc voulait s'accaparer exclusivement de moi, n'était nullement disposé à risquer de me perdre, tandis que Marc n'avait au contraire manifestement rien à perdre en faisant tout pour prendre la place de Sylvain (au pire, il risquait simplement de se retrouver comme auparavant, dans une situation à laquelle il avait fini par s'habituer, c'est-à-dire seul avec sa mère).

De mon côté, après m'être laissé prendre au début par le jeu séducteur de Marc, je me suis vite efforcé de faire comprendre aux deux

enfants, par mon attitude, que je les aimais bien et également tous deux, quoique chacun pour des raisons différentes. Mais mon attitude ne changeait rien à leur rivalité, et la situation s'est lentement dégradée au point où, après quelques semaines, Claire a décidé que Marc ne viendrait plus à la commune.

La réaction de Sylvain à ce jeu de circonstances fut honnête : il ne triomphait pas, mais se montrait simplement rassuré de ce que plus personne ne menaçait notre relation. Il n'avait pas rejeté Marc par souci d'exclusivité envers moi, mais parce que Marc, en jouant ce jeu d'exclusivité, [131] compromettait les rapports entre lui et moi. Guillaume, pour lequel Sylvain savait que j'avais une grande affection, et qui ne cherchait en rien à m'approprier, n'avait pas suscité de rejet de la part de Sylvain.

Ce conflit m'a énormément appris sur la possibilité d'un amour qui dépasse le couple. On croit en général que le besoin d'avoir avec une seule autre personne une relation amoureuse (avec fidélité sexuelle ou pas) est dans la nature de l'être humain, et que ce besoin apparaît dès le plus jeune âge. Or, la situation que je viens de rapporter me semble indiquer que ce besoin est appris dès le plus jeune âge. Marthe, en effet, n'était pas une femme portée vers les amours exclusifs et la formation de couples stables, et Sylvain ne manifestait pas non plus cette tendance (s'il se tenait plus avec moi, c'est que les autres adultes, sa mère comprise, n'étaient pas intéressés à lui). Marc, par contre, qui avait tout déclenché en tentant de m'enfermer avec lui dans une relation typique du couple jaloux et exclusif, avait une mère dont le rêve le plus cher était de se trouver dans une telle situation. On ne peut évidemment tirer de loi générale d'exemples aussi limites, mais qu'ils suffisent pour mettre en doute le caractère naturel de l'amour borné au couple plus ou moins refermé sur lui-même, et jaloux de ses privilèges affectifs et/ou sexuels.

Pour qu'un amour à trois (ou à plus) soit viable, il est évident qu'aucun des membres du trio ne doit tenter d'empêcher la relation entre les deux autres. C'est cette règle que Guillaume avait respectée, et que Marc avait rejetée. C'est cela que, contrairement à moi, Sylvain avait compris dès le départ, et c'est de m'être laissé prendre au jeu séducteur de Marc qui m'a empêché de voir cela dès le début, et de comprendre la réaction agressive de Sylvain envers Marc.

La lucidité de Sylvain, dans cette affaire, était [132] d'autant plus remarquable que rien ne l'y avait préparé, bien au contraire. Il avait beaucoup souffert du fait que, dès la naissance d'Étienne, Marthe lui ait préféré ce dernier, et l'ait rejeté plus ou moins ouvertement : cela aurait pu le conduire à rechercher une illusoire sécurité dans une relation exclusive, dont il rejetterait quiconque tenterait de près ou de loin d'approcher. Or, cela n'a jamais été son attitude, ni à l'époque dont je parle, ni maintenant.

Si l'on veut un amour qui dépasse le couple et son cortège de jalousies, de tromperies, de chicanes et d'égoïsmes partagés, il faut s'en donner les moyens et cesser d'offrir aux enfants ce modèle « naturel » répugnant, et de les mettre dans une situation où leur exclusion des amours entre adultes les incitera, plus vieux, à reproduire la même exclusion et le même ghetto affectif.

*

Ma relation avec Marc ne s'est pas terminée lorsqu'il a cessé de venir à la commune. Même après avoir compris le jeu dans lequel il avait tenté de m'emberlificoter au départ, je n'en continuais pas moins d'éprouver beaucoup d'affection pour lui, ce qui était d'ailleurs réciproque.

Restait à trouver un nouveau prétexte qui nous permettrait de nous rencontrer (l'éternel problème, pour qui aime les enfants sans être parent ou fonctionnaire de l'enfance). Claire venait encore occasionnellement à la commune, mais n'amenait plus Marc avec elle. Je me retrouvais souvent avec elle lors de ces visites, et il a fini par se développer entre nous une liaison assez ambiguë. De mon côté, je me laissais entraîner dans une aventure avec l'espoir mi-conscient que cela me permettrait peut-être de revoir Marc. Quant à Claire, il est vite devenu évident qu'elle voulait que j'aille habiter avec elle. Pendant les quelques semaines [133] qui précédèrent le Noël de cette année, je me retrouvais de moins en moins à la commune, et de plus en plus chez elle. Marc était évidemment ravi, et je formais le projet d'emménager prochainement avec eux.

J'étais à cette époque dans une assez grande confusion intérieure. À la commune, les choses allaient au pire (c'était au plus fort des problèmes concernant les taches domestiques, après le départ de Pauline,

Frédéric et Paul, avant l'arrivée de Jean). Je savais que Marthe en avait assez et qu'elle projetait de partir, ce qui risquait de compromettre mes rapports avec Sylvain. Par contre, je sentais que ma seule chance de pouvoir continuer à voir Marc était d'accepter d'aller vivre avec Claire.

Ce qui m'empêcha de mettre ce projet à exécution ce fut, au cours de mes fréquents séjours chez Claire, l'attitude qu'elle prenait face aux rapports entre Marc et moi. Sous prétexte qu'elle avait le droit d'être en ma compagnie sans la présence constante de son fils, elle entraînait de plus en plus fréquemment en conflit avec lui et ne lui laissait que très peu de temps pour jouer ou se promener avec moi. Marc en souffrait évidemment, mais ne pouvait rien y faire. J'ai fini par éclater et par dire à Claire que, pour moi, il était plus important de jouer avec Marc que de parler ou de baiser avec elle. Et que, si j'avais pu faire un choix, c'est Marc et non elle que j'aurais préféré.

Je ne dis évidemment pas cela aussi brutalement que je viens de l'écrire, mais le sens de mes propos était clair. Je demandai à Claire de me permettre de voir Marc régulièrement, sans avoir à poursuivre une liaison avec elle. Sa réponse fut que je prenais elle et Marc à la fois, ou rien du tout. Ce fut rien du tout, car il était certain que, même en habitant avec Claire, mes rapports avec Marc seraient maintenus par elle au strict minimum.

Claire voulait en fait avoir en même temps Luc à elle [134] toute seule et Marc à elle toute seule. Pour réaliser un tel projet, il fallait que nous habitions tous trois ensemble, mais que les rapports entre son fils et moi n'aient jamais trop l'occasion de se développer au point de menacer les relations exclusives et possessives qu'elle souhaitait maintenir avec chacun d'entre nous pris séparément. Elle avait eu un enfant sans avoir de relation durable avec le père parce qu'elle ne voulait pas avoir à partager le petit avec qui que ce soit ; et elle cherchait à avoir un homme à la maison sans partager ce dernier avec son fils ni partager son fils avec lui. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce genre de réaction est assez courant, sous une forme ou sous une autre, chez les femmes en situation monoparentale.

Je suis donc revenu vivre régulièrement à la commune tout juste avant Noël, au moment où les choses s'améliorèrent : Jean s'installait, Michel et Vincent s'impliquaient plus dans la vie du groupe. L'échec de ma tentative pour maintenir mes relations avec Marc m'avait déprimé, mais j'étais pour l'instant rassuré quant à la possibilité de poursuivre mes rapports avec Sylvain.

Pour la commune, l'année 1975 semblait bien s'inaugurer. L'arrivée de Jean fut suivie quelques semaines plus tard par celle de Lise, une jeune fille d'une vingtaine d'années rencontrée par Michel, et avec laquelle lui et Vincent allaient former un trio pendant quelque temps. Et puis, peu après l'arrivée de Lise, ce fut celle de Claude et de son fils de cinq ans, Charles. Claude venait de se séparer de sa femme, mais avait pu s'entendre avec elle pour que leur fils partage son temps entre ses deux parents (ce qui était facilité par le fait que sa femme habitait dans le même quartier). Le petit Charles, à partir de ce moment, passa au moins trois [135] jours par semaine à la commune, avec son père.

De plus, Vincent, qui avait deux enfants, se mit à les recevoir plus régulièrement à partir du début de 75, ce qui, joint à l'arrivée de Claude et de Charles, créa une présence enfantine beaucoup plus sensible qu'auparavant. Les enfants de Vincent, Charles et Sylvain formaient un petit groupe où chacun s'entendait assez bien avec les autres, et où s'organisaient des jeux variés (tague, cachette...)

Malheureusement, ces circonstances en apparence si favorables ne produisirent pas de résultats bien intéressants dans la vie de la commune. Claude, Vincent, Lise et Michel aimaient bien la présence d'un groupe d'enfants, mais ne s'en occupaient presque pas, beaucoup trop absorbés dans leurs affaires amoureuses, leur travail et leurs études. L'essentiel des rapports avec les enfants, et de l'organisation domestique, retomba très rapidement sur Marthe, Jean et moi, ce qui était très lourd et fastidieux.

Au début du printemps, Marthe nous annonça qu'elle partirait vivre à la campagne dès le début de l'été, et quitterait donc le groupe (qui n'était pas prêt à se transplanter hors de la ville). La décision de Marthe arriva à la suite d'un avis du propriétaire de la maison, qui nous signifiait son désir de réoccuper les lieux. Nous devions ainsi prendre une décision quant à l'avenir de la commune. Michel, Vincent, Lise et moi étions prêts à continuer ensemble l'expérience communale, et

nous avons loué un grand appartement sur le boulevard Saint-Joseph, près du métro Laurier, où nous sommes emménages au début de l'été 75. Le petit Charles est retourné chez sa mère ; son père s'est loué un appartement près du carré Saint-Louis. Jean et Marthe, avec les deux enfants, ont pris un petit appartement dans le vieux Outremont, Marthe n'ayant pas pu concrétiser son projet d'aller vivre à la campagne.

[136]

La scission du groupe fut pénible : Marthe reprochait ouvertement à Vincent de se comporter comme un homme traditionnel (de vivre en couple avec Lise, de ne pas s'occuper des enfants et de la maison), Jean ne savait plus s'il voulait continuer à vivre en commune, mais ne voulait pas vivre en couple avec Marthe (ce qui était réciproque : leur cohabitation fut très brève, et fondée sur des contraintes économiques, ni l'un ni l'autre ne travaillant). Quant à moi, j'étais déprimé par le fait de voir très compromis l'avenir de mes rapports avec Sylvain. De plus, je me rendais bien compte que le projet communal de la cote Sainte-Catherine avait échoué sur trois points majeurs : incapacité d'arriver à une organisation domestique où certains ne profitent pas du travail des autres, incapacité de partager les soins aux enfants, impossibilité de trouver une tierce voie entre la vie de couple et les aventures à droite et à gauche (« libération sexuelle »).

Malgré tout cela, je voulais continuer encore l'expérience communale, pour une raison au moins : trouver un groupe où pourrait se développer de nouvelles relations avec les enfants (prise en charge collective, abolition des tabous sexuels, implication des hommes). Après une période d'incertitude, le fait que Marthe n'ait pas déménagé à la campagne m'a montré que je n'avais pas à m'inquiéter outre mesure quant à Sylvain ; et je savais que, le problème des trop grandes distances ne se posant pas, Marthe ne s'objecterait pas à ce que Sylvain et moi nous nous voyions, tout au contraire.

Mon espoir plus ou moins conscient était que le groupe du boulevard Saint-Joseph évolue suffisamment pour qu'il soit possible d'y adjoindre rot ou tard des enfants. Mais l'évolution du nouveau groupe fut très chaotique, pendant l'été 1975. Pour Vincent, la boucle se bouclait : venu à la nouvelle culture, après la séparation d'avec sa femme, cherchant la « libération sexuelle » dans les thérapies nouvelles [137] (gestalt et bio-énergie en particulier) et les aventures permises par la

vie en groupe, il y avait trouvé finalement une nouvelle femme avec qui il menait une vie de couple de plus en plus conventionnelle. Lise et lui partirent donc vivre ensemble à la fin de cet été.

Quant à Michel, qui avait passé la plus grande partie de l'année précédente dans une relation de couple extérieure à la commune, il manifestait un renouveau d'intérêt pour la vie de groupe et pour l'implication de l'homme dans la relation à l'enfant. Le départ de Lise et Vincent s'avérant inévitable, nous avons beaucoup discuté, Michel et moi, nous demandant s'il valait la peine de former un nouveau groupe. Le résultat de nos discussions nous conduisit à deux conclusions principales.

D'une part, il nous sautait alors aux yeux que les relations affectives et sexuelles entre les sexes devenaient de plus en plus problématiques, et que la vie de couple était incompatible avec la vie communale. Dans cette perspective, il nous parut inutile de tenter de former un groupe comportant femmes et enfants, où se seraient inévitablement posés les problèmes habituels : hommes ne s'occupant pas des enfants et peu des travaux domestiques, formation de couples à la suite d'une période plus ou moins longues de « liberté sexuelle » (c'est-à-dire de baisouillages à gauche et à droite). Mieux valait, selon notre perspective d'alors, tenter de former un groupe composé exclusivement d'hommes, où chacun apprendrait à assumer collectivement les tâches domestiques et, dans la mesure du possible, s'impliquerait avec des enfants.

En second lieu, il nous semblait que, pour arriver à former un groupe où ne se reproduiraient pas les rôles socio-sexuels traditionnels, il fallait des méthodes de déprogrammation plus puissantes que les thérapies nouvelles - la libération sexuelle n'étant pas une panacée - et [138] moins artificielles que les drogues psychédéliques. Il nous paraissait ainsi essentiel que le groupe que nous songions à former s'intéresse théoriquement et pratiquement aux diverses écoles de développement spirituel, allant du bouddhisme à Castaneda, en passant par l'alchimie, le Tarot et les pouvoirs psychiques, mais sans pour autant tomber dans une idéologie mystique quelconque.

C'est sur cette base que trois personnes se sont jointes à nous, à la fin de l'été : Raymond, qui avait été impliqué dans le groupe de la côte Sainte-Catherine, mais qui avait passé l'année précédente dans une

relation de couple ; René, qui était un ami de Renée, Claude et François (voir l'histoire de Guillaume et celle d'Éric) ; et Louis, qui avait visité régulièrement, dans les derniers mois, le groupe de la rue Sainte-Catherine. Tous, à l'exception de Louis, avait une expérience de la vie en groupe.

La première année du groupe du boulevard Saint-Joseph s'est passée sans que se posent les habituels problèmes concernant la formation de couples exclusifs et le partage des tâches domestiques. J'avais continué à voir Marthe et Sylvain assez régulièrement, mais ce ne fut qu'à la fin de l'été 1976 que les circonstances permirent à Sylvain de venir habiter sur Saint-Joseph.

Pendant cet été, Marthe s'était beaucoup promenée à la campagne et avait finalement trouvé l'occasion d'y habiter, avec une autre femme et son enfant. Sylvain, pour sa part, ne souhaitait pas quitter l'école Querbes, dans le vieux Outremont, où il s'était fait des amis : il suggéra à sa mère de venir habiter avec moi sur Saint-Joseph, ce que Marthe accepta sans difficulté. Sylvain s'installa donc avec nous dès la fin de l'été.

Il fut accepté d'emblée par le groupe, qui consentit à lui céder, pour en faire sa chambre, la moitié du salon double [139] qui, avec le sous-sol, nous servait de salle commune. Il semblait naturel que la pièce qui nous servait pour danser, pour méditer et pour écouter de la musique soit aussi la salle de jeu de Sylvain.

À ce moment-là, je croyais que la plupart des membres du groupe seraient prêts à s'impliquer avec lui. Chacun, en effet, à l'exception de René, s'était occupé ou s'occupait d'enfants de femmes de sa connaissance, et le groupe avait ainsi une certaine expérience dans ce domaine, qu'il s'agissait de mettre en commun.

J'ai donc été très surpris de constater que chacun considérait Sylvain comme s'il avait été mon enfant, et se comportait en conséquence : jouant à l'occasion, mais me laissant l'essentiel des soins : démarches à l'école, contacts avec son père. Certains soirs ou après-midi, j'ai même dû recourir à des gens extérieurs à la commune pour garder Sylvain... C'était évidemment moi qui devais veiller à ce qu'il prépare son lunch du midi pour l'école, qu'il se baigne quelques fois, qu'il lave son linge, etc. Toutes les responsabilités « parentales » me retombaient dessus plus encore que sur Sainte-Catherine (où Marthe et Jean y pre-

naient une part essentielle). Sans compter que l'on ne jouait avec Sylvain qu'à l'occasion, pour s'amuser ou parce qu'il insistait trop, et que le meilleur moyen d'avoir la paix était de lui accorder un peu de son temps, et le moins possible. La plus grande partie du temps de jeu, c'était encore moi qu'elle concernait.

Cette situation a duré quelques mois, ou j'ai pleinement compris à quel point est aberrante la norme générale, ou c'est un seul adulte (la mère) qui, à la maison, s'occupe d'un ou (pire) de plusieurs enfants. J'étais dans une impasse : je ne pouvais pas passer tout mon temps libre à jouer avec Sylvain sans sacrifier une part essentielle de ma vie (musique, méditation, lecture, etc.) par contre, je savais que [140] Sylvain avait besoin, comme tout enfant, qu'on s'occupe beaucoup de lui, et il m'était impossible de recourir aux subterfuges parentaux (« joue avec les enfants de ton âge »), auxquels je n'ai jamais cru.

De plus, je n'étais pas intéressé à vivre dans un groupe qui ne s'impliquait pas vraiment face aux enfants. J'ai donc fait une ultime tentative pour pousser les autres à s'occuper de Sylvain. Je suis parti vivre ailleurs pour une période indéterminée à l'avance, laissant le groupe décider de lui-même s'il continuerait à garder Sylvain, et prévenant sa mère de la situation. Lorsque j'ai appris que Sylvain était reparti vivre avec Marthe à la campagne, j'ai décidé de ne plus vivre sur Saint-Joseph, mettant un terme à trois ans d'expérience de vie communale.

Le choix que j'ai eu à faire à ce moment m'a été extrêmement pénible. J'ai dû décider quel type de relation je voulais avec les enfants, et supporter les conséquences de mon choix. Si j'avais voulu avoir un fils, ou un petit amant à moi tout seul, il m'aurait été facile de partir vivre à deux avec Sylvain, sans objection de la part de Marthe. Mais cela m'aurait placé en porte-à-faux par rapport à tout ce que j'avais vécu auparavant, et par rapport à mes aspirations profondes concernant un nouveau type de relations entre l'adulte et l'enfant. Je serais devenu comme le père adoptif de Sylvain, dans une situation reconstituant la famille (monoparentale). Seul, je savais ne pas être plus capable qu'un autre d'offrir à cet enfant un milieu de vie intéressant, et il me semblait meilleur pour lui et pour moi qu'il aille vivre avec Marthe, où il se retrouverait face à deux femmes et à deux autres enfants.

Ceci est du moins le raisonnement que je me tenais à l'époque. Je m'aperçois aujourd'hui que mon tort a été de prendre une décision uni-

latérale, sans consulter Sylvain, car je sentais fort bien que, s'il avait eu le choix, il aurait préféré [141] vivre avec moi que de retourner chez sa mère. Si j'avais été moins fatigué nerveusement et troublé affectivement, j'aurais sans doute continué à vivre avec lui sur Saint-Joseph, au moins jusqu'à la fin de l'année scolaire, quitte à réexaminer la situation en prenant un répit pendant l'été.

Sans vouloir me chercher de fausses excuses, je dois mentionner toutefois que Sylvain a toujours été un enfant extrêmement exigeant, qui n'acceptait pas facilement qu'on ne joue pas avec lui, et qui pouvait devenir très exaspérant devant un tel refus. Ce trait de son caractère, joint à mon insatisfaction face à la non-implication des autres membres du groupe et à ma fatigue, explique sans doute en partie pourquoi j'en ai eu ras le bol et ne l'ai pas consulté.

De plus, j'étais au moins conséquent avec mon sentiment général de refus du rapport parental d'appropriation de l'enfant : il n'est pas plus juste de voir un adulte décider qu'un autre adulte n'aura pas de contact avec un enfant que d'accepter qu'un enfant soit imposé à un adulte dans une situation où ce dernier ne peut pas s'en occuper de façon satisfaisante. Le droit familial donne aux parents des droits sur les enfants, mais il leur impose également de s'occuper de ces derniers, et c'est tout ce système que je rejette.

*

De l'hiver 1977 au printemps 1978, je n'ai vu Sylvain qu'épisodiquement, lorsque Marthe venait à Montréal avec lui. Les rapports entre elle et son fils ne s'amélioraient pas, bien au contraire. La femme avec laquelle elle vivait s'intéressait beaucoup moins qu'elle aux enfants, et lui laissait une grande partie des soins à leur fournir, ce qui n'était pas pour améliorer les choses. Pendant l'hiver 1978, [142] devant la détérioration de la situation (sa compagne était en amour et ne s'occupait presque plus des petits), Marthe commença à songer à un retour à Montréal et à une reprise de l'expérience communale.

À partir des dernières semaines de l'hiver, un nouveau projet d'expérience communale a donc commencé à se discuter, entre Louis (du groupe de Saint-Joseph), Jean (de la commune de la cote Sainte-Catherine), Marthe et moi. Assez rapidement, nous avons décidé de tenter l'entreprise une nouvelle fois, et nous avons commencé à cher-

cher un logement dans le vieux Outremont (ou Louis et moi habitions déjà).

Il n'a pas fallu bien longtemps pour que Sylvain, qui assistait et participait à nos discussions (il avait alors neuf ans), ne profite de la situation pour essayer de revenir au plus tôt à Montréal. Sa mère n'était pas aussi pressée que lui et, dès le début du printemps 1978, il est venu habiter chez moi, en attendant que le groupe trouve un appartement, et que Marthe et le petit Étienne reviennent à Montréal.

À ce moment, j'étais prêt à tenter l'expérience d'une vie à deux avec un enfant. J'avais eu plus d'un an pour me rendre compte que, contrairement à mes craintes passées, Sylvain et moi pouvions vivre ensemble sans reconstituer une situation familiale. Sylvain était un enfant de communes, pour qui la situation familiale habituelle ne voulait pas dire grand chose ; et, pour ma part, je n'avais aucune expérience adulte de ce genre de situation. Il était donc extrêmement improbable que, même en vivant à deux, nous soyions poussés à reconstituer un modèle de vie qui ne nous était guère familier, et qui de toutes façons nous emmerdait.

Plus encore, je pressentais alors avec justesse que le fait de se retrouver l'un et l'autre pour quelques mois, dans un contexte de vie à deux, nous permettrait de développer un mode de relation nouveau, et que Sylvain était prêt autant [143] que moi à vivre une expérience de ce genre.

Ma confiance était pleinement justifiée. Pendant plus de trois mois, nous avons partagé quotidiennement notre vie dans une harmonie à peu près parfaite, et sans jamais tomber dans les vieux schèmes de la relation homme-enfant (père/fils, ou pédéraste/petit-amant). Sylvain était retourné à l'école Querbes, et nous nous retrouvions chaque jour vers les cinq heures de l'après-midi. Lorsque cela s'avérait nécessaire, nous faisons les courses ensemble, et toujours nous préparons tous deux le repas. Après le souper, nous jouions à divers jeux (aux cartes, par exemple), faisons une promenade à pied ou en bicyclette. Puis Sylvain regardait la télévision ou lisait des bandes dessinées avant de se coucher, tandis que je lisais de mon côté, ou écoutait de la musique. Lorsque je recevais des ami(e)s à la maison, Sylvain participait volontiers à nos conversations, aux danses, ou s'occupait de faire jouer de la

musique (il avait acquis très vite une bonne connaissance de la musique rock, et faisait un disque-jockey plutôt rigolo).

En fin de semaine, nous faisons régulièrement des sorties, chez des copains, au cinéma, au restaurant. Mais je ne me suis jamais senti envahi ou ennuyé. Les ajustements se faisaient sans problème : il avait ses propres activités, seul ou avec des amis, tout comme moi. Sans que cela ne soit jamais discuté, il y avait des moments de la journée où nous étions ensemble, et d'autres où nous vaquions chacun de notre côté à nos propres affaires. Ce genre d'autonomie et d'ajustements spontanés et intuitifs, indispensables à la vie de commune, et à peu près impossible pour la plupart des adultes qui ont tenté l'expérience communale, il les manifestait avec le plus grand naturel. Il y a un âge ou l'enfance atteint comme à sa perfection, lumière dans la lumière, et il était alors à ce temps béni. J'étais uniquement le témoin et le complice, celui qui à chaque fois assure « tu es aujourd'hui dans la vérité, n'oublie pas plus tard ce temps où [144] tu savais sans savoir que tu savais ».

L'ironie de la situation, c'est que, tandis que je valorisais l'enfance, Sylvain valorisait les adultes. Pour lui la compagnie des grands était infiniment plus intéressante que celle des enfants de son âge. J'avais beau lui dire que les grands qu'il aimait n'étaient que des enfants déguisés, il n'arrivait pas à imaginer la supériorité de l'enfance sur l'âge adulte. La seule façon de nous entendre, c'était que je lui explique que les enfants savaient aimer contrairement à la plupart des grands, qui l'oubliaient très vite, et que lui ne devait jamais oublier, même s'il devait grandir.

Un jour, Sylvain m'interrompt dans une conversation avec un ami, pour me dire, en insistant beaucoup : « tu sais, en vrai, on n'est pas nous, on est une voix qui parle dans nous ». Il essayait d'expliquer, mais n'avait manifestement pas plus que moi, ou que l'ami avec lequel je discutais alors de phénomènes psychiques, les moyens de préciser son intuition. Pendant la nuit qui suivit, je me suis soudainement retrouvé hors du sommeil, dans un état qui n'avait rien à voir avec le rêve, mais qui représentait un éveil plus grand encore que celui qu'on peut connaître aux instants diurnes de plus grande conscience. Dans cet état, je me suis déplacé vers l'endroit où dormait Sylvain, et j'ai touché de la main son corps endormi. Alors, un second corps s'est dé-

gagé de celui-ci, tout en lumière, et s'est comme réuni au mien, dont la nature m'est alors apparue comme étant identique.

Le lendemain, j'ai parlé à Sylvain de cet événement et tout de suite il m'a dit qu'il se souvenait que j'étais venu le voir pendant la nuit, et que je lui avais caressé les cheveux. Pour lui, ce phénomène manifestement relié à ce que l'on appelle les « sorties astrales », et auquel la plupart des gens sérieux ne croient pas, n'avait rien de surprenant.

Ainsi, comme cela m'était déjà arrivé avec Guillaume [145] et avec Éric, le développement d'un amour lié à un nouveau type de rapport entre l'adulte et l'enfant s'accompagnait de communication psychique entre l'enfant et moi. Et c'était moi, et non l'enfant, qui, comme les fois précédentes, avait du mal à assimiler l'événement à cause de son caractère incompatible avec la rationalité dominante.

*

Au début de l'été, Louis et moi avons trouvé un logement pour le groupe. Marthe était revenue à Montréal avec Étienne, et tous deux habitaient chez Louis en attendant que nous emménagions. Dès le retour de Marthe, il s'est avéré absolument évident que la séparation de quelques mois entre elle et Sylvain n'avait pas permis d'amélioration dans leurs rapports mutuels. Marthe, dès qu'elle était en présence de Sylvain, s'impatiait et se fâchait contre lui sans raison apparente, et lui imposait toutes sortes de brimades absurdes. Sylvain, pour sa part, lui opposait une attitude qui oscillait entre la conciliation et l'indifférence. Il ne faisait rien pour la provoquer mais ne se souciait pas beaucoup d'elle non plus.

Constatant une fois de plus l'impasse, j'ai prévenu le groupe que je n'étais pas prêt à participer à un projet de commune où un adulte, pour des raisons plus ou moins obscures, brimait un enfant sans aucune justification. Mon attitude a évidemment provoqué beaucoup de discussions dans le groupe. Marthe se montrait intraitable, mais Louis et Jean étaient quand même prêts à tenter l'expérience malgré tout, contrairement à moi.

Au début de juillet, Marthe, Louis, Jean, Étienne et Sylvain ont donc emménagé ensemble. Comme je le prévoyais, Marthe a pris face aux enfants une attitude de rejet [146] de plus en plus marquée. Elle

pouvait de moins en moins supporter leur présence, même celle d'Étienne (qu'elle a pourtant toujours adoré). Pendant l'été, elle les forçait à aller aux loisirs organisés toute la journée, dans le cadre du quartier : et, le soir, elle passait son temps à leur dire de lui ficher la paix. Finalement, vers la fin de l'été, elle a décidé de confier la garde des enfants à leur père, ce qui a plus ou moins provoqué la dissolution du groupe.

L'attitude de Marthe, durant cette période, me semble encore assez difficile à comprendre. Elle était entourée de trois hommes qui étaient manifestement prêts, dans la pratique, à s'occuper des enfants pour tous les détails de la vie quotidienne. De plus, Étienne et Sylvain n'étaient nullement accrochés à elle, et elle n'avait qu'à les laisser tranquilles pour être pratiquement dégagée de toutes tâches concernant les enfants, pendant aussi longtemps qu'elle l'aurait voulu. Loin de profiter d'une telle situation, elle a provoqué une situation intolérable, qui ne pouvait qu'entraîner la dissolution du groupe. Plutôt que de laisser ce dernier prendre en charge ses enfants, et s'offrir un répit bien mérité, elle a préféré renvoyer Étienne et Sylvain chez leur père, dans un contexte extrêmement traditionnel et familial.

Peut-être croyait-elle que Louis, Jean et moi ne pourrions nous occuper de Sylvain et Étienne de façon durable. Peut-être aurait-elle agi différemment si elle n'avait pas été depuis plusieurs années déçue, et avec raison, par l'irresponsabilité des communes face aux enfants. Peut-être a-t-elle craqué et est-elle retombée sous l'emprise de l'idéologie dominante (l'enfant ne se conçoit pas hors de la famille), pour un temps. Tous ses facteurs ont probablement joué.

[147]

Depuis que Sylvain habite avec son père (et la nouvelle femme de celui-ci), nous avons assez de difficulté à nous rencontrer : il habite loin et, de plus, son père fait tout pour briser tous les contacts qu'il a eu lors de sa vie avec Marthe. Malgré cela, nous réussissons à nous voir, grâce à divers stratagèmes, et c'est à chaque fois la même harmonie et le même amour tranquille que lorsque nous habitons ensemble tous deux. Ce que nous avons atteint lors de notre vie commune ne peut être défait. Je rêve parfois de pouvoir reprendre avec lui, dans quelques années, une expérience communale, mais même l'avortement de ce rêve ne changerait rien à ma conviction qu'il est possible qu'un

groupe d'adultes et d'enfants vive durablement le « nouvel amour » dont parlait jadis Rimbaud. Grâce aux monstres qui nous gouvernent et à notre lâcheté, la vraie vie est toujours ailleurs et nous ne sommes pas au monde. Mais aujourd'hui, par Sylvain, Éric, Guillaume et quelques autres, je sais qu'il y a un monde béni et une vie véritable. Cette présence d'enfance au plus profond du cœur est maintenant pour moi comme le sens des dernières paroles du Christ : ne craignez rien, je serai avec vous chaque jour, jusqu'à la fin des temps. Peut-être que, comme tous mes compagnes et compagnons du mouvement de la nouvelle culture, j'ai cédé aux illusions du « love trip », au millénarisme de Woodstock. Peut-être avons-nous tort de croire à la réalisation du royaume sur cette terre. Mais maintenant, si ce n'est au juste en quel ailleurs, nous savons que ce Royaume existe. Le retrait des flots de la Mer Rouge symbolise-t-il la fin de la vie, ou l'exploration de la galaxie, je ne saurais dire. Ce que je sais, toutefois, c'est que toute enfance parle de cet ailleurs, et qu'il tient à chacun de s'y ouvrir. L'enfance est comme la musique, le langage des univers. Toutes deux sont les figures du mariage du plus grand amour et de la plus grande science.

[148]

[149]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

TROISIÈME PARTIE

Symbolique de l'enfance

[Retour à la table des matières](#)

[150]

[151]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Troisième partie. Symbolique de l'enfance

*Que nous ne formions qu'un seul :
Que chacun prenne soin de chacun comme
de lui-même, puisqu'il n'y a pas de différen-
ce.*

[...]

*Qu'à nouveau soit promulguée la loi
d'Amour.*

Paul Chamberland, 1980, p. 63.

*Et en rêve nous sommes enfants Nous en-
fantons une autre vie.*

Raoul Duguay, 1979, *L'invisible enfant*.

[Retour à la table des matières](#)

Je viens de consacrer un grand nombre de pages à la narration d'expériences personnelles, dans le domaine des nouveaux rapports homme/enfant. Éric, Guillaume, Marc et Sylvain ne représentent que la moitié des enfants avec lesquels j'ai entretenu des relations approfondies, mais ce sont des cas typiques à partir desquels je crois pouvoir maintenant faire quelques réflexions : sur les principaux traits d'une nouvelle relation possible de l'homme, et de l'adulte en général, avec l'enfance ; sur le contexte social plus [152] vaste où cette relation peut se développer le plus aisément ; et sur la symbolique générale de l'enfance nouvelle.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Troisième partie. Symbolique de l'enfance

Le rôle des femmes

[Retour à la table des matières](#)

L'homme qui parvient suffisamment à échapper à son rôle socio-sexuel traditionnel pour aspirer à entrer en rapport avec les enfants sur une base non-parentale et non-experte (éducateur, médecin, ou autres), c'est-à-dire hors de tout contexte d'appropriation., de droits et de devoirs, rencontre comme premier obstacle l'attitude des femmes. Jusqu'à maintenant, les plus « libérées » d'entre elles ont changé pas mal de choses au niveau de leur rôle sexuel et affectif et de leur participation au travail social, mais très peu à ce qui, dans leur rôle traditionnel, concerne les enfants. Dans ce domaine, elles jouent encore le rôle d'appropriation, justifié par les soins et les surveillances, que la société dominante attend d'elles. Ce rôle est si incrusté qu'il tend à se maintenir même avec la disparition du couple stable caractérisant la famille nucléaire traditionnelle. Les femmes en situation monoparentale, dont le nombre croît sans cesse, ne semblent en effet pas plus disposées que les femmes mariées à abandonner une part bien importante du contrôle que la société leur accorde sur les relations sociales de leurs enfants, et sur les principaux domaines de leur vie. Lorsque cela arrive, c'est pour transférer une part de ces droits et responsabilités dans les mains des experts et des institutions para-étatiques (comme les garderies). Dans la société traditionnelle, la participation masculine aux rapports adultes/enfants était déjà réduite au sein de la famille. Mais la dissolution progressive de cette dernière au profit des couples épisodiques et des « monoparentales » pousse encore ce processus plus loin. Sans compter que la présence féminine est prépondérante de façon de plus en plus écrasante au sein de toutes les institutions de contrôle de l'enfance (écoles et garderies, psychologues et pédiatres).

Dans l'actuel conflit [153] entre les sexes, il semble bien que la première manche soit largement gagnée par les femmes, qui accèdent de plus en plus au rôle traditionnel masculin (travaux divers), tout en renforçant leur position dans un aspect central de leur propre rôle traditionnel (soins aux enfants).

Il serait bien naïf de croire que cette situation est uniquement provoquée par l'attitude féminine. Très peu d'hommes veulent prendre part au rapport avec l'enfance, et l'inexpérience masculine dans ce domaine peut expliquer en partie pourquoi les femmes sont réticentes à laisser les hommes s'occuper des enfants sur le même pied qu'elles-mêmes. Tout comme il a fallu que les femmes fassent la preuve de leurs capacités à les exercer de façon satisfaisante pour accéder à des travaux auparavant réservés aux hommes, il faudra sans doute que les hommes fassent la preuve de leur capacité de prendre soin des enfants avant de s'attendre à une ouverture réelle des femmes quant à leur insertion dans ce domaine.

Pour l'instant toutefois, il semble bien que la preuve ne sera pas facile à administrer. Mes expériences personnelles m'ont en effet bien montré que l'on se heurte ici à des attitudes irrationnelles au point d'en devenir parfois incompréhensibles, ou à des impasses dues au fait que même la femme la plus consciente ne peut aller sans grands risques contre le droit familial dominant (qui lui impose des devoirs qu'elle ne peut rejeter sans risquer la perte de la garde).

Dans le domaine des attitudes, les cas les plus patents concernent l'appropriation affective de l'enfant par la mère, qui ne peut tolérer que son petit préfère un autre adulte à elle-même. Ce type de mère est prêt à tout pour empêcher de tels attachements, et interrompt volontiers la relation entre un adulte et un enfant, avec derrière elle toute la force latente de l'appareil juridique. Elle croit tellement à la nature dualiste et exclusive de l'amour que le fait que son [154] enfant aime une autre personne qu'elle signifie qu'il ne l'aime plus (malgré le fait évident que les enfants, eux, savent partager l'amour). Elle fait alors ce qui est la plupart du temps impossible dans une relation de couple entre adultes : elle exclut le tiers et impose son amour à l'enfant. C'est le triomphe de la jalousie, de l'appropriation d'une personne par une autre plus forte. Dans le récit qui précède, le cas de la mère d'Éric et celui de la mère de Marc entrent tous deux dans cette catégorie.

Dans les cas où la femme n'a pas une attitude jalouse et possessive par rapport à ses petits, les choses ne sont pas pour autant sans problèmes. La première difficulté, mais non la plus grande, vient du fait que ces femmes, naturellement portées vers la prise en charge collective des enfants et les expériences communales, ont été avec raison fortement déçues par l'irresponsabilité générale des hommes dans ce domaine, et qu'elles sont maintenant sur la défensive et plutôt méfiantes, ce que nul ne songerait à leur reprocher. Dans certaines communes, des enfants, laissés à la garde d'hommes qui n'adhéraient que du bout des lèvres au projet de prise en charge collective, ont parfois eu des accidents très graves. Ces choses-là s'oublient difficilement, et représentent un sinistre monument élevé par le sexe mâle à sa propre bêtise.

Mais, et c'est là le plus important, les femmes non-possessives par rapport à leurs propres enfants sont celles qui vont le plus loin, malgré les apparences, dans la remise en question de leur rôle socio-sexuel conventionnel, et qui éprouvent le plus la lourdeur de la tâche qui consiste à attribuer à une femme seule l'essentiel des droits et responsabilités face à un ou plusieurs enfants. Avec raison, elles ne veulent pas sacrifier leur vie à cette tâche, et doivent trouver des solutions pratiques et quotidiennes pour éviter d'être ensevelies sous les activités de soins et de surveillance.

[155]

Si leur enfant s'attache à un autre adulte et qu'elles veulent, pour une raison ou pour une autre, vivre en un autre lieu que cet adulte (éloigné au point où la distance devient véritablement une limite au déplacement régulier de l'enfant ou des adultes concernés), on aboutit alors facilement à une impasse. La mère se trouve ainsi dans une situation où elle devrait se priver de tout contact avec l'enfant pour ne pas briser les rapports de ce dernier avec l'autre adulte. Et, si elle est prête à cela pour un certain temps, il n'est pas sûr que le père légal de cet enfant n'utilise pas la situation pour la priver définitivement de la garde en invoquant l'irresponsabilité parentale ou quelque autre sottise du même cru. Ce type de conflit oppose la femme libérée de son rôle traditionnel face aux enfants au système familial et à son appareil juridique. C'est la pression de ce dernier qui impose tacitement à la mère de choisir entre tous les droits et responsabilités face à son enfant et la perte de cet enfant au profit d'un autre (père, famille d'accueil, etc.), et

non la jalousie, qui vient ici rompre la relation entre l'enfant et l'adulte non-parent. Ce que j'ai vécu avec la mère de Guillaume et avec celle de Sylvain relève de cette problématique.

*

Devant de telles impasses, la plupart des hommes qui sont poussés à s'occuper d'enfants empruntent certaines solutions qui, à mon avis, ne sont que des pis-aller, et ne sont pas viables à bien long terme : se soumettre à tous les caprices de la femme avec laquelle ils vivent parce qu'elle est la mère, et que c'est à cette condition qu'ils peuvent accéder à leurs propres enfants ; dans les cas de séparation, se regrouper et faire des pressions pour que la pratique du droit familial n'accorde plus systématiquement la garde des enfants à [156] l'ex-épouse ; se faire pédéraste ; accéder aux enfants par l'intermédiaire d'une fonction pédagogique (devenir professeur ou moniteur) ; adopter un enfant, ce qui suppose de faire des pressions pour que la pratique des services sociaux évolue de manière à rendre cela possible.

Je reviendrai plus tard sur la question de la pédérastie comme modalité spécifique de rapport avec l'enfance, sur sa valeur et aussi sur ses limites. Pour l'instant, quelques remarques seulement sur ce qui risque, dans un proche avenir, d'apparaître comme la panacée pour les hommes qui veulent s'occuper d'enfants sans devoir subir de diktats féminins ou jouer les pédagogues : je veux parler de l'accès des hommes à l'adoption, dans le cas des célibataires (homosexuels ou pas, pédérastes ou non) ; et d'une modification de la jurisprudence, qui cesserait d'accorder prioritairement la garde des enfants à la femme lors des séparations et divorces. Ce genre de changement permettrait à l'homme de former, tout comme la femme, des familles monoparentales. Ce qu'il ne modifierait pas nécessairement du même coup, toutefois, c'est le rapport familial entre l'adulte et l'enfant. Les droits et devoirs parentaux sur l'enfance sont une forme de droit sur les personnes, qui n'est pas sans avoir certaines affinités avec l'esclavage (pas en ce qui concerne le droit de vie ou de mort, ou l'exploitation du travail, bien sur, mais en ce qui concerne l'intervention dans tous les autres domaines de la vie de la personne concernée). L'adoption permet à un homme de jouir de ce statut légal et d'en exercer les prérogatives, tandis que la modification de la jurisprudence concernant la garde parta-

ge la propriété entre les parents biologiques au lieu de la réserver à un sexe seulement. Mais il s'agit toujours de droits et de responsabilités liant un seul adulte à un ou plusieurs enfants, lui permettant de contrôler une grande part de la vie de celui ou de ceux-ci, dans un champ strictement défini par tout un encadrement para-étatique (écoles, garderies, experts [157] en tous genres). Ce qui conduit à la ségrégation de l'enfance dans un cocon plus ou moins doré ou sinistre selon les classes sociales.

J'ai assez discuté précédemment de cette question pour ne pas avoir à redire pourquoi je ne considérerais pas comme un progrès que l'homme partage avec la femme un rôle de police de l'enfance. L'homme n'a pas plus avantage à devenir un « monoparental » que la femme n'en a à devenir général, président-général, bourreau, flic... Dans notre société, ce ne sont pas les êtres qui exercent les rôles socio-sexuels dominants qui sont répugnants, c'est ce système de rôles lui-même.

Ce qu'il faudrait, ce n'est pas l'accès des femmes à l'armée, et à solde égal, mais l'abolition de l'armée ; non pas l'accès des hommes à l'égalité dans la fonction parentale ou pédagogique comme police de l'enfance, mais la fin de la police de l'enfance.

Dans la seconde partie des années 60 et au début des années 70, l'expérience de la vie communale fut comme la promesse d'une possibilité de désappropriation, aussi bien au niveau du couple homme/femme que du rapport parent/enfant. Mais il faut bien aujourd'hui constater l'échec temporaire du mouvement communautaire, sur ces deux points. Bien des communes n'ont en fait servi que de baisodromes, d'agences matrimoniales ou de centres de thérapies pour couples en difficulté, et les « *marriage encounters* » en ont maintenant triomphalement pris la relève (ce n'est sans doute pas un hasard que Jerry Rubin, l'un des pontifes du mouvement contre-culturel, soit devenu plus tard conseiller matrimonial) ⁵⁸.

Quant à la tentative de prise en charge collective des enfants, elle n'a la plupart du temps été qu'un beau discours auquel plusieurs femmes se sont d'abord laissées prendre, pour en sortir plus tard désabu-

⁵⁸ En ce qui concerne la contre-culture et les communes, on trouvera les principales références dans Racine (1977a, 1977b, 1981); Moukhtar et Racine (1980). Voir aussi Roszak (1979) et Ferguson (1980).

sées et méfiantes face à [158] l'irresponsabilité chronique de la majorité des hommes, *freaks* ou pas, en ce domaine. Dans bien des communes, les hommes croyaient souvent avoir fait un pas considérable vers la prise en charge des enfants lorsqu'ils avaient changé une couche ou joué pendant une petite heure, et bien des femmes se sont crues non-possessives parce qu'elles s'accommodaient bien du fait que « plusieurs pères » se livrent à de telles niaiseries ⁵⁹.

Non, le chemin vers un authentique rapport à l'enfance ne pouvait pas être aussi facile, et toutes les impasses que rencontre l'homme qui veut entrer aujourd'hui dans un rapport non-pédagogique et non-parental à l'enfance ont sans doute, malgré les apparences plutôt décourageantes, un rôle positif à jouer dans l'établissement progressif de ce rapport. Car toutes les difficultés qui jalonnent le chemin vers un nouveau rapport à l'enfance - difficultés de maintenir une relation avec un petit sur lequel la société dominante ne donne aucun droit parental ou pédagogique - peuvent donner une merveilleuse leçon de non-appropriation à qui sait la prendre. Il est évidemment très douloureux d'être séparé d'un enfant qu'on aime par l'arbitraire parental ou juridique, ou de toujours se sentir dans l'imminence d'une telle séparation, mais cela aide considérablement à supprimer toute intervention des droits et devoirs dans la relation, à la vivre quotidiennement, sans souci d'appropriation mutuelle ni jalousie, à vivre ce qui passe sans espoir d'un prolongement et d'une illusoire sécurité. L'amour est incompatible avec la possession, l'exclusivité, les droits et les devoirs ; en ce sens, il ne peut y avoir d'amour dans un rapport parental ou pédagogique à l'enfance, mais seulement des attachements et des égoïsmes partagés, que l'on prend pour de l'amour, reflets déformés d'un miroir usé.

Bien entendu, une telle leçon de désappropriation [159] pourrait être prise de façon moins pénible, dans un autre contexte. Mais les choses sont ce qu'elles sont, et il ne faut pas se surprendre que certains hommes préfèrent renoncer, ou lutter pour un droit sur l'enfance à l'égal des femmes (adoption, garde), plutôt que d'affronter longtemps le cortège des séparations et des douleurs qui en résultent.

⁵⁹ En ce qui concerne les communes et le rapport à l'enfance, cf. *Kommuned 2* (1972); Rothchild et Berns-Wolf (1976); Berger (1981).

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Troisième partie. Symbolique de l'enfance

Les « fous d'enfance » (*le rapport pédérastique à l'enfance*) ⁶⁰

[Retour à la table des matières](#)

Dans le discours officiel sur l'enfance, de la fin du Moyen âge à aujourd'hui, tout ce qui n'est pas parental ou pédagogique dans la relation entre un grand et un petit, tout ce qui n'est pas droits et devoirs, appropriation, etc.... déguisé sous le couvert du « bien de l'enfant », ne saurait être que monstruosité et aberration, violence ou folie. La pédérastie existe pourtant en Occident depuis le jour où l'enfance a été valorisée, familiarisée, scolarisée, protégée et ghettoïsée, et se présente encore aujourd'hui comme la preuve vivante d'un autre rapport possible avec l'enfance. Ostracisés de toutes parts, aussi bien par les éducateurs et les parents que par les minorités homosexuelles, les pédérastes ont maintenu, envers et contre tout, utilisant les stratagèmes les plus divers et prenant les plus grands risques, une pratique d'un rapport à l'enfance sexualisé mais non familiarisé.

Quelle est donc la nature de cette « folie d'enfance » ?

Elle n'a évidemment rien à voir avec l'image d'Epinal qui présente le pédéraste comme un vieux monsieur qui montre son zizi aux petits dans les coins retirés des parcs, et qui les suit dans les rues au retour de l'école, toujours prêt à les violer, les enlever, ou à commettre on ne sait plus quel autre abjection avec eux ; la raison dernière du principe voulant [160] qu'on ne parle pas aux étrangers et qu'on n'accepte pas de cadeau de leur part...

⁶⁰ J'emprunte cette expression à un numéro de la revue *Recherches* sur la pédérastie (J. Danet et collectif, 1979).

Ce monstre imaginé n'a pas grand chose à voir avec la réalité de la pratique pédérastique. Très souvent, en fait, comme c'était le cas dans la Grèce antique et comme cela le reste aujourd'hui la plupart du temps, le pédéraste ne s'intéresse qu'à l'enfant pubère ou au plus ou moins jeune adolescent, et le rapport entretenu est non seulement sexuel, mais fortement génitalisé ⁶¹. À l'instar de ce qui se passait dans la Grèce antique, le plus jeune cède ses faveurs en échange de connaissances, d'argent, de services divers rendus par le plus vieux. Il s'agit en fait d'une sorte d'initiation à la vie adulte, dont souvent le plus jeune ne ressort pas homosexuel, et où le plus vieux est fréquemment conduit par le vieillissement et la fascination qu'il entraîne pour les corps jeunes et androgynes, masculin ou féminin. Évidemment, la plupart des homosexuels finissent par pratiquer ce genre de pédérastie (et aussi bien des hétérosexuels), la hantise du vieillissement étant chez eux particulièrement forte - au moins autant que chez les femmes, dans notre civilisation - ; ce qui fait que, à partir d'un certain âge, leur désir ne peut être éveillé que par des adolescents ou de très jeunes hommes.

Une des significations de la « folie d'enfance » est donc, en tout premier lieu, d'être une folie de jeunesse, de jeunesse sexuelle. Des êtres vieillissants vont ainsi à la rencontre d'êtres qui accèdent à la découverte de la génitalité, et donc les corps représentent, en plus de la perfection du jeune âge, les traits universellement reliés à la beauté, c'est-à-dire la douceur et l'harmonie des formes, à une étape du développement humain où le corps de l'homme comme celui de la femme conservent encore les signes de l'androgynie primordiale. À ce niveau, il n'y a guère de différence fondamentale entre l'attrait qui pousse le pédéraste vers son jeune amant et celui qui pousse un [161] homme ou une femme d'âge mûr vers un partenaire hétérosexuel plus jeune. Dans les deux cas l'échange est le même, les services sexuels génitaux contre l'« expérience », en une initiation dont chacun retire des avantages de natures bien différentes.

Cette première forme de pédérastie, avec tous ses chassés-croisés entre des corps semblables mais d'âges différents, est déjà bien difficile à concevoir comme compatible avec la famille, son sérieux, ses

⁶¹ Exemples dans Chamberland (1976); Collectif (1978); Matzneff (1974); Peyrefitte (1979); Duvert (1979 et 1980).

amours de couple, sa sexualité flageolante. Elle s'exerce d'ailleurs entre des élus qui soit sont en train d'échapper à l'emprise de leur famille (les adolescents), soit n'en ont jamais eu ou s'en retirent avec le passage des ans (les plus vieux). Elle ne remet toutefois pas en question l'essentiel de la structure familiale et des relations de couple (en Grèce, elle était même un complément officiel à la famille, pour un âge de la vie).

D'une part, en effet, elle implique un rapport sexuel entre des élus dont l'idéologie officielle admet que mêmes les plus jeunes ont une sexualité (les garçons pubères ou adolescents), et elle axe cette sexualité sur la génitalité (le phallus y a une extrême importance pratique et symbolique). D'autre part, elle conduit, pour un temps, à la formation de couple relativement exclusifs et jaloux, ou à des aventures d'une nuit qui ne sont que l'image instantanée, mais indéfiniment multipliée, de ces couples (si je ne peux pas t'avoir tout à moi pour la vie, au moins pour cette nuit). De plus, ces couples sont « pédagogiques », c'est-à-dire qu'il s'y exerce toujours, d'une manière ou d'une autre, une domination du plus vieux (le male) sur le plus jeune (la femelle).

Ainsi, malgré son caractère marginal, cette forme de pédérastie ne remet pas vraiment en question le couple exclusif, la génitalité et la domination fondée sur l'âge (pédagogique).

[162]

*

Je n'ai parlé de ce premier type de pédérastie que pour clarifier les choses et le contraster avec un second type, à mon avis plus important, et qui, lui, implique des rapports entre adulte et enfants impubères ⁶². J'appellerai ce type pédérastie enfantine, par rapport à la pédérastie adolescente dont il vient d'être question.

Il s'agit vraiment ici d'une folie d'enfance, et d'un phénomène encore strictement proscrit, à peine toléré ⁶³. Du fait qu'elle implique des êtres manifestement non encore parvenus à la « maturité » sexuelle, on pourrait s'attendre à ce que la pédérastie enfantine ait poussé les grands qui s'y adonnent à une certaine exploration de la sexualité non-

⁶² Exemples dans Duvert (1978); Nabokov (1959); Tournier (1970).

⁶³ Cf. Danet et collectif (1979); Duvert (1980).

génitale. Or ce ne semble pas du tout être le cas ⁶⁴. Dans tout ce que j'ai pu voir ou lire à ce sujet, ou bien la relation est platonique ⁶⁵, ou bien elle est génitale, du moins en ce qui concerne l'attitude de l'adulte ⁶⁶.

Ainsi, et paradoxalement, les adultes les mieux placés de par leurs penchants pour sortir du ghetto de la génitalité s'y enferment avec des petits, pour lesquels cette forme de sexualité n'en est qu'une parmi bien d'autres (la fameuse « sexualité perverse polymorphe » : il y a une réalité derrière ce terme abominable). Il ne faudrait pas croire pour autant que le pédéraste violente les enfants en allant vers eux avec des motivations principalement génitales, comme voudrait le faire croire la conception dominante (traumatismes dus à l'immaturité du petit, etc.). Au contraire, l'enfant prend, sur ce terrain comme sur d'autres, ce qui se présente à lui, et s'adapte aisément. Les enfants ont des intérêts génitaux - par exemple, ce n'est pas l'immaturité qui les empêche de pouvoir éprouver l'orgasme génital -, et un adulte qui manifeste à leur égard un intérêt centré sur le zizi obtiendra [163] assez facilement une réaction favorable et une participation active (c'est même très souvent l'enfant qui fera les premiers pas). Un adulte non-sensibilisé aux formes non-génitales de la sexualité peut donc se laisser prendre à ce jeu et à la facilité d'adaptation des petits, et passer une vie entière de pratique pédérastique sans jamais apprendre de l'enfant ce que ce dernier lui montrerait pourtant sans difficulté, c'est-à-dire que la sexualité est infiniment plus large que son expression génitale prédominante, et qu'il existe des satisfactions physiques comparées auxquelles l'orgasme n'est qu'une amulette superficielle.

Je ne voudrais pas toutefois laisser croire que la pédérastie enfantine n'a que des travers. Peut-être parce que son attrait sexuel pour l'enfant le dispose à plus d'ouverture à son égard, le pédéraste peut prendre une attitude qui démolit complètement le rapport pédagogique à l'enfance. Malgré leur aveuglement génital (et ils sont loin d'en être les seuls victimes), bien des pédérastes ont renoncé très vite à enseigner quoi que ce soit à l'enfant, à user de « méthode » à son égard. Et cela n'est sans doute pas sans rapport avec l'aspect sexuel de la rela-

⁶⁴ Tournier fait exception (Tournier (1970) et Tournier (1975).

⁶⁵ Cf. par exemple Manière (1977).

⁶⁶ Par exemple Duvert (1978).

tion : même sur le strict plan du zizi et de la génitalité, un enfant de sept ans fait facilement preuve de charmes, de douceurs et d'imaginaires susceptibles d'envoûter l'adulte le plus expérimenté, et de lui enlever toute velléité de se croire le maître, le dispensateur omnipotent des connaissances. Sur ce plan comme sur d'autres, la supériorité du petit lui vient sans doute du fait qu'il n'a ni raison ni méthode à la place du cœur et du corps, et qu'ainsi il ne sépare pas la sexualité du jeu et de l'amour. Cela explique sans doute pourquoi bien des pédérastes (mais pas tous, loin de là), rejettent la pédagogie pour devenir littéralement envoûtés par les enfants qu'ils aiment ⁶⁷. Il y a un indéniable pouvoir de l'enfance, pouvoir du jeu, du sexe et de l'amour, et ce n'est sans doute pas un hasard si, pour mieux dominer l'enfance, la plupart des adultes proscrivent [164] les contacts sexuels et ludiques avec elle. Et que, selon la paranoïa dominante, ils se représentent comme abus de pouvoir de l'adulte sur l'enfant un type de rapport au jeune âge qui témoignerait plutôt du contraire, d'un ensorcellement qu'exerce le mage-enfant dès qu'on lui en fournit l'occasion.

Un autre aspect positif de la relation pédérastique à l'enfance, quoique plus ambiguë que le rejet de la dimension pédagogique, concerne la nature du couple formé par le pédéraste et son petit amant. Dans la plupart des cas, ce couple n'est guère exclusif, ni stable, et la question de la jalousie ou de l'appropriation mutuelle (familialisme) n'a que peu de chances de s'y inscrire ⁶⁸. De la part de l'enfant, une telle attitude n'a rien qui surprenne, mais en ce qui concerne l'adulte, elle est plus souvent le résultat des circonstances que le fruit d'un choix délibéré. En effet, la répression de la pédérastie rend très précaire ce type d'unions et ne permet pas, ne serait-ce qu'en limitant la fréquence et la durée des rencontres, la formation des traits d'exclusivité et d'appropriation. On peut toutefois se demander ce qui se passerait si la pédérastie était tolérée, à l'instar de l'homosexualité : il est plus que probable qu'on verrait s'y former des couples combinant les tares du couple « amoureux » et du couple parental (adulte-enfant), ou s'y développer les aventures d'un jour si typique de la communauté homosexuelle, et qui sont comme la projection hallucinée et démultipliée de l'image du couple « idéal », hors du monde, referme sur l'égoïsme à

⁶⁷ Cf. Chamberland (1976 et 1981); Duvert (1978); Schérer et Hocguenghem (1977); Tournier (1970).

⁶⁸ Cf. Matzneff (1974).

deux. Soulignons toutefois que ces deux phénomènes pourraient avoir plus de difficulté à se former là qu'entre des adultes, les enfants n'ayant guère de goût durable pour ce genre de plaisanteries, à moins qu'on en fasse des farces sinistres en les leur imposant pour leur plus grand bien. Il serait d'ailleurs à redouter que, dans une telle éventualité de tolérance de la pédérastie, celle-ci ne devienne, comme dans l'ancienne [165] Grèce, un moyen supplémentaire de contrôle de l'enfance. Ce ne serait d'ailleurs pas la première « libération » à se faire sur les dos des petits...

La dernière limite du rapport pédérastique sur laquelle je voudrais insister ici, c'est son caractère de ghetto sexuel. Tout comme l'homosexuel, l'hétérosexuel, l'ami des animaux ou le fétichiste, le pédéraste n'a qu'un objet sexuel. Il faut admettre sans hésitation les charmes particuliers de l'objet qu'il privilégie, mais on ne voit pas pourquoi on aurait à choisir entre aucun rapport sexuel à l'enfance et des rapports sexuels exclusivement avec les enfants, pas plus qu'entre n'aimer que des femmes ou n'aimer que des hommes (l'hétérosexualité n'est que le ghetto sexuel dominant). À moins de vouloir réduire la sexualité et l'amour à des fins génitales et reproductrices, on ne voit pas pourquoi le « nouvel amour » devrait s'accommoder de telles entraves.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Troisième partie. Symbolique de l'enfance

Le nouvel amour : jeu, enfance et résurrection du corps

*La question qui se pose pour l'humanité,
c'est donc la suppression du refoulement,
ou, pour employer le langage chrétien tradi-
tionnel, la résurrection des corps.*

Norman O. Brown,
Eros et Thanatos, p. 377.

[Retour à la table des matières](#)

Dans une société, et sur toute une planète, où la dégradation des rapports sociaux approche de son point terminal, où à grands pas chemine la dissolution de tous les traditionnels tissus de solidarité, où la vie même risque de disparaître à jamais parce que ce que l'on juge comme en étant sa forme la plus évoluée menace de se développer comme un cancer, les enfants témoignent encore comme aux temps immémoriaux, et sans doute comme dans bien d'autres mondes de l'univers, de la possibilité toujours présente d'un amour infini, d'une vie meilleure, du renouveau qui peut [166] émerger des cendres de l'Apocalypse. Cet « appel que se fait la vie à elle-même », comme le disait Khalil Gibran, est sans cesse là, parmi nous, entre nous, au plus profond du cœur, à portée des mains. Le royaume est là mais il faut avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, au-delà des rumeurs télévisées et des hallucinations programmées que les monstres du pouvoir font passer pour la réalité. Malgré tout ce chaos de méchanceté, de médiocrité et de bêtise, en chaque enfant qui vient au

monde renaît la promesse de la fin de l'exil et du retour des temps messianiques.

Après tant de pages consacrées à dire ce que le nouveau rapport à l'enfance n'était pas, on s'attendra sans doute à ce que je donne quelques indications positives sur ce « nouvel amour ». C'est ce que je vais tenter maintenant, bien que les choses à venir restent inévitablement en grande partie ineffables, et que notre vieux langage use ne soit sûrement pas le meilleur moyen de les évoquer (mieux vaudraient la musique, la poésie, les langages du coeur).

Le nouvel amour ne connaît pas les liens de domination. D'une certaine manière, ceci est une évidence. Là où il n'y a pas de relation égalitaire, il ne saurait y avoir d'amour, ce qui ne veut pas dire pour autant que l'égalité d'une relation suffit à en faire une relation amoureuse. Mais les attachements, appropriations mutuelles et égoïsmes à deux qu'on a coutume d'appeler amour se caractérisent tous par l'inégalité entre les partenaires, qu'il s'agisse des couples adultes, homosexuels ou hétérosexuels, ou des couples parentaux.

Je crois avoir souligné suffisamment que les soucis parentaux et pédagogiques représentent en fait des manipulations, des contrôles et des dominations plus ou moins voilés de l'enfance. Dans un tel type de relation, l'adulte croit tout apporter à l'enfant, insiste sur ses responsabilités et ses devoirs, et s'aveugle à peu près complètement sur ce que ce [167] dernier pourrait lui apporter. Car s'il est vrai que l'enfant a besoin de soins et de l'exemple adulte pour combler sa soif d'apprendre, il n'en est pas moins vrai qu'il peut apporter largement dans l'échange, si on veut bien lui laisser sa chance.

Je crois qu'un des traits majeurs de la nouvelle relation entre l'homme et l'enfant se greffe sur une caractéristique immémoriale de tout rapport entre un grand et un petit : apprendre. Mais, dans le nouveau rapport, le processus n'est pas unilatéral comme dans la déviation pédagogique : le petit et le grand jouent et s'apprennent l'un l'autre, explorent ensemble les choses et le monde à l'infini, et avec une joie immense. S'il est vrai que le petit sait en général moins de choses que le grand, sa soif d'apprendre et son énergie ludique sont plus grandes que chez ce dernier, ce qui équilibre la relation. Le travers pédagogique, qui a transformé cet apprentissage mutuel en un processus inégalitaire au profit de l'adulte, consiste à voiler le fait que celui-ci, aussi

savant qu'il soit, a besoin, pour continuer à vivre, de continuer à apprendre ; et que, pour ce faire, il lui faut l'aide de l'enfance, de son énergie ludique et de son enthousiasme.

Du même coup, et par voie de conséquence directe, le grand, pour pouvoir vivre ce nouvel amour, fait acte d'humilité sur deux points : il accepte que le savoir est infini, et qu'il faut toujours continuer à apprendre ; il doit aussi admettre que, de par son don ludique, l'enfant lui apporte en cela au moins autant que lui-même, c'est-à-dire la source de tout savoir : l'amour et le jeu gratuits. La présence de l'enfant concret n'est pas toujours nécessaire pour atteindre à cette humilité, comme le montrent certains sages et certains savants, mais ceux-ci n'y sont arrivés que dans la mesure où ils ont su ne jamais se défaire de leur propre enfance, ou la ressusciter en eux-mêmes (la phrase du Christ à Nicodème : on naît deux fois).

[168]

De son côté, le travers parental masque le fait que l'enfant est aussi gardien de l'adulte. L'amour des parents pour leurs enfants se réduit la plupart du temps, hélas, à des soins et des surveillances plus ou moins nécessaires et attentifs, et à une contemplation narcissique où l'enfant se voit imposer plus ou moins subtilement de devoir se conformer à l'idéal physique et socio-psychologique de ses parents (cela est particulièrement fort en ce qui concerne la relation père-fils).

Même si, à partir d'un certain âge, les enfants peuvent apporter des soins importants à des adultes, à des enfants plus jeunes ou à de vieilles personnes, l'enfant est gardien de l'âge adulte en un sens beaucoup plus profond. Il est le témoin et le gardien de l'enfance que chaque adulte peut conserver ou faire renaître en lui-même. C'est avec l'enfant que le grand peut découvrir le nouvel amour, le cultiver et le faire éclore, en lui et entre grand et petit. Après, entre deux adultes qui ont chacun retrouvé leurs enfances respectives, il sera possible peut-être un jour de concevoir l'existence de cet amour nouveau.

Pour retrouver cette enfance intérieure, que nul ne peut vraiment effacer - au plus peut-on l'enfouir au plus profond du sérieux et de la déchéance qu'on appelle pourtant maturité -, l'homme et la femme disposent de deux voies, différentes, mais qui s'équivalent en fin de compte. Du jeune âge, l'homme conserve le goût du jeu, et la femme la beauté physique (l'harmonie des formes du corps et la douceur des

traits). Cela ne vaut pas de façon absolue, bien sûr, mais il reste que l'homme semble plus vite perdre la beauté, et la femme l'esprit ludique. Pourtant, cette alliance du jeu et du corps en grâce, liés par l'amour et le désir, représente sans doute un idéal caché mais très puissant en chaque être humain (ce que confirme l'existence fort répandue des mythes qui considèrent l'androgynie [169] comme l'état primordial et la perfection de l'humanité) (Eliade, 1962).

Or l'enfant présente ces deux caractéristiques d'un idéal profond pour tout adulte, même si ce dernier en est inconscient jusqu'à un certain point ; et ce privilège, dont il jouira toujours en dépit de toutes les polices et de tous les bourreaux, suffit pour le mettre dans un état virtuel d'égalité face au plus grand sage ou face au plus savant docteur. Évidemment, on dira que l'enfant n'est pas conscient de ce privilège. Cela représente, de la part des grands, une immense naïveté, un préjugé tenace quant à l'« innocence » (en fait la bêtise) de l'enfant. Ce dernier sait bien - il n'est pas fou - que la plupart des adultes vont très vite vers la déchéance physique et mentale, et que la mort n'est que l'épisode terminal de cette comédie que les grands se jouent complaisamment à eux-mêmes. Et il sait bien aussi être le vivant symbole du fait que les choses pourraient aller autrement.

Mais voilà : on le prend pour un imbécile, on ne le laisse pas apporter ce qu'il représente, sauf de manière caricaturale et complètement banalisée (la vérité sort de la bouche des enfants, etc.). Spontanément, l'enfant traite l'adulte comme s'il s'adressait à l'enfant qui est toujours en chacun (aime-moi, joue avec moi), mais il ne récolte la plupart du temps que le témoignage de la trahison du grand face à lui-même. Il n'obtient comme réponse que préceptes, pédagogie, narcissisme, devoirs et ainsi de suite. L'image de la mort vivante, le discours des renégats, la lâcheté des imbéciles, le sérieux des cons.

La plupart des petits finissent un jour par prendre au sérieux ce théâtre macabre, et par en devenir les acteurs de plein droit. Mais, à chaque génération, au moment où ils restent encore dans la vérité, ils témoignent du fait que les choses pourraient être différentes, que grandir ne veut pas [170] nécessairement dire déchoir, que l'humanité n'est pas définitivement condamnée à vivre dans la misère, la méchanceté et la bêtise, ailleurs, loin du royaume.

C'est en ce sens que l'enfant demeure le gardien et le témoin de l'âge adulte, la promesse toujours refaite de l'espoir d'un monde meilleur. Les sentencieux imbéciles qui le réduisent à n'être qu'une créature à soigner, éduquer et protéger, bienheureusement disparaîtront dans les cendres du monde dément qu'ils ont contribué à créer pour un temps : l'objet de leur délire ne s'en portera que mieux.

J'ai dit que l'enfant témoignait de la vérité, qu'il était dans la vérité de l'amour, du jeu, du désir et de la soif d'apprendre ; et qu'il pouvait permettre à l'adulte de retrouver cet état, en s'adressant à lui comme s'il était aussi en cette grâce. Mais il y a un revers à cela : l'enfant sait, mais il ne sait pas qu'il sait, selon la belle expression de Tony Duvert (Duvert, 1978). Il oublie facilement et, en grandissant, devient la proie et l'acteur du théâtre dément du monde adulte (l'adolescence est un terrible charnier psychique, fait de démissions et de trahisons envers soi-même).

La pédagogie a fait que, dans nos sociétés, toute l'enfance n'est qu'une tentative pour en sortir, une admiration jalouse du monde adulte, une aspiration à devenir grand, une poussée vers la déchéance, le sérieux, la maturité, le travail et la baisouillage. Que ce processus mortifère envahisse de plus en plus le monde de l'enfance, grâce aux parents et pédagogues, est sans doute l'un des signes annonciateurs de la fin des temps, de l'ultime triomphe du mal et de la Bête sur cette terre.

[171]

Que faire alors en ces « temps de détresse », comme le disait Hölderlin, pour l'adulte qui, malgré toutes les attirances et les fascinations de ce monde finissant, n'a pu réussir à oublier qu'un jour il fut petit, dans le jeu et dans l'amour ; ou qui soudain s'en rappelle grâce à une rencontre avec un enfant de passage, et sur lequel la mort de l'âme et l'hypnose du monde adulte ne pèsent pas encore de tout leur poids ? Que peut-il apporter à cet enfant, en échange de son témoignage d'amour et de vérité, qui lui permet de se retrouver lui-même et de renaître ?

Une chose très simple, en fait. Si le petit sait, il ne sait pas qu'il sait, il ne connaît pas encore l'oubli et la mémoire. Le grand, par contre, a connu l'oubli de la vérité, c'est par cet enfant qu'il est revenu à la mémoire, et que désormais il sait qu'il sait. Il peut rendre grâce au

petit de lui avoir permis de se souvenir et de renaître à la vie, au jeu et à l'amour, en faisant tout pour que l'enfant n'oublie pas ce moment où il est en vérité, ou qu'il l'oublie le moins longtemps possible.

Comment arriver à cela ? En rendant à l'enfant un amour aussi grand que celui qu'il offre, en redevenant aussi joueur que lui, de sorte qu'il ne puisse que très difficilement oublier longtemps ce Jeu et cet amour, qui ne sont en fait que le renvoi des siens, et de la vérité qu'il est sans le savoir.

Cela détruit du même coup les fausses fascinations et admirations que le petit peut entretenir à l'égard du monde adulte. De la même façon que l'amour de l'enfant ramène l'adulte à la mémoire et à la vérité, l'amour de l'adulte grandit l'enfant, qui est toujours très fier de constater que l'un des grands qu'il admire tant le considère digne de désir, d'amour et de complicité, au détours des rêves et des jeux qu'ils partagent alors. Et cela démystifie doucement à ses yeux le fallacieux prestige de l'âge adulte, car il voit bien alors les imperfections du grand qui a accepté de s'ouvrir à lui. Le fait qu'on l'aime (entre autres choses) parce qu'il est [172] enfant, que l'enfance symbolise pour le grand une sorte d'idéal à retrouver, cela joue aussi pour faire prendre conscience au petit de la valeur de sa condition.

Je veux donner un exemple concret de ce processus. À sept ans, Éric faisait souvent de petits poèmes, savait comment rimer et rythmer les mots ou les phrases. Mais il avait du mal à écrire ce qui lui passait ainsi par la tête. De plus, il était très conscient de l'ennui et de la vanité des adultes, qui revenaient souvent comme sujet de ses propos. Je l'encourageais dans ce sens et, une fois, j'ai mis bout à bout une série de ses remarques, retouchant le moins possible. Ce qui donna le petit poème suivant :

qu'est-ce qu'ils disent
qu'est-ce qu'ils font
ils s'ennuient ils chialent
ils ne jouent pas
ils n'écoutent pas

on grandira
on s'ra pas comme eux

on chant'ra on s'aim'ra

ce s'ra toujours comme un beau matin dans Paris
quand l'printemps rit partout partout
quand l'soleil danse
quand l'soleil joue

dans les jardins du Palais-Royal

Éric n'était pas peu fier de mon travail de scribe, surtout quand le poème parut dans un recueil (Racine, 1971). Un soir où sa mère avait invité pour souper des gens forts sérieux - professeurs, militants politiques, entre autres -, et que la conversation était d'un ennui mortel, Éric est allé chercher le poème et a arrêté toutes les discussions en cours pour le lire à un auditoire manifestement stupéfait de se voir aussi directement remis en cause.

[173]

*

Pour que l'enfant cesse de valoriser indûment l'âge adulte, et risque moins de se faire prendre plus tard à ses pièges, il est essentiel que la sexualité cesse d'être une dimension proscrite de la relation entre petit et grand. L'enfant doit pouvoir se sentir fier d'être désiré et aimé physiquement par des adultes, et ainsi pouvoir cesser de voir la sexualité comme leur privilège. Si le roi est nu (c'est le cas de le dire), on a moins de raisons d'envier sa condition.

On réalise ce rapprochement des corps adultes et enfants *en ne prenant pas la sexualité au sérieux*, contrairement à tout ce qu'a fait la tradition occidentale, familialiste et pédagogique, depuis la fin du Moyen-Âge (Foucault, 1976). Tous les discours, les analyses et les interdictions qui pèsent depuis quelques siècles sur le comportement sexuel en Occident ont eu comme résultat, bien au-delà de périodes plus ou moins longues de répression ou de libération, d'entretenir une fascination hypnotique pour la sexualité, jamais connue auparavant ; et en fait de constituer cette sexualité comme catégorie spécifique et isolée du comportement. Peu importe que ce discours ait d'abord été le

fait des confesseurs pour devenir aujourd'hui celui des psychologues et des sexologues ; peu importe qu'on en ait parlé en bien comme en mal, qu'on ait présenté le sexe aussi bien comme manifestation de Dieu que comme manifestation du Diable, l'important c'est qu'on en ait parlé et qu'on en parle encore.

Ce discours s'est vite cristallisé en des experts et institutions de divers types, et il est probable que les comportements « sexuels » de l'homme et de la femme d'Occident en ont été profondément modifiés, au point de devenir un unique florilège de névroses et de « libérations [174] sexuelles ». Le comportement sexuel de l'humanité entière a été soumis au scrutement de cette grille aussi sophistiquée qu'aveugle à tout ce qui ne la confirme pas (comme toutes les grilles). À tel point qu'il est difficile de savoir ce qu'a été le comportement sexuel réel des diverses cultures observées par les ethnologues.

J'ai personnellement tendance à croire, mais cela est invérifiable, que les jeux sexuels entre petits et grands furent choses courantes dans l'humanité, mais que les savants ethnologues ne les ont pas vus. Et cela pour deux raisons complémentaires : d'une part, ils y étaient aveugles, de par leur participation à l'idéologie sexuelle occidentale, qui fait de ce type de relation une abomination telle qu'il vaut mieux ne pas la voir. Et d'autre part, sans doute parce que les membres des cultures observées ont très vite compris que les Occidentaux ne toléreraient pas ce genre de pratiques, et qu'ils les ont reléguées au secret ou abandonnées, la raison du plus fort étant toujours la meilleure, en ce domaine comme en d'autres.

À cause de cela, je ne peux pas dire si la fin du tabou portant sur les jeux sexuels entre adultes et enfants représenterait ou non un phénomène nouveau. Mais l'important n'est pas là. Pour l'homme et la femme des sociétés industrielles, il s'agira indubitablement d'un comportement nouveau, et c'est cela seul qui importe.

Cette sexualité nouvelle, qui suppose le dépassement du tabou portant sur un type de rapport entre grands et petits, est définissable à partir de ce que le comportement enfantin révèle en ce domaine à tout adulte qui s'y est ouvert (pédéraste ou pas) : il s'agit d'une sexualité non soumise à la prédominance génitale, où les corps et les âmes ne font qu'un, où l'amour n'est pas séparé du désir, où le plaisir du corps est le plaisir du jeu, où le corps propre et ceux des autres sont explorés

comme en toute démarche enfantine face [175] au monde : avec intensité et gratuite, mais sans aucun sérieux ni aucune fixation compulsive (érotisme = rationalisation du corps génitalisé).

Cette sexualité - j'emploie ce terme répugnant à défaut de mieux, le nouveau langage n'est pas encore prêt - mène directement à la résurrection du corps. Comparé au corps dominé par le primat génital, l'érotisme, le travail, la gymnastique (« jogging », etc.) et le sport, l'âge et les maladies, le corps non-réduit à ses attributs génitaux, le corps de jeu, d'amour, de désir et de danse est un corps ressuscité. Le paradoxe veut que ce corps soit celui des premières années de la vie, et que seule une seconde naissance psychique, en général par la rencontre d'un corps enfant, puisse ramener l'adulte à quelque chose qui s'en approche un peu. Comparé au corps enfant, le corps de la maturité n'est qu'un cadavre en pleine décomposition. On croira sans doute que j'exagère : je ne veux ni ne peux rien prouver, mais il me semble significatif que le corps du vieil âge, tant par ses sensations propres que par certains de ses attributs extérieurs (comme la gracilité), se rapproche plus de celui de l'enfance que de celui de la maturité. Rien ne ressemble plus à la lumière des yeux d'un enfant que celle des yeux d'une vieille personne ; si on fait exception des rides et de la rapidité, les mains et les gestes du vieil âge rejoignent ceux de l'enfance. Et le corps du vieil âge porte en lui une mémoire qui, des rêves du jour à ceux de la nuit, le ramène de toute façon inexorablement à l'enfance. C'est en un sens très profond que la vieillesse est l'ultime complice du jeune âge : le départ et le terme d'une vie s'unissent parce que la vie n'a pas d'origine ni d'achèvement : c'est parce que les corps sont éternels qu'ils sont toujours ressuscités, et que la mort est une nouvelle naissance. Il n'y a que « moi » qui passe, léger tremblement sur l'eau très pure d'un lac en été, reflet des montagnes et du soleil, miroir de l'univers dans le meilleur des cas.

[176]

En chacun demeure ce corps d'enfance, ses sensations, ses jeux, ses gestes et ses émotions, sa soif du monde et de l'amour, ses rêves et ses images, à chaque moment il peut renaître et ramener à la pleine vérité des choses. Une vie démente en un monde finissant, avec son cortège de sexe, de travail, de maladies et de déchéances, peut détruire le corps physique mais non le corps enfant, dont la mémoire consciente ou obscurcie est indélébile. Un jour viendra peut-être sur cette terre où

le corps d'enfance sera le partage de tous, où toujours il demeurera intégralement inscrit dans la matière, jamais oublié, jamais engagé dans la pourriture de la « maturité ».

*

Le corps de l'enfance, du jeu, de l'amour et de la danse est également le corps des prodiges. Je veux parler ici du lien étroit qui semble exister entre le jeune âge, la sexualité non-génitale et les pouvoirs psychiques (Racine, 1977b). Qu'il s'agisse de la capacité de « parler sans la bouche » (télépathie), d'avoir des visions du passé ou de l'avenir, de sortir du corps, de guérir sans recours matériels ou d'agir sur la matière par la simple action de la volonté (télékinésie), les capacités psychiques de l'enfance sont attestées aussi bien par les études des parapsychologues (Schwartz, 1971 ; Taylor, 1975 ; Gibert, 1975 ; Bourre, 1978) que par l'imagination des romanciers (Bourniquel, 1973 ; Maxime, 1975 ; Sturgeon 1956 ; Fast, 1962). Aujourd'hui, la plupart des adultes connus pour manifester des aptitudes psychiques exceptionnelles ont connus celles-ci dès leur plus jeune âge (Muldoon et Carrington, 1977 ; Manning, 1975 ; Tanous et Ardman, 1976 ; Réant et Sotto, 1977 ; Bourre, 1978).

Je sais que bien des savants et des rationalistes de [177] tout crin ne croient pas à l'existence de telles capacités psychiques, parce que ces dernières ne rentrent pas dans le cadre de la pensée soi-disant scientifique, et cela malgré toutes les observations, expériences et tentatives de certains de leurs pairs physiciens ou parapsychologues (Rogo, 1976 ; Ullman *et al.*, 1977 ; Targ et Puthoff, 1978 ; White et Krippner, 1977 ; Dierkens, 1978 ; Osis, 1981). Je sais aussi que bien des gens sont prêts à croire à n'importe quoi, à prendre leurs désirs pour des réalités, et ainsi à se livrer pieds et poings liés au premier guru, occultiste, ou messenger des extraterrestres qui se présentera à eux. Mais je sais aussi que l'existence de capacités psychiques est attestée depuis les temps immémoriaux par la plupart des cultures et traditions de l'humanité. Que ceux qui, sous le couvert de la science et de la raison, veulent faire passer cela pour hallucinations ou croyances démodées se contentent béatement devant leur poste de télévision, devant le dernier match des Canadiens ou des Expos (la réalité hallu-

cinée, c'est là qu'on la trouve aujourd'hui ; il y a peu de temps encore, c'était à Auschwitz).

Depuis le début des années 70, la mode cinématographique semble s'être grandement préoccupée des pouvoirs psychiques de l'enfance, de *Rosemary's Baby* aux *Révoltés* de l'an 2000, mais c'est presque toujours pour les présenter comme étant au service du mal et des forces de destruction (certains films récents vont même jusqu'à faire de l'enfant le symbole de la Bête de l'Apocalypse). Notre monde est rendu à un tel degré de dégénérescence qu'il ne peut en effet se représenter l'enfant que comme une tarte à la crème de minouchage et de protection, ou comme l'envoyé du Malin (versions récentes de l'enfant sage et du « petit monstre », de Pinocchio et Peter Pan).

Cette terreur adulte face aux pouvoirs latents de l'enfance (et peut-être un jour de toute l'humanité) montre au [178] moins que les enjeux s'éclaircissent, à la faveur de la débandade générale (les rats sortent des cales). Car il est certain que nos sociétés - modernes, industrielles, scientifiques, pédagogiques, familialistes - ont fait de l'enfance et de l'âge adulte des pôles irréconciliables. Et que la sortie hors de cet « ordre » social ne pourra se faire que par la disparition de l'un de ces pôles. Aujourd'hui, l'enfance n'est pas détruite, mais apprivoisée et en partie dominée par l'âge adulte ; et en chacun l'adulte finit trop souvent par détruire l'enfant, détruisant du même coup la source de la vie. Dans un monde où triompherait l'enfance, par contre, il n'y aurait plus ni maturité, ni âge adulte, ni sérieux. Les petits grandiraient mais ne deviendraient jamais des monstres, des lâches et des imbéciles. Je crois à la victoire ultime de l'enfance, et que la règle des univers est que le bien détruit le mal. Mais je ne peux qu'espérer que notre terre ne représente pas une exception à cette règle, pour l'édification des autres mondes.

*

Toute démarche spirituelle est un cheminement vers l'amour infini, ou vers la fusion du plus grand amour et de la plus grande science. Et toute démarche spirituelle entraîne, à un moment ou à un autre, deux phénomènes complémentaires et sans doute intimement liés : la dégenitalisation du corps et l'apparition des aptitudes psychiques (certaines drogues psychotropes - L.S.D., mescaline, etc. - peuvent d'ailleurs

avoir le même effet, mais sur un plan limité). Il est certain que, des mystiques chrétiens ou soufis aux sages de l'Inde et de la Chine, le but visé n'est jamais l'obtention des pouvoirs psychiques - dont on tendrait plutôt à se méfier -, et que les techniques utilisées sont souvent très répressives face à la sexualité et au corps en général (renoncement et abstinence, jeûnes et mortifications, etc.).

[179]

Toutefois, la plupart de ces traditions représentent le but visé comme une sorte de retour à l'enfance, à une enfance transfigurée, comme on peut plus particulièrement le constater dans l'enseignement du Christ, du sorcier Yaqui Don Juan (Castaneda, 1974), ou de la tradition ésotérique et alchimique occidentale. Dans la tradition indienne, l'illumination est le retour à Dieu, défini parfois comme « un enfant qui danse ». Dans *Le jeu des perles de verre* de Hermann Hesse, c'est à un simple rapport avec un enfant que revient le Maître du Jeu, après une vie entière consacrée à franchir tous les échelons d'une communauté spirituelle et initiatique (Castalie), renonçant à toutes techniques et à tous savoirs après être devenu le *Magister Ludi*, l'expert des techniques, des symboles et des savoirs, et de leurs transmutations les uns dans les autres.

Plus on s'approche de l'état d'enfance, en un enfant concret ou en soi-même, plus on s'approche de l'amour et du jeu, de l'évanouissement des prisons et des labyrinthes du moi. Cet amour et ce jeu, qui sont la source et le tissu même de l'univers, procurent alors comme une grâce - c'est-à-dire ce que l'on obtient sans l'avoir cherché - des moyens d'action sur l'esprit et la matière absolument inatteignables pour l'adulte et le savant rationnel. À mesure que doucement la source d'amour se joue à délier tous les voiles du moi, son énergie immense permet d'atteindre à une vision qui n'est plus médiatisée par l'illusion tenace voulant que matière et esprit soient autre chose que des formes indéfiniment transmutables d'une même réalité. Tout enfant vit cela, mais il faut parfois au sage plus d'une existence pour le réapprendre.

Je ne voudrais pas laisser croire que je suis pleinement parvenu à l'état de réalisation que les propos qui précèdent laissent entrevoir. Mais il m'a été donné de « parler sans la bouche » avec Éric et Sylvain, de « rêver ensemble » avec [180] Guillaume, assez pour savoir

où je vais maintenant, et que ce « je » lentement s'efface pour une plus grande mémoire.

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

Troisième partie.

Symbolique de l'enfance

L'amour jumeau et la Fin des Temps

[Retour à la table des matières](#)

Dans certaines traditions mythologiques, la séparation des jumeaux préside à la création du monde, dont leurs luttes fratricides font ensuite leur théâtre. En ce sens, la retrouvance des jumeaux présiderait à l'apocalypse et à la Fin des Temps.

Il est vrai que nos sociétés poussent depuis quelques siècles à la perfection d'un certain « monde », où règnent en Maîtres la séparation, la souffrance, le pouvoir et le mal. Pour ce monde, la Fin des Temps ne peut apparaître que comme la fin de tous les mondes. Pour ceux et celles toutefois qui savent que ce monde n'a jamais été le seul, et qu'il serait plutôt le déchet des univers, les Temps sont synonymes du Mal (de la séparation et de la souffrance), et la Fin des Temps s'identifie avec la venue d'un nouveau monde sur cette terre. Pour que naisse ce monde nouveau, l'ancien doit être détruit. Les deux processus sont intimement reliés et s'entretiennent l'un l'autre. Ce qui explique la difficulté de distinguer le bien du mal, en des temps apocalyptiques. L'apocalypse est précisément le lieu où ce qui est le bien (la destruction de l'ancien) peut apparaître comme le mal, et inversement. D'où l'emprise des faux prophètes et l'image de l'Antéchrist. Mais les convulsions de la Bête n'emporteront que ceux qui sont déjà morts sans le savoir.

C'est dans ce contexte que le triomphe de l'enfance sur la « maturité » se présenterait comme la victoire du nouveau monde (le royaume)

sur l'ancien (le monde du Prince du Mal = l'Enfer), et que le monde à venir en sera un d'enfance et d'amour, sous le signe de la réconciliation des jumeaux. Le nouveau monde, l'autre terre, sont indissociables de l'enfance et de l'amour jumeau (l'avènement de [181] l'Esprit et le retour du Christ sur la terre).

*

Le nouvel amour est un mystère mais nous sommes en une époque où son sens s'éclaircit considérablement : cela fait partie du processus apocalyptique, qui est une révélation, un meilleur discernement (*L'Arcane XX* du Tarot). Plus que le lien du Père au Fils et que les anciennes spéculations sur la Trinité, c'est aujourd'hui le symbole de la gé mellité, et le lien qui unit des « frères pareils » (Tournier, 1975), qui sont le mieux à même de faire saisir la nature de cet amour.

Toute douleur est séparation, déchirure, exil, la souffrance divise et éloigne ce qui était fait pour rester uni. C'est pourquoi l'Ange du Mal, Lucifer, est représenté comme le grand Séparateur, dans la tradition ésotérique. Par contre, l'amour rapproche, réunit, fusionne, et les anciens Grecs avaient pertinemment symbolisé son caractère sous les traits d'Eros. Eros est en effet ce qui attire et rapproche, fusionne et transfigure les corps autrefois séparés. Dans la mythologie freudienne (Freud, 1962 b), reprise et corrigée par Brown et Marcuse (Brown, 1972 ; Marcuse, 1963), Eros est défini comme « instinct de vie », opposé à Thanatos (l'« instinct de mort »). Je crois cette vision erronée, car la vie est aussi bien réunion que séparation, amour que haine, et la mort en est une partie intégrante, qu'il serait faux de lui opposer arbitrairement, comme le fait toute la pensée occidentale. L'amour - Eros, si l'on veut - est au-delà de la distinction entre la vie et la mort, ou entre l'âme et le corps.

L'amour n'est pas plus statique que l'éternité n'est l'abolition du temps. Il n'est pas l'identité des êtres dans l'abstrait, mais ce qui continuellement efface les différences. Deux êtres antérieurement séparés, et que l'amour a unis, ne [182] perdent pas leurs identités respectives dans ce mouvement : ils deviennent deux en un. Il y a toi et moi, et l'amour qui nous fait un sans nous abolir ; c'est sans doute là l'un des sens du mystère trinitaire de la pensée chrétienne (le Père, le Fils et l'Esprit qui les unit). L'amour transfigure les différences entre les

êtres, c'est-à-dire que ce qui auparavant séparait maintenant rapproche.

Cette fusion de plusieurs en un, cette symbiose et ce charme mutuel qui transfigurent les différences sans effacer les identités, ne sont pas acquis une fois pour toutes, comme permet de le comprendre le lien jumeau. De vrais jumeaux ont toujours le même âge et le même corps, mais ce n'est pas là l'essentiel de leur amour, la similitude des corps n'étant qu'un symbole et une incitation à la similitude des âmes. Et il faut dire que les corps jumeaux ne sont jamais des copies parfaitement conformes : les circonstances de la naissance et de la croissance, les accidents et les artifices introduisent toujours des différences plus ou moins appréciables. Et même si cela était, il demeure toujours, comme l'a souligné Tournier (Tournier, 1975), une différence fondamentale : ces corps pareils n'occupent jamais le même espace, aussi proches soient-ils l'un de l'autre.

Le même phénomène se reproduit sur le plan spirituel, et c'est pourquoi le maintien de la relation suppose que les jumeaux se fassent constamment passer l'un pour l'autre, et qu'ils se racontent constamment, en un langage réserve, ce qu'il advient à chacun lorsqu'il n'est pas en présence de l'autre. Ces deux conditions sont d'ailleurs imbriquées, car je ne peux pas me faire passer pour toi auprès d'un tiers si je ne sais pas ce que vous vous êtes dit et ce que vous avez fait ensemble lorsque je n'étais pas là.

Ces conditions, si elles sont respectées, font que les jumeaux partagent non seulement le même corps, mais aussi la même mémoire, et c'est ce partage de la mémoire qui en [183] fait des frères pareils, une même âme en deux corps. L'amour jumeau n'abolit donc pas les différences, il les résorbe continuellement en un jeu assurant, au-delà de la similitude corporelle, le partage d'une même mémoire. En notre monde, le sort de la plupart des jumeaux est d'être un jour déparies, avec ou sans leur complicité, et c'est en ce sens que ce monde demeure le domaine de Lucifer, du grand Séparateur.

C'est en ce sens aussi que le Bouddha attribuait au désir et aux attachements du moi toute la douleur du monde, et qu'il prônait l'extinction du désir comme seule façon de se libérer de la souffrance et des illusions du moi. Le désir et le moi, comme la souffrance et ses illu-

sions, forment le cortège de la séparation et de l'exil. Seul l'amour peut les éteindre, en toute douceur, à petits pas, en une caresse infinie.

*

L'enfant connaît très peu des labyrinthes de la vie privée, des ruminations intimes, des illusions de la raison, des rumeurs du moi. Il n'est pas surprenant qu'il soit le Plus apte à l'amour jumeau, et que les grands qui sont poussés vers cet amour doivent le prendre comme maître (Père de l'homme, comme on a dit).

Le corps d'enfance possède d'ailleurs des caractéristiques génériques qui évoquent la gémellité. La caractéristique centrale est sans doute l'androgynie, le fait que les traits physiques liés plus ou moins directement à la différenciation sexuelle soient fort peu marqués avant l'arrivée de la puberté. Les corps enfants sont ainsi très proches les uns des autres, mais la ressemblance n'est pas la même que dans le cas des corps jumeaux. Pour ces derniers, en effet, et au sortir de l'enfance, la ressemblance totale vient du fait qu'ils ont le même sexe ; tandis que, entre enfants, la ressemblance dérive [184] du fait que les traits reliés au sexe sont atténués. Mais, fondamentalement, la symbolique de l'androgynie enfant et celle des jumeaux se rejoignent. C'est le pareil qui compte, et l'amour peut se développer d'autant plus, entre enfants comme entre jumeaux, qu'il y a peu de différences à résorber. L'amour de soi, le jeu narcissique, que l'on considère généralement comme signe d'immaturité ou de maladie, se lie ici très étroitement avec l'amour de l'autre : à la limite, il n'y a plus de distinction entre ces deux formes, tant les corps et les âmes se ressemblent ; et tant il est vrai qu'au plus profond nous sommes l'image les uns des autres. L'ange et l'enfant, tous deux symboles à la fois de l'androgynie et du renouveau, tous deux annonciateurs des temps nouveaux, sont messagers de l'amour jumeau, de ce nouvel amour qu'invoquait Rimbaud.

*

On voit que ce dont je parle ici n'a pas grand chose à voir avec la réunion de deux êtres différents mais complémentaires, et qui s'aimeraient justement à cause de leur différence et de leur complémentarité. Cette fable de la douce moitié, de sa version platonicienne à sa version « courrier du cœur », est une caricature qui voile en fait les atta-

chements, les chicanes, les peines, les jalousies, les égoïsmes complices de deux moi, chacun muré en lui-même et n'obtenant l'illusion d'échapper à sa prison qu'en forçant l'autre à se conformer à une image hallucinée. L'amour véritable n'a rien à voir avec les aimantations positives ou négatives de monades abstraites. Pour s'en faire une image, la physique de la fusion des particules élémentaires est un meilleur prétexte que l'électromagnétique.

Je ne dis pas que l'amour est impossible entre des êtres éloignés l'un de l'autre - car toute différence peut [185] s'adoucir -, mais simplement que l'amour a plus à voir avec le pareil qu'avec le complémentaire. Dans la mesure où le langage rationnel peut servir ici, il faut dire que le mouvement d'amour va de la différence à la similitude, et que la complémentarité n'est qu'une modalité de la différence. Il y a une distinction entre l'identité, qui est statique, et la résorption des différences en similitudes, qui est mouvement. C'est d'ailleurs la meilleure façon de comprendre les limites de toute vision manichéiste : l'amour réunit, comme le bien, ce que la souffrance, le désir et le moi, comme le mal, séparent. Or le mal n'est pas la différence, mais une seule des modalités (l'opposition qui s'amplifie elle-même), tandis que l'amour est le mouvement englobant qui résorbe toutes les différences. Il n'est pas une modalité de la réunion (identité, similitude, etc.), mais son mouvement même. Cela n'explique évidemment pas l'existence du mal, mais évite de le situer sur le même plan que l'amour ou que le bien.

Je quitte tout de suite cette digression philosophique, laissant à d'autres le soin d'élaborer la mathématique du nouvel amour...

*

Entre un enfant et un grand, il y a manifestement au moins autant de différences qu'entre l'homme et la femme. Comment donc l'enfant pourrait-il erre pour l'adulte le guide vers l'amour jumeau ? Simple-ment parce que l'enfant est dans l'amour, qu'il est le véhicule de cette immense force de résorption des différences. Généralement, aussi bien dans une relation hétérosexuelle qu'homosexuelle, des adultes ne peuvent s'apporter cela l'un à l'autre, à moins d'avoir retrouvé leur propre enfance (ce qui est encore aujourd'hui très rare).

[186]

Ici, toutefois, la différence à résorber n'est pas celle qui existe entre les sexes, mais celle entre les âges. De la même façon qu'il ne peut y avoir amour véritable entre l'homme et la femme que si le premier assume sa part féminine et la seconde sa part masculine, et que tous deux se rapprochent ainsi de l'androgynie originelle et de l'image de l'Ange, il ne peut y avoir d'amour vrai entre un grand et un petit que si l'adulte assume son être d'enfance et que si le petit acquiert la conscience de sa vérité (sache qu'il sait). Ainsi le petit est-il l'amour et le renouveau, tandis que le grand se fait mémoire du recommencement immémorial de cet amour (l'éternité). Toute naissance, même en un monde périssant, est ainsi signe de la Fin des Temps d'exil, toute enfance annonce le retour du Christ sur la terre et l'avènement du royaume.

Sur la pochette d'un disque des Moody Blues, *Every good boy deserves favour*, (Moody Blues, 1971), on voit, dans le bleu sombre de la nuit, un très vieil homme montrant une pierre précieuse à un jeune garçon : la lumière de la pierre, que l'enfant montre du doigt et regarde, se reflète dans ses yeux émerveillés, et ce sont ces yeux que regarde tendrement le vieux Mage. La pierre est l'amour qui relie le vieillard et le jeune garçon, le père et le fils, Dieu et le Christ. Il faut croire que le vent Paraclet a soufflé sur la contre-culture de la fin des années 60 pour que l'on puisse ainsi trouver, sur la pochette d'un disque, et dans les paroles et la musique de ce disque, à la fois le sens véritable de l'or des alchimistes et le sens le plus immédiat du mystère de la Trinité chrétienne. Comme le disait l'alchimiste Alphidius :

« ... au dernier jour de cet art, où a lieu l'achèvement de l'œuvre, où ce qui engendre et ce qui est engendré deviennent totalement un, où le vieillard et l'enfant, le père et le fils deviennent totalement un, si bien que toutes choses anciennes deviennent nouvelles ».

[187]

L'essentiel est non le regard, mais ce qui unit les regards, c'est-à-dire leur commune lumière symbolisée par la pierre philosophale, la transmutation de toute matière en lumière, symbolisée par l'esprit

saint. Le tissu des âges et des mondes est l'amour que se portent le vieillard et l'enfant, où « toutes choses anciennes deviennent nouvelles ». Mais cet amour est médiatisé, ou plus précisément, il est le lien que l'éternité trame entre les temps. L'enfant sait, et la pierre devant laquelle il s'émerveille (le trésor) est l'extériorisation de ce savoir ; mais le vieux Mage sait que le savoir suprême est dans l'enfant, *est l'enfance*, et c'est pourquoi il regarde avec une infinie tendresse, une suprême compassion, ces yeux où se reflète la lumière de la pierre, qu'il tend à l'enfant comme le reflet de son savoir et la garantie que désormais chacun sait qu'il sait. Ce que le Mage montre à l'enfant, c'est l'enfance, et c'est grâce à l'enfant qu'il peut lui tendre ce reflet de leur amour désormais transfiguré. L'amour du vieillard et de l'enfant est à la fois la continuité et l'abolition des âges, c'est-à-dire l'image même de l'éternité. L'union du plus grand amour (l'enfant) et de la plus grande science (le vieux Mage). Cette union est à la fois pierre ou corps, âme ou lumière, « totalement un ».

Comme l'ont souligné Jung et certains de ses disciples, l'enfant est à la fois symbole de l'androgynie comme fusion du principe masculin et du principe féminin, du soi comme fondement de l'être, et des infinies virtualités présentes à tout moment en chacun (Jung et Kerenyi 1953 ; Jung, 1969). Mais Jung, à ma connaissance, et malgré sa profonde connaissance de l'alchimie, n'a jamais mis en relation le vieillard et l'enfant. Dans la tradition ésotérique, ce couple est pourtant fondamental, si ce n'est toujours à l'affiche. Dans le Tarot, par exemple, les deux images sont à tel point interchangeables que c'est une image de vieillard (*l'Hermite*), qui, dans *l'Arcane IX*, symbolise les virtualités de l'être, la naissance des formes (Wirth, 1966). D'une [188] certaine façon, le vieillard est l'image de la conscience de l'enfance : c'est au moment où l'on est au seuil de la mort que l'on a conscience que tout est recommencement. Entre la conscience du recommencement et sa réalité, il y a le passage du vieil âge à l'enfance, éternels complices, couple essentiel, figure de l'éternité. Certaines sociétés primitives avaient eu comme l'intuition de cela, particulièrement en Afrique et en Australie, où on croyait que l'à du grand-père se réincarnait en son petit-fils.

Dans le Tarot dessiné sous les recommandations d'Aleister Crowley, *l'Arcane XX*, symbolisant le passage au monde nouveau, est représentée par l'image d'Horus enfant, tant il est vrai que l'enfance est

le symbole du renouveau, la figure des Temps messianiques. Et l'on sait que l'émergence du nouveau suppose la destruction de l'ancien (le nouvel homme et le vieil homme, d'après saint Paul). Saint Augustin disait que « l'amour tue ce que nous avons été, afin que nous puissions devenir ce que nous n'étions pas ». Mais ce qui est détruit n'est jamais, et significativement, symbolisé par le vieillard, c'est l'homme adulte, l'homme du travail, du sexe, du sérieux et de la raison qui doit disparaître au profit du jeu, du corps nouveau et de l'amour, symbolisé par le lien alchimique entre le vieillard et l'enfant, le Mage et l'elfe. Car le vieillard est la conscience de l'enfance et l'enfance l'amour du vieil âge, chacun est la transmutation ou la transfiguration de son « frère pareil ». Ainsi le symbole de l'ange réunit l'homme et la femme, et l'enfant est l'ange ; tandis que la pierre (ou l'esprit) réunit le corps et l'âme, la vie et la mort, le vieillard et l'enfant, en une éternité qu'on nomme Dieu ou amour, mais qui en vérité n'a pas de nom.

*

[189]

J'ai dit que l'enfant était le symbole du retour du Christ sur la terre et de la venue des temps messianiques. Que l'amour jumeau Était le signe de la société nouvelle. Le règne de l'amour sur la terre, l'accès de l'humanité à l'état d'enfance consciente. Il est bien sûr qu'à plusieurs cela semblera comme une réminiscence du « love trip » de la contre-culture des années 60, où j'ai effectivement vécu ma jeunesse. Que j'aboutisse, après dix années de méditation, à une exaltation de l'enfance, ne pourra étonner personne.

Dans la période de déprime des années 70, je sais avoir été fidèle, dans ma pensée et dans ma vie, à la consigne du « hold on ». Et je sais maintenant que la « nouvelle culture » n'était pas si nouvelle que cela, mais qu'elle a repris, en un mouvement de jeunesse d'une ampleur jamais connue auparavant, une très vieille tendance minoritaire de la culture d'Occident dès ses débuts (Moscovici, 1976). Et parfois, je crois effectivement à un imminent triomphe de l'amour sur cette terre. Je regarde les enfants des communes, comme Sylvain, et je me dis, en reprenant les termes de Rimbaud dans la *Lettre du Voyant* ; « viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ». J'écoute une certaine enfance, qui main-

tenant grandit, et je cherche les signes de l'espoir du monde promis à Woodstock, dans les chansons des Doors, des Moody Blues et de tant d'autres, je cherche les signes de la Pâque prochaine, de la fin de l'exil, et j'espère que ce n'est pas sans raison que la tradition veut maintenant que, dans les grands concerts « rock », on allume les allumettes représentant les feux du grand passage, comme dans la tradition orthodoxe. Je me dis que la déprime était nécessaire, et qu'il fallait un temps d'épreuve pour que les véritables frères et soeurs se reconnaissent, et que l'on sache qui disait et sentait vrai dans la parade des « enfants-fleurs ».

J'ai vu, pendant maintenant presque dix ans, la [190] génération de nos petits frères et de nos petites soeurs avoir peur, être désabusée sans avoir jamais rien tenté, se justifier par notre échec immédiat à transformer ce monde de merde en un monde d'amour, se ranger dans le système sans y croire, chercher des « jobs », des autos, des maisons, faire l'autruche ; j'ai vu la déchéance de la peur et de la lâcheté devant l'imminente Apocalypse. Mais je vois aussi arriver une autre génération, celle de ceux et celles qui sont comme nos fils et nos filles, et qui parfois font comme s'ils n'avaient rien à perdre, et que ce monde doit être détruit pour qu'un monde meilleur puisse naître. Et je me reprends à espérer, à croire au retour des temps messianiques, à croire qu'ils et elles seront les vrais enfants-fleurs, les elfes du monde promis, que leurs rêves et leurs gestes nous dépasseront et que c'est tant mieux, que c'est maintenant à eux de bâtir le royaume au-delà des temps apocalyptiques qu'ils devront franchir.

Je ne sais pas ce que sera mon rôle dans tout cela, et celui des gens de ma génération qui furent fidèles aux visions de l'acide et du « *love trip* », mais j'attends, je fais le bilan à la fois de nos échecs et de nos réussites virtuelles.

*

Contrairement au jeune Rimbaud, au temps de la commune de Paris, plus personne aujourd'hui ne se promène avec en poche le plan de la société nouvelle, et c'est tant mieux. La moindre tentative de réalisation d'une utopie rationaliste semble devoir aboutir à un charnier. Contrairement à Marx, la chance de la plupart des grands utopistes est sans doute de ne jamais avoir été vraiment pris au sérieux. Ainsi, la

monstruosité de la plupart des utopies a été éclipsée par celle du « progrès », bourgeois ou prolétaire. Les camps de concentration ou d'extermination, les goulags et le délire [191] bureaucratique forment le cortège des utopies modernes.

L'utopie rationaliste moderne, c'est la raison qui remplace la vie pour organiser les rapports de pouvoir dans la société, c'est l'image même de la mort. Pour la raison et pour la science, la société nouvelle ne peut être que désordre, c'est-à-dire, comme le chantait Léo Ferré (Ferré, 1972), « l'ordre moins le pouvoir ». Aucune raison, aucun pouvoir, aucune science ne peuvent aider à la réaliser cette société-là, bien heureusement. Le retour des temps messianiques et le domaine de l'amour jumeau ne peuvent être simulés sur ordinateur.

Que serait un monde où la « sexualité » et le corps ne seraient pas tyrannisés par la génitalité et les maladies, où l'amour ne serait pas un égoïsme à deux et une appropriation mutuelle, où le travail serait remplacé par le jeu, où toute femme réaliserait en elle-même sa part masculine et tout homme sa part féminine, où aucun grand ne trahirait jamais son enfance ? Que serait un monde où aucun être ne serait emprisonné dans les labyrinthes du moi et les cortèges de la souffrance, et où nul n'agirait parce qu'il croit, mais toujours parce qu'il aime ? Un monde sans valeurs, sans croyances, une vie sans raison, une hégémonie du cœur, où il n'y aurait ni pouvoir, ni experts, ni adultes. Rien de précis, rien de calculable ou de prévisible, bien sûr, mais sans aucun doute le retour du Christ sur cette terre et la fin du règne de Lucifer.

*

L'univers est immense et il existe sans doute de tels mondes là-bas (ou là-haut, dépendant du point de vue). Mais, sur cette terre, sommes-nous donc condamnés à ce que la vraie vie soit toujours ailleurs ? et à ne pas vraiment être au monde ? je ne sais pas, mais j'ai des rêves de plus en plus précis.

[192]

Supposons pour un instant que les êtres voyagent d'un monde à l'autre, que la disparition du moi et du corps, à la mort de ce dernier, ne soit pas la disparition de toute mémoire, et qu'ainsi chaque « vie » permette, dans un monde donné, d'apprendre quelque chose (l'essen-

tiel, tandis que les détails - le moi -, eux, sont oubliés). Ceci semble invraisemblable à la raison, mais de plus en plus de constatations, faites par les scientifiques eux-mêmes, laissent croire que, même en cette vie, quelque chose, qui n'est pas le moi, peut se détacher du corps et voyager indépendamment de lui, pour des périodes limitées (Muldoon et Carrington, 1929 ; Monroe, 1971 ; Greenhouse, 1974 ; Moody, 1977 ; Targ et Puthoff, 1978 ; Rogo, 1978 ; Osis, 1981).

Supposons en plus que le voyage des êtres, au travers des mondes et des vies, est comme l'enfance : une exploration, un jeu du savoir et de l'amour, une danse qui réunit l'âme et le corps, le coeur et la raison.

Dans ce parcours de l'être se rencontreraient deux types de mondes bien différents. D'une part, les mondes où les dés sont pour ainsi dire pipés en faveur du bien, de l'amour, d'Eros, des forces du rapprochement. D'autre part, les mondes où les dés sont pipés en faveur du Mal, de la douleur et de la séparation, de la bêtise, etc. Ce second type incluerait bien sûr notre pauvre planète. Car, sur celle-ci, il n'y a pas que l'histoire de l'homme qui soit une longue suite de méchancetés, de bêtises et de destructions de toutes sortes, éclairée par quelques brefs éclairs d'amour, de beauté et de bonté. Sur terre, toute l'histoire de la vie animale montre que la prédation règne en maître, que les formes de vies les plus « évoluées » doivent détruire d'autres formes de vie pour survivre. Qu'un herbivore doive pour se nourrir tuer des végétaux, ou qu'un carnivore doive tuer d'autres animaux, le résultat global est le même : un cycle de [193] destructions et de souffrances infinies. La place de l'homme est d'ailleurs abominable sur cette scène démentielle, car les autres formes animales ne détruisent et ne font souffrir que pour se nourrir, tandis que l'humanité accomplit ses actes de « progrès » pour des raisons beaucoup plus fumeuses (la patrie, la famille, la religion, la science, etc.).

Qu'on me comprenne bien : je ne veux pas dire qu'il n'y a aucun amour sur cette terre, mais seulement que les forces du bien y sont constamment acculées en un conflit pipé à l'avance en faveur de l'adversaire, et qu'il y a sans doute d'autres mondes où la situation se présente d'une manière symétrique mais inverse : où le Mal existe, mais où le conflit est pipe en faveur de l'Amour.

Comment imaginer de tels mondes, comment voir au-delà de notre sanglant charnier ? Précisément en prêtant attention à ce qui, dans le

cimetière, échappe à la mort. Sur notre terre, il y a des formes de vies qui échappent à la nécessité de détruire et de faire souffrir pour survivre. Ce sont d'ailleurs les formes de vie les plus anciennes : la majorité du règne végétal vit de la photosynthèse, c'est-à-dire d'un processus où les êtres se nourrissent par la lumière. Évidemment ces formes n'ont pas de mobilité, et ainsi n'ont pas pu développer le système nerveux central et le cerveau caractéristiques des formes plus complexes. Mais je voudrais bien rencontrer la personne qui me prouvera que c'est à cause de leur mode de survie (la photosynthèse). On peut, je crois, imaginer d'autres mondes, où la vie la plus complexe ne se paye pas par la prédation et par toutes autres formes de destruction des formes de vie inférieures, à partir de ce simple exemple. Une forme de vie d'une complexité analogue à la notre, mais dont le passé biologique ne serait pas une histoire de prédation et la planète un charnier, connaîtrait vraisemblablement une vie sociale proche de ce que j'ai décrit comme royaume de l'amour jumeau et de [194] l'enfance consciente, où les dés sont pipés en faveur des forces de réunion et non pas en faveur du Mal et de la destruction.

Il se peut que chaque être, et sa mémoire essentielle, fasse le parcours des mondes en un sens précis, et non pas au hasard. C'est-à-dire que, pour accéder au monde où l'amour l'emporte, il faille d'abord passer par ceux où les dés sont pipés en faveur du Mal. Non seulement y passer, d'ailleurs, mais y comprendre à quoi est due la maldonne : au culte du moi (de la mémoire des détails sans importance), au pouvoir, à la possession mutuelle des êtres, à l'étouffement des corps par la genitalité, au sérieux et à la trahison de l'enfance, à la raison qui dessèche le cœur. La logique de tout pouvoir est ultimement sa capacité de détruire totalement ce qu'il domine, la preuve de son être est le néant, et c'est en ce sens que le pouvoir est non seulement corruption, mais pure image de la mort. Tout être qui passerait dans les mondes où l'amour règne sans avoir brûlé toute aspiration au pouvoir, et à son cortège de furies, ne pourrait que représenter une menace mortelle pour ces mondes, et on peut légitimement supposer que l'ordre de l'univers est assez sage pour empêcher pareille chose (c'est-à-dire croire à l'ultime triomphe de la lumière sur les ténèbres).

Malgré les apparences, mon rêve ne m'empêche nullement de faire tout ce que je peux, avec patience et humilité, pour qu'advienne le royaume sur cette terre. Paradoxalement, le fait de ne pas être sûr de la possibilité d'une telle chose, et d'être très conscient que les dés sont pipés en sens contraire, permet d'œuvrer sans doute plus efficacement que si ce n'était qu'une question de foi aveugle. Car on sait alors que l'échec ne serait que limite à [195] une toute petite planète de la périphérie de l'une des innombrables galaxies, que l'on passera de toute façon en des mondes où règnent l'enfance consciente et l'amour jumeau, et qu'il vaut de toutes façons mieux que la démence et le Mal s'auto-détruisent.

[201]

ENFANCE ET SOCIÉTÉ NOUVELLES

BIBLIOGRAPHIE *

[Retour à la table des matières](#)

Ariès, Ph. (1973) : *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, Paris.

Baudelot, Ch. et Establet, R. (1971) : *L'école capitaliste en France*, Maspéro, Paris.

Berger, B.M. (1981) : *The Survival of a Counterculture*, Univ. of Calif. Press, Berkeley.

Bettelheim, B. (1970) : *The Children of the dream*, Avon Books, New York.

Boudon (1973) : *L'inégalité des chances*, Colin, Paris.

Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1970) : *La reproduction*, Minuit, Paris.

Bourniquel, C. (1973) : *L'enfant dans la cité des ombres*, Grasset, Paris.

Bourre, J.-P. (1978) : *Les enfants extrasensoriels et leurs pouvoirs*, Tchou, Paris.

Brown, N.O. (1972) : *Eros et Thanatos*, Denoël, Paris.

Bowlby, J. (1969) : *Attachment*, Penguin, Harmondsworth.

* Cette bibliographie contient des références à certains disques, qu'indique le signe (d).

Caouette, Ch. (1978) : « De l'autonomie à l'autogestion : un projet de socialisation de l'enfant (Réflexions sur l'école-recherche Jonathan) », *Sociologie et Sociétés*, X, 1, 167-184.

[202]

Castaneda, C. (1974) : *Tales of power*, Simon and Schuster, New York.

Chamberland, P. (1976) : *Le prince de Sexamour*, Hexagone, Montréal.

Chamberland, P. (1980) : *Terre souveraine*, Hexagone, Montréal.

Chamberland, P. (1981) : *Émergence de l'adultenfant*, Jean Basile Ed., Montréal.

Childe, G.V. (1963) : *La naissance de la civilisation*, Gonthier, Paris.

Claparède, E. (1950) : *L'éducation fonctionnelle*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

Clastres, P. (1972) : *La société contre l'État*, Minuit, Paris.

Collectif (1978) : *Sortir*, Aurore, Montréal.

Cousinet, R. (1950) : *La vie sociale des enfants*, Scarabée, Paris.

Danet, J. et collectif (1979) : *Fous d'enfance, Recherches*, no 37, Paris.

Dierkens, J. (1978) : *Manuel de parapsychologie expérimentale*, Casterman, Paris.

A Duguay, R. (1979) : *L'invisible enfant*, Capitol-EMI, SW3C 70.066.

Dupuy, J.-P. et Robert, J. (1976) : *La trahison de l'opulence*, P.U.F., Paris.

Durkheim (1963) : *L'éducation morale*, P.U.F., Paris. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Duvert, T. (1974) : *Le bon sexe illustré*, Minuit, Paris.

Duvert, T. (1978) : *Quand mourut Jonathan*, Minuit, Paris.

Duvert, T. (1979) : *L'île atlantique*, Minuit, Paris.

Duvert, T. (1980) : *L'enfant au masculin*, Minuit, Paris.

Eibl-Eibesfeld, I. (1975) : *L'homme programmé*, Flammarion, Paris.

Eibl-Eibesfeld, I. (1976) : *Guerre et paix dans l'homme*, Stock, Paris.

Eliade, M. (1959) : *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Gallimard, Paris.

[203]

Eliade, M. (1962) : *Mephistophélès et l'androgyné*, Gallimard, Paris.

Elwin, V. (1959) : *Maison des jeunes chez les Muria*, Gallimard, Paris.

Erny, P. (1972) : *L'enfant et son milieu en Afrique noire*, Payot, Paris.

Fabre, J.-B., Moukhtar, D. et Racine, L. (1977) : « Vers une société égalitaire », *Possibles*, 1, 34, 213-249.

Fabre, J.-B., Moukhtar, D. et Racine, L. (1978) : « Femmes et hommes, garçons ou filles », *L'école coopérative*, 43.

Fast, H. (1962) : *Au seuil du futur*, Gérard et Cie, Verviers.

Ferguson, M. (1980) : *Les enfants du Verseau*, Calmann-Lévy, Paris.

A Ferré, L. (1972) : *Y n'y a plus rien*, Barclay 80157.

Ferrières, A. (1946) : *L'école active*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

Frappier, M. et Frappier, A. (1978) : *L'enfant, le dernier des opprimés*, Quinze, Montréal.

Freinet, E. (1974) : *L'école Freinet : réserve d'enfants*, Maspero, Paris.

Freud, S. (1959) : *Introduction à la psychanalyse*, Payot, Paris.
[Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Freud, S. (1962a) : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris.

Freud, S. (1962b) : *Civilization and its discontents*, Norton, New York. [Version française disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Friedmann, Y. (1975) : *Utopies réalisables*, U.G.E. (10/18), Paris.

Foucault, M. (1976) : *La volonté de savoir*, Gallimard, Paris.

Gibert, Ph. (1975) : « Psychic Children », *Psychic*, VI, 5, 16-19.

Graubard, A. (1972) : *Free the children. Radical Reform and the Free School Movement*, Random House, New York.

Greenhouse, H.B. (1974) : *The astral Journey*, Avon Books, New York.

[204]

Gregory, M.S., Silver, A. et Sutch, P. (éds) (1978) : *Sociobiology and human nature*, Josseys-Bass, San Francisco.

Hinde, R. (1974) : *Biological bases of human social behaviour*, McGraw Hill.

Joseph, I. et Fritsch, Ph. (1977) : *Disciplines à domicile, Recherches*, no 28, Fontenay-sous-bois.

Jolly, L.J. et Plog, F. (1976) : *Physical Anthropology and archaeology*, Knopf, New York.

Jung, C.G. (1969) : *The psychology of the transference*, Princeton Bollinen, New-Jersey.

Jung, C.G. et Kerenyi, C. (1953) : *Introduction à l'essence de la mythologie*, Payot, Paris.

Kommune 2 (1972) : *Kommune 2*, Champ Libre, Paris.

Laborit, H. (1974) : *La nouvelle grille*. Laffont, Paris.

Larsen, R. (1978) : « Les fondements évolutionnistes des différences entre les sexes », in Sullerot (1978), 336-358.

Lawick-Goodall, J. (1971) : *Les chimpanzés et moi*, Stock, Paris.

Leboyer, F. (1974) : *Pour une naissance sans violence*, Seuil, Paris.

Lebrun, A. (1977) : *Lâchez tout*, Sagittaire, Paris.

Lee, R.B. et De Vore (éds) (1976) : *Kalahari Hunter-Gatherers*, Harvard University Press, Cambridge.

Le Play, F. (1871) : *L'organisation de la famille*, Paris.

Leroi-Gourhan, A. (1964) : *Le geste et la parole*, t. 1, Albin Michel, Paris.

Levine, J.A. (1977) : *Who Will Raise the Children*, Bantam Books, N.Y.

Manière, M. (1977) : *Les nuits parfumées du petit Paul*, Flammarion, Paris.

Manning, M. (1975) : *D'où me viennent ces pouvoirs ?*, Albin Michel, Paris.

Marcuse, H. (1963) : *Eros et civilisation*, Minuit, Paris.

Matzneff, G. (1974) : *Les moins de seize ans*, Julliard, Paris.

[205]

Maxime, J. (1975) : *Un amour sans importance*, Gallimard, Paris.

Mead, M. (1971) : *Mœurs et sexualité en Océanie*, Plon, Paris.

Mead, M. (1973) : *Une éducation en Nouvelle Guinée*, Payot, Paris.

Mendel, G. (1971) : *Pour décoloniser l'enfant*, Payot, Paris.

Mendel, G. et Vogt, C. (1973) : *Le manifeste éducatif*, Payot, Paris.

Meyer, F. (1974) : *La surchauffe de la croissance*, Fayard, Paris.

Meyer, P.-H. (1977) : *L'enfant et la raison d'État*, Seuil, Paris.

Moody, R. (1977) : *La vie après la vie*, Laffont, Paris.

(d) Moody Blues (1971) : *Every good boy deserves favour*, London-Threshold.

Morin, E. (1973) : *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil, Paris.

Monroe, R.A. (1971) : *Journeys out of the body*, Doubleday, New York.

(d)Morrison, J. (1978) : *An American prayer*, Elektra 5E-502.

Moscovici, S. (1974). *La société contre nature*, U.G.E. (10/18), Paris. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Moscovici, S. (1976) : *Hommes domestiques et hommes sauvages*, U.G.E. (10/18), Paris. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Moukhtar, D. et Racine, L. (1980) : « Nouvelle culture, utopie et non-pouvoir », in Colloque de l'ACSALF (1979), *La transformation du pouvoir au Québec*, éd. coop. Albert St-Martin, Montréal, pp. 265-296.

Muldoon, S. et Carrington, H. (1977) : *The projection of the astral body*, Samuel Weiser, New York.

Mumford, L. (1973) : *Le mythe de la machine*, T. I, Fayard, Paris.

Nabokov, V. (1959) : *Lolita*, Gallimard, Paris.

Neil, A.S. (1970) : *Libres enfants de Summerhill*, Maspéro, Paris.

[206]

Osis, K. (1981) : *Au seuil de la mort*, Québec/Amérique, Montréal.

Peyrefitte, R. (1979) : *Roy*, Albin Michel, Paris.

(d) Pink Floyd (1979) : *The Wall*, Columbia 36183.

Puharich, A. (1974) : *Uri Geller*, Flammarion, Paris.

Racine, L. (1971) : *Les jours de mai*, Ed. du jour, Montréal.

Racine, L. (1977a) : « La sociobiologie : nouvelle conception du social ? » *Possibles*, 5, 1, 36-60.

Racine, L. (1977b) : « Nouvelles thérapies et nouvelle culture », *Sociologie et Sociétés*, IX, 2, 34-54.

Racine, L. (1978) : « Le développement des rapports sociaux chez l'enfant », *Sociologie et société*, 10, 1, 65-86.

Racine, L. (1980) : « Échange et circulation d'objets dans les groupes d'enfants en activité libre », *LS.S.*, 19, 3, 543-580.

Réant, R. et Sotto, A. (1977) : *Pouvoirs étranges d'un clairvoyant*, Tchou, Paris.

Reich, W. (1972) : *L'irruption de la morale sexuelle*, Payot, Paris.

Rochefort, Ch. (1976) : *Les enfants d'abord*, Grasset et Fasquelle, Paris.

Rogo, S. (1976) : *La parapsychologie dévoilée*, Tchou, Paris.

Rogo, S. (1978) : *Mind beyond the body*, Penguin, New York.

Roszak, Th. (1979) : *L'homme-planète*, Fayard, Paris.

Rotchild, J. et S. Berns-Wolf (1976) : *Children of the Counter-Culture*, Doubleday, New York.

Sahlins, M. (1976) : *Critique de la sociobiologie*, Gallimard, Paris.

Schérer, R. (1978) : *Une érotique puérile*, Galilée, Paris.

Schérer, R. et Hoquenghem, G. (1977) : *Coire, Recherches no 2 2*, Paris.

Schmid, J.R. (1936) : *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire*, Maspéro, Paris.

Schwartz, R.E. (1971) : *Parent-child Telepathy*, Garrett, New York.

[207]

Shorter, E. (1977) : *Naissance de la famille moderne*, Seuil, Paris.

Skidelsky, R. (1972) : *Le mouvement des écoles nouvelles anglaises*, Maspéro, Paris.

Sullerot, E. (éd.) (1978) : *Le fait féminin*, Fayard, Paris.

Sturgeon, Th. (1956) : *Les plus qu'humaines*, Hachette, Paris.

Tanous, A. et Ardman, T. (1976) : *Au-delà du hasard*, Québec-Amérique, Montréal.

Targ, R. et Puthoff, H. (1978) : *Aux confins de l'esprit*, Albin Michel, Paris.

Taylor, J. (1975) : *Superminds*, McMillan, Londres.

Tiger, L. (1970) : *Men in groups*, Random House, New York.

Tiger, L. et Fox, R. (1971) : *The imperial animal*, Dell Pub., New York.

Tournier, M. (1970) : *Le roi des aulnes*, Gallimard, Paris.

Tournier, M. (1975) : *Les météores*, Gallimard, Paris.

Ullman, M., Frippner, S. et Vaughan, A. (1977) : *La télépathie par le rêve*, Tchou, Paris.

Valabrègue, C. (1975) : *Le droit de vivre autrement*, Denoël-Gonthier, Paris.

Vasquez, A. et Oury, F. (1976) : *Vers une pédagogie institutionnelle*, Maspéro, Paris.

Vayda, A. P. (1961) : « A re-examination of North-West Coast Economic Systems », *Trans. N.Y. acad. Sci. Ser.*, 2, 23, 618-624.

White, J. et Frippner, S. (éds.) (1977) : *Future Science*, Doubleday, New York.

Wilson, O. (1975) : *Sociology : the modern synthesis*, Harvard University Press, Cambridge.

Wilson, O. (1979) : *L'humaine nature*, Fayard, Paris.

Wirth, O. (1966) : *Le Tarot*, Tchou, Paris.

Zazzo, R. (éd.) (1974) : *L'attachement*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

FIN